

**FGH 6004**

**Innes  
Collection**



Cet ouvrage. est un des meilleurs  
traitez de Philosophie hermetique.  
Vendu 6.<sup>4</sup> 19.<sup>5</sup> chez m<sup>r</sup>. Neron en 1788  
voyez le dict. bibl. de Laitheau T. 9. p. 360

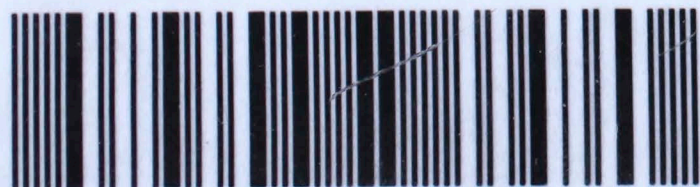
72  
6 N 73

40



Ex libris  
Michael Innes

WARBURG



18 0288856 6

Cette 1<sup>re</sup> édition 1687  
ne contient pas  
les Aphorismes

CRASSELANE



11.3.13 L A  
LUMIERE

SORTANT PAR SOY ME'ME

DES

TENEbres

O U

VERITABLE THEORIE  
de la Pierre des Philosophes  
écrite en vers Italiens, &  
amplifiée en Latin par un  
Auteur Anonyme, en forme  
de Commentaire; le tout tra-  
duit en François par B. D. L.

A PARIS.

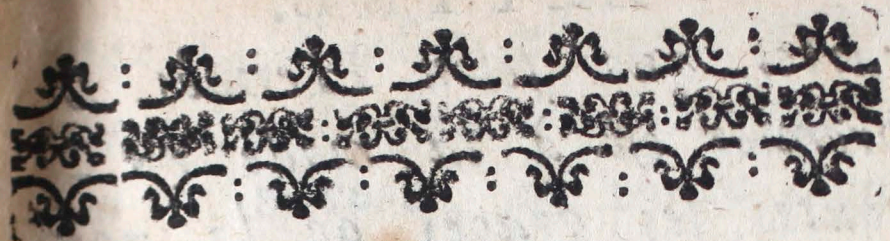
Chez LAURENT D'HOURY, rue  
S. Jacques, devant la Fontaine S.  
Severin, au S. Esprit.

M. DC. LXXXVII.

*Avec Privilege du Roy.*

F  
G  
H  
6004





# LETTRE

DU TRADUCTEUR  
à un de ses amis.

**M**E voicy, Monsieur, puis  
que vous l'avez voulu,  
rangé dans la cathégorie Chi-  
mique, & pour marque de  
mon obeissance je vous envoie  
la Traduction que vous avez  
tant souhaitée; à dire vray, je  
n'en attends pas un fort grand  
fruit, connoissant le goût du  
Siecle comme je fais, & je  
suis fort sûr qu'on aimeroit  
beaucoup mieux voir des Trai-  
tez de Philosophie selon Des-  
à ij



## LETTRE.

cartes que selon Hermès le premier est à la mode & toutes les graces de la nouveauté, au lieu que le dernier est si vieux & si usé qu'à peine son nom est-il connu au monde; l'un ne propose que des choses faciles à démontrer, en se tenant à la seule superficie des corps, l'autre plus abstrait ne s'attache qu'à l'essence intérieure des choses; enfin l'un se renfermant dans la mécanique ne donne aux choses qu'une vertu de machine, & prétend que le mouvement, de luy-même indifferent, ne produit des choses diverses qu'à raison des diverses configurations des corps qu'il meut, au lieu que l'autre tout intellectuel admet une ame universelle du Monde, agissante, intelligente & infor-

## LETTRE.

mante. Parlez je vous prie, à un Carthesien de centre, de feu de nature, de vertu seminale, d'un esprit directeur & Architectonique en chaque mixte, de qualitez Elementaires, &c. Il ne manquera pas de traiter vos discours de galimatias, & vous de visionnaire, & pour peu que vous le pressiez, il vous logera bientôt de son autorité aux Petites-Maisons. Mais me direz-vous, ce n'est pas pour eux qu'on écrit, c'est pour ceux qui sont dans nos mêmes principes, je le veux, mais si vous en ôtez les Chimistes vulgaires qui ne consultant que leur avidité, aiment mieux un tas de fausses receptes que les meilleurs Livres du Monde, vous verrez qu'il en restera fort peu de ceux qui



## LETTRE.

songent plutôt à devenir Philosophes, qu'à devenir possesseurs de la Pierre Philosophale; mais vous me direz encore qu'il ne faut pas s'arrêter à tout cela, qu'il faut écrire pour l'honneur de la science seulement, pour empêcher qu'on ne l'opprime, & pour convaincre enfin les hommes de son excellence. Ha! Monsieur, défaites-vous de cette pensée, & comptez qu'une expérience de transmutation convertira plus de gens à la foy Hermetique, que tous les plus beaux raisonnemens que vous pourriez faire. Cette nation demande des signes, & nous sommes dans un temps où l'on veut aller au fait, sans se mettre beaucoup en peine du reste. Mais sans examiner toutes les raisons que j'aurois eues

## LETTRE.

de garder le silence, il me suffit de vous avoir obeï, & je seray trop bien payé de ma peine, si vous êtes content.

Au reste, Monsieur, comme cette Traduction est principalement pour vous, j'ay suivy en la faisant les avis que vous m'avez donnez; c'est à dire que je ne me suis point attaché servilement aux expressions & aux propres mots de mon Auteur, je les ay changé quand je l'ay jugé à propos, & je ne me suis attaché qu'à son esprit, & à son intention; j'ay de mon autorité supprimé des repetitions que j'ay crû inutiles & ennuyeuses, & j'ay aussi quelquefois ajouté du mien pour éclaircir des endroits qui me paroissent trop obscurs; enfin je l'ay suivy fort scrupuleusement



## LETTRE.

dans la doctrine, mais hors de là je luy ay donné, autant que j'ay pû, le tour François, & j'ay tâché de donner à ma Traduction un air d'original. Si malgré toutes mes precautions, on y trouve quelque chose à redire, je suivray de bon cœur les avis qu'on prendra la peine de me donner, & je me corrigeray sans honte dans une seconde Edition. J'avois eu d'abord quelque pensée de justifier en détail ma Traduction par des notes; mais j'ay cru ensuite que je ferois quelque chose de plus utile pour le Lecteur, si au lieu de la Table des matieres de mon Auteur, je substituois des remarques sur la doctrine contenuë en chaque Chapitre, qui fussent comme le precis & le suc de tout le Livre. A l'é-

## LETTRE.

gard de l'Auteur ou plutôt du Commentateur, je ne puis parler ny de son nom ny de sa Patrie, car l'un & l'autre me sont inconnus, mais ce qu'on peut dire de luy c'est qu'on n'a jamais traité cette matiere plus noblement, toutes ses idées sont grandes, belles, & recherchées, ses expressions vives & fortes, & ce qui est de plus loüable en luy c'est qu'il parle en galand homme & sans envie; il dit tout ce qu'il est permis à un esprit sincere de dire sur de pareilles matieres, & s'il cache quelquefois la verité, on peut dire que c'est sous des voiles de gaze au travers desquels un esprit subtil peut penetrer aisément. On ne scauroit au moins luy reprocher d'enseigner de fausses pratiques à dessein de surprendre les esprits, &



## LETTRE.

*s'il ne vous montre pas précisément le chemin qu'il faut tenir, il ne vous jette pas malicieusement, comme font plusieurs autres, dans des voyes détournées & dans des labyrinthes ; enfin il est tel qu'Hermès l'avoüeroit sans peine pour un de ses plus dignes Successeurs. Mais en voilà assez & trop pour une Lettre, je suis, Monsieur, &c.*



## PREFACE.

LE COMMENTATEUR  
au Lecteur.

**I**L se trouve tant de Livres de Chimie, soit imprimez, soit manuscrits, qu'on peut dire que jamais science n'a eu tant d'Auteurs que celle d'Hermès. Heureux pere d'avoir eu de tels enfans, glorieux Maître d'avoir eu de tels Disciples ; tu dois à bon droit être appelé le Maître des Maîtres, chacun de tes Disciples étant digne de ce nom. Mais tous ces Livres ne sont pour-



## P R E F A C E.

tant pas veritables , n'étant pas tous faits par des Auteurs qui le fussent eux-mêmes ; les uns sont tronquez , les autres alterez ; & qui pis est plusieurs sont falsifiez ; ce qui ne provient que de l'envie & de la rage de ceux qui faute de genie , ou par une juste punition de Dieu n'ont pû être admis à cette table. Il ne laisse pourtant pas , malgré la dépravation du Siecle de se trouver encore des gens de bien que la Providence a reservez , tous n'ont pas sucé ce venin contagieux , & il y en a qui ont évité la morsure du Serpent ; sur tout ceux qui ont contemplé le Serpent d'airain élevé sur la montagne , qui luy ont confié leurs esperances , & ont observé ses saintes Loix.

## P R E F A C E.

J'avois à peine achevé mon troisiéme lustre , quand par je ne sçay quel instinct , je me jettay dans la lecture de ces Livres , & fis tous mes efforts pour en avoir l'intelligence : mais mon esprit se trouvant aveuglé par le trop grand éclat de cette Lumiere , & connoissant qu'il m'étoit impossible de développer les énigmes de ce Sphinx , je laissay là les Livres , j'en abandonnay la lecture , & renonçay pour jamais à l'esperance de les entendre ; cependant au bout de quelque temps , ayant repris courage , & imploré le secours Divin , plein d'un nouvel espoir , je me remis à lire jour & nuit de toutes mes forces , & consumay dans cette lecture douze années en-



## PREFACE.

tières, après quoy je voulus essayer si je pourrois mettre en pratique ce que j'avois conçu dans mon esprit, mais incertain, je faisois une resolution, puis une autre, & toujours il me restoit des difficultez que je ne pouvois surmonter; enfin je m'associay à deux diverses fois avec deux autres personnes, & cette société me donna occasion de mieux étudier, parce que j'étois obligé quelquefois de combattre leurs opinions, & quelquefois aussi de les approuver; mais en vérité nous étions tous des aveugles, & prenions pour une véritable Lumière, ce qui n'étoit qu'un effet de nos desirs, & de quelque lecture. Nous fîmes ensemble quelques experiences, mais

## PREFACE.

mais inutiles, & nous trouvions toujours qu'il nous manquait quelque chose. Enfin je vins à comprendre que c'étoit perdre son temps, & sa peine que de travailler suivant le son des mots, que la seule raison nous doit conduire, & la seule possibilité de la Nature redresser ceux qui se dévoyent. En effet que sert-il de se peiner sur tant d'ouvrages differents, tandis que la simple nature nous offre un seul sujet sur lequel on doit travailler; & à quoy bon tant de fourneaux, tant de sortes de feux, tant de vaisseaux, pendant que la même nature ne se sert que d'un seul vaisseau, d'un seul feu, & d'un seul fourneau: s'il n'y avoit à travailler que suivant le sens



## PREFACE.

litteral , le son des mots & la methode apparente des Auteurs , qu'il se trouveroit de Sages , & de Doctes en cette science , qui à peine pourtant entendent un seul mot de Latin. O combien y en a-t'il qui se croient fort habiles , parce qu'ils sçavent faire une belle distillation, une calcination , ou une subtile sublimation. Combien s'en trouve-t-il encore qui s'étant mis une opinion dans la tête sur ce qu'ils ont lû , & comme ils parlent , sur le procedé de quelque Auteur , s'imaginent être bien sçavans , & qui lors que le succez ne répond pas à leur attente , n'ont garde de l'attribuer à leur ignorance , mais à ce que le vaisseau s'est cassé, ou au regime du

## PREFACE.

feu qu'ils esperent de trouver, en recommençant leur travail. Enfin combien y en a-t'il qui croient pouvoir enseigner les autres , parce qu'ils ont leur cerveau rempli d'une grande quantité de sentences. J'ay connu un homme qui avoit arrangez dans sa tête , je ne diray pas tant de Traitez, mais tant de Volumes , & dans un si bel ordre , qu'à peine croiroit-on qu'on pût avoir tant d'érudition ; cependant parce qu'il s'attachoit au son des mots , il ne sçavoit que des mots , & ignoroit entierement l'œuvre , qu'il ignorera toujours , & ne fera servir son erreur qu'à tromper les autres, étant aussi éloigné de la verité, que le Ciel l'est de la Terre , & ne s'amusant qu'à



## PREFACE.

des particuliers, & à l'extraction des teintures avec beaucoup de dépence pour ceux qui ajoutent foy à ses paroles; mais il n'est pas surprenant que la verité luy étant inconnue, il tente plusieurs voyes, & que toujours incertain il erre au milieu des Tenebres. Il ne suffit pas de charger sa memoire de sentences, il faut les comprendre par l'entendement, en observant, comme nous avons dit, la possibilité de la Nature, & jugeant de ses voyes par la seule regle de la raison.

M'étant donc tombé entre les mains un Manuscrit d'un Auteur anonyme, mais tres-sçavamment écrit, en langue Italienne, j'ay fait dessein dans ce temps que les Tenebres

## PREFACE.

sont répandues par toute la Terre, de mettre cette nouvelle Lumiere en lumiere, & d'y joindre de ma part, autant qu'il m'est loisible, tout ce qui pourra servir à l'intelligence & à l'explication de ce Manuscrit.

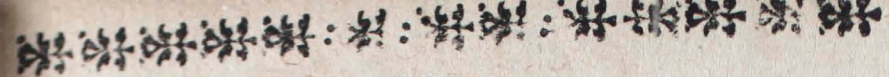
A l'égard de l'Auteur de cet écrit, il ne m'est connu que par son Anagramme, mais il suffit qu'il ait suivi la droite voye & découvert la verité de la Nature; car quoy qu'il declare ne sçavoir pas entierement l'œuvre, les choses qu'il dit démente sa feinte ignorance.

Pour ce qui est de moy, cher Lecteur, ne t'informe point qui je suis, contente-toy que je ne cherche



P R E F A C E.

qu'à éclaircir la verité , & que mon dessein est de publier encore de plus grandes choses que celles - cy , si Dieu me conserve la vie avec sa grace , & après ma mort tu me connoîtras peut-être. Au reste ne condamne point mon stile , ny la maniere dont cecy est écrit ; cette Edition a été faite à la haste , & j'y ay été forcé par une Puissance à laquelle je ne sçauois résister. Mon intention n'étoit pas de publier de telles choses de mes jours , mais enfin soit faite la volonté de celui qui regne & qui règnera aux Siecles des Siecles : Adieu.



*Extrait du Privilege du Roy.*

P A R grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 2. jour de May 1686. Signé LE PETIT : Il est permis à LAURENT D'HOURY, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *La Lumiere sortant par soy même des Tenebres, ou la veritable Theorie de la Pierre des Philosophes*, en tels volume, marge & caractère, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six années consecutives: Et défenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sans le consentement exprés de l'Exposant ou de ses ayans cause, à peine de deux mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

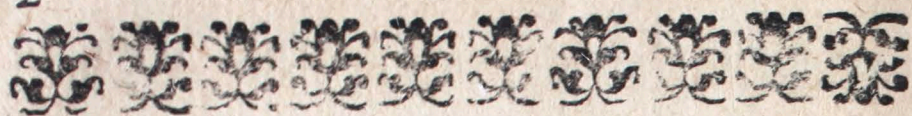
*Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. le 27. May 1686. Signé ANGOT.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois,  
le 15. Novembre 1686.



LA  
LUMIERE  
SORTANT PAR SOY ME'ME  
DES  
TENEbres.





AUX VRAIS PHILOSOPHES

DISCOURS THEORIQUE

Sur la composition de la pierre  
Philosophale.

PAR

FRA MARC-ANTONIO  
*Crassellame Chinois.*

CHANT PREMIER.

I.



E Chaos tenebreux é-  
tant sorti comme une  
masse confuse du fonds  
du neant, au premier  
son de la parole toute puissante;  
on eut dit que le desordre l'avoit  
produit, & que ce ne pouvoit être  
l'ouvrage d'un Dieu, tant il étoit  
informe. Toutes choses étoient en  
luy dans un profond repos, & les  
Elemens y étoient confondus, par-



A I V E R I

SAPIENTI SI DISCOR-  
re Teoricamente sopra  
la compositione della  
pietra de Philosophi.

*Canzone Prima.*

D I

FRA MARC-ANTONIO  
*Crassellame Chinesse.*

I.



Ra dal nulla uscito  
Il tenebroso Chaos, massa  
difforme  
Al primo suon d'Omni-  
potente Labro:  
Parea, che partorito  
Il Disordin l'havesse, anzi, che Fabro:  
Stato ne fosse un Dio; tanto era informe.  
Stavano ineprose  
In lui tutte le cose,

A ij



ce que l'Esprit Divin ne les avoit pas encore distinguez.

## II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle maniere les Cieux, la Terre & la Mer furent formez si legers en eux-mêmes, & pourtant si vastes en égard à leur étendue? Qui pourroit expliquer comment le Soleil, & la Lune reçurent là haut le mouvement, & la lumiere, & comment tout ce que nous voyons icy bas, eut la forme & l'Estre? Qui pourroit enfin comprendre, comment chaque chose reçut sa propre denomination, fut animée de son propre esprit, & au sortir de la masse impure & inordonnée du cahos, fut réglée par une loy, une quantité & une mesure?

## III.

O vous du divin Hermès les enfans, & les imitateurs, à qui la

*E senza Spirto Divisor, confuso  
Ogni Elemento in lui stava racchiuso.*

## I I.

*Hor chi ridir potrebbe,  
Come formossi il Ciel, la Terra, e'l  
Mare  
( Si leggièri in lor stessi, è vasti in  
mole?  
Chi può svelar, come hebbe  
Luce è moto lassu la Luna, e'l So-  
le,  
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'ap-  
pare, )  
Chi mai comprender, come  
Ogni cosa hebbe Nome,  
Spirito, quantità, legge, è misu-  
ra  
Da questa massa inordinata impu-  
ra?*

## III.

*O del Divino Hermete  
Emoli Figli à cui l'Arte paterna  
A iij*



science de vôtre Pere a fait voir la Nature à découvert ; vous seuls, vous seuls sçavez comme quoy cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette masse informe du Cahos ; car vôtre grand œuvre fait voir clairement que de la même maniere dont est fait vôtre Elixir philosophique , Dieu aussi a fait toutes choses.

## I V.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un si grand tableau, n'étant encore qu'un chetif enfant de l'Art sans aucune experience ; ce n'est pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait apercevoir le veritable but où il faut tendre ; & que je ne connoisse bien cet Illiaſte qui a en luy tout ce qu'il nous faut , aussi bien que cet admirable composé , par lequel vous avez sçû amener de puissance en acte la vertu des Elemens.

*Fà , che Natura appar senza alcun velo ,*

*Voi sol , sol voi sapete ,  
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo  
Da l'indistinto Chaos la Mano eterna.  
La grande Opera vostra  
Chiaramente vi mostra ,  
Che Dio nel modo istesso , onde è prodotto*

*Il Fifico Elissir, compose il Tutto,*

## IV.

*Mà di ritrar non vaglio  
Con debil penna un Paragon si vasto,  
Io non esperto ancor Figlio de l'Arte ,*

*Se ben certo bersaglio  
Scoprono al guardo mio le vostre Carte ,*

*Se ben m'è noto il provido Illiaſto :  
Se ben non m'è nascosto*

*Il mirabil Composto ,  
Per cui Voi di potenza hauete estratto*

*La purità degli Elementi in Attò.*



## V.

Ce n'est pas que je ne sache bien  
que vôtre Mercure secret, n'est  
autre chose qu'un esprit vivant,  
universel & inné, lequel en forme  
de vapeur aërienne descend sans  
cesse du Ciel en Terre pour rem-  
plir son ventre poreux, qui naît  
ensuite parmi les souphres impurs,  
& en croissant passe de la nature vo-  
latile à la fixe, se donnant à soy-  
même la forme d'humide radical.

## V I.

Ce n'est pas que je ne sache bien  
encore, que si nôtre vaisseau ovale  
n'est scellé par l'Hyver, jamais il  
ne pourra retenir la vapeur pre-  
cieuse, & que nôtre bel enfant  
mourra dès sa naissance, s'il n'est  
promptement secouru par une main  
industriuse & par des yeux de linx,  
car autrement il ne pourra plus être  
nourri de sa premiere humeur, à  
l'exemple de l'homme qui après

## V.

*Se ben da me s'intende,  
Ch' altro non è vostro Mercurio ignoto;  
Che un vivo Spirto universale innato.  
Che dal Sole discende  
In aëreo vapor sempre agitato  
Ad empier de la Terra il Centro vo-  
to:*

*Che di quì poi se n'esce  
Tra Solfi impuri, e cresce  
Di volatile in fisso, e presa forma  
D'humido radical se stesso informa.*

## V I.

*Se ben io sò, che senza  
Sigillarsi di Verno il Vaso Ovale,  
Non si ferma in lui mai vapore illu-  
stre,  
Che, se pronta assistenza  
Non hà d'occhio Linceo, di Mano in-  
dustre  
More il candido Infante al suo Na-  
tale;  
Che più nol ciban poi  
I primi humori suoi,*



s'être nourri de sang impur dans  
le ventre maternel, vit de lait lors  
qu'il est au monde.

## VII.

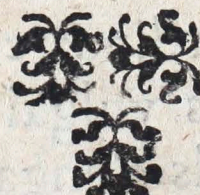
Quoique je sache toutes ces choses, je n'ose pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toujours incertain. Mais si vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon esprit tous les doutes qui l'embarassent; & si je puis être assez heureux d'expliquer distinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde vôtre Magistère, faites je vous conjure que j'aye de vous pour réponce. *Travaille hardiment, car tu sçais ce qu'il faut sçavoir.*



Come l'Huom, che ne l'utero si  
pasce  
D'impuro sangue, e poi di Latte in fasce.

## VII.

*Se ben sò tanto; pure  
Hoggi in prova con voi d'uscir non  
oso,  
Che anche gli errori altrui dubbio mi  
fanno.  
Ne la vostra pietà luogo non hanno,  
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbio-  
so.  
Se'l Magisterio vostro  
Distintamente io mostro  
In questi Fogli miei, deh fate homai;  
Che sol legga in risposta. Opra che'l  
fai*





~~~~~

*Que le Mercure & l'Or du vul-  
gaire ne sont pas l'Or & le  
Mercure des Philosophes, &  
que dans le Mercure des Phi-  
losophes, est tout ce que cher-  
chent les Sages. Où l'on touche  
en passant la pratique de la  
premiere operation que doit  
suivre l'Artiste experimenté.*

# CHANT DEUXIEME.

## I.

**Q**ue les hommes peu versez  
dans l'école d'Hermès se  
trompent, lors qu'avec un esprit  
d'avarice, ils s'attachent au son des  
mots. C'est ordinairement sur la  
foy de ces noms vulgaires d'argent  
vif & d'or qu'ils s'engagent au tra-  
vail, & qu'avec l'or commun ils  
s'imaginent par un feu lent fixer en-  
fin cet argent fugitif.

~~~~~

*Che il Mercurio, el'Oro del  
volgo, non sono l'Oro, & il  
Mercurio de' Filosofi, é che  
nel Mercurio Filosofico v'è  
tutto quello che cercano i  
Sapienti.*

*Toccandosi la pratica della prima  
operatione, che deue fare  
l'esperto Lavorante.*

# Canzone Seconda.

## I.

**Q**Vanto s'ingannan mai gli Huo-  
mini ignari  
De l'Hermetica scola,  
Che al suon de la parola  
Applican sol consentimenti avari:  
Quindi à i Nomi volgari  
D'argento vivo, e Oro  
S'accingono al Lavoro,  
E' con l'Oro comune à foco lento  
Credon fermare il fuggitivo Argento.



## I I.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'or & l'argent vif du vulgaire sont destituez de ce feu universel, qui est le veritable agent, lequel agent ou esprit abandonne les metaux dès qu'ils se trouvent exposez à la violence des flammes des fourneaux, & c'est ce qui fait que le metal hors de sa mine s'en trouvant privé, n'est plus qu'un corps mort & immobile.

## III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre or, dont a entendu parler Hermès, un Mercure humide & chaud, & toujours constant au feu. Un or qui est tout feu & tout vie. Une telle difference n'est-elle pas capable de faire aisement distinguer ceux-cy de ceux du vulgaire, qui

## I I.

*Mà, se à gli occulti senti apron la mente,  
Ben vedon manifesto,  
Che manca, e a quello, e a questo  
Quel foco universal, ch'è spirto agente.  
Spirto che in violente  
Fiamme d'ampia fornace  
Abbandona fugace  
Ogni mettal, che senza vivo moto  
Fuor de la sua miniera è corpo immo-  
to.*

## III.

*Altro Mercurio, altro Oro Hermete  
addita:  
Mercurio humido, e caldo,  
Al foco ogni hor più saldo.  
Oro, ch'è tutto foco, e tutto vita.  
Differenza infinita  
Non fia chor' manifesti  
Da quei del Volgo questi?*



sont des corps morts privez d'esprit,  
au lieu que les nôtres sont des es-  
prits corporels toujours vivans.

## IV.

O grand Mercure des Philoso-  
phes, c'est en toy que s'unissent  
l'or & l'argent, après qu'ils ont  
été tirez de puissance en acte; Mer-  
cure tout Soleil, & tout Lune;  
triple substance en une, & une sub-  
stance en trois. O chose admirable!  
Le Mercure, le Souphre & le Sel,  
me font voir trois substances en une  
seule substance.

## V.

Mais où est donc ce Mercure au-  
rique qui resout en Sel & en Sou-  
phre devient l'humide radical des  
metaux, & leur semence animée?  
Il est emprisonné dans une prison  
si forte, que la Nature même ne  
sçauroit l'en tirer, si l'art indus-  
trieux ne luy en facilite les moyens.

*Quei*

*sortant des Tenebres.*

*Quei, corpi morti son, di spirto pri-  
vi,*

*Questi Spirti corporei, e sempre vivi.*

## IV.

O gran Mercurio nostro, in te s'aduna  
Argento e Oro estratto  
Da la potenza in atto,  
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,  
Trina sostanza in una,  
Vna, che in tre si spande:  
O meraviglia grande?  
Mercurio Solfo, e Sal, voi m'appren-  
dete  
Che in tre sostanze voi sol una siete.

## V.

Mà done è mai questo Mercurio aurato,  
Che sciolto in Solfo, e sale,  
Humido radicale  
De' i metalli divien, seme animato?  
Ah ch'egli è imprigionato  
In carcere sì dura,  
Che per fin la Natura  
Ritrar nol può da la prigione alpestra,  
Se non apre le vie l'Arte Maestra.



## V I.

Mais que fait donc l'art ! Mini-  
stre ingenieux de la diligente Natu-  
re, il purifie par une flamme vapo-  
reuse les sentiers qui conduisent à  
la prison. N'y ayant pas de meil-  
leur guide ni de plus seur moyen  
que celui d'une chaleur douce &  
continuelle pour ayder la Nature,  
& luy donner lieu de rompre les  
liens dont nôtre Mercure est gar-  
rotté.

## V I I.

Oüy, oüy, c'est ce seul Mercure  
que vous devez chercher ô esprits  
indociles, puis qu'en luy seul vous  
pouvez trouver tout ce qui est ne-  
cessaire aux Sages. C'est en luy que  
se trouvent en puissance prochaine  
& la Lune & le Soleil qui sans or  
& argent du vulgaire, étant unis  
ensemble deviennent la veritable  
semence de l'argent & de l'or.

## V I I.

*L'arte dunque, che fa? Ministra  
accorta  
Di Natura operosa  
Con fiamma vaporosa,  
Purga il sentiero, e a la prigion ne  
porta,  
Che non son altra scorta,  
Non con Mezo migliore  
D'un continuo calore,  
Si soccorre à natura, ond'ella poi  
Scioglie al nostro Mercurio i ceppi suoi.*

## V I I.

*Si, sì questo Mercurio animi indotti  
Sol cercar voi dovete,  
Che in lui solo potete  
Trovar ciò che desian gl' Ingegner dotti.  
In lui già son ridotti  
In prossima potenza,  
E Luna, e Sol; che senza  
Oro, e Argento del Volgo, uniti insie-  
me  
Son de l'Argento, e l'Oro il vero seme.*



## VIII.

Mais toute semence est inutile ;  
 si elle demeure entiere , si elle ne  
 pourrit , & ne devient noire ; car  
 la corruption precede toujourns la  
 generation. C'est ainsi que procede  
 la Nature dans toutes ses opera-  
 tions ; & nous qui voulons l'imiter,  
 devons aussi noircir avant de blan-  
 chir , sans quoy nous ne produirons  
 que des avortons.

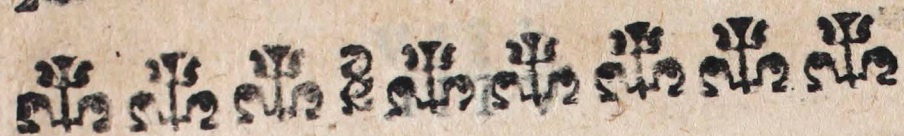


## VIII.

*Par ogni seme inutile si vede,  
 Se incorrotto , e integro  
 Non marcisce , e vien negro.  
 Al generar la corruttion precede.  
 Tal Natura provvede  
 Ne l'opre sue vivaci,  
 E noi di lei seguaci,  
 Se non produr' aborti al fin vogliamo,  
 Pria negreggiar , che biancheggiar dob-  
 biamo.*







On conseille icy aux Alchimistes  
vulgaires & ignorans de se  
desister de leurs operations so-  
phistiques, parce qu'elles sont  
entierement opposées à celles  
que la veritable Philosophie  
nous enseigne pour faire la me-  
decine universelle.

CHANT TROISIÈME.

I.

**O** Vous qui pour faire de l'Or  
par le moyen de l'art, êtes  
sans cesse parmi les flammes de vos  
charbons ardents, qui tantôt con-  
gelez, & tantôt dissolvez vos divers  
mélanges en tant & tant de ma-  
nieres, les dissolvant quelque-fois  
entierement, quelque-fois les con-  
gelant seulement en partie. D'où  
vient que comme des Papillons en-  
fumez, vous passez les jours & les



Si consigliaano gli Alchimisti  
inesperti à desistere dalle so-  
fistiche loro operationi, Tut-  
te contrarie à quelle che n'in-  
segna la vera Filosofia nella  
compositione della gran Me-  
dicina Universale.

Canzone Terza.

I.

**O** Voi, che à fabricar l'Oro per  
Arte  
Non mai stanchi trahete  
Da continuo carbon fiamme incessanti;  
E' i vostri misti in tanti modi, e tan-  
ti,  
Hor fermate, hor sciogliete,  
Hor tutti sciolti, hor congelati in par-  
te.  
Quindi in remota parte  
Farfalle affumicate, e notte, e gior-  
no



nuits à roder autour de vos feux in-  
sentez dans quelque lieu à l'écart.

## I I.

Cessez de formais de vous fatiguer  
vainement de peur qu'une folle es-  
perance ne fasse aller toutes vos  
pensées en fumée. Vos ouvrages ne  
sont que d'inutiles sueurs qui pei-  
gnent sur vôtre front les heures  
mal-heureuses que vous passez dans  
vos salles retraits. A quoy bon ces  
flammes violentes ; puis que les Sa-  
ges n'usent point de charbons ar-  
dens , ny de bois enflammez pour  
faire l'œuvre Hermetique.

## I I I.

C'est avec le même feu dont la  
Nature se sert sous terre, que l'Art  
doit travailler, & c'est ainsi qu'il  
imitera la Nature. Un feu vapo-  
reux, mais qui n'est pourtant pas  
leger, un feu qui nourrit & ne de-  
vore point, un feu naturel, mais  
que l'Art doit faire ; sec, mais qui  
Da

State vegliando à stolti fochi intor-  
no.

## I I.

Da l'insane fatiche homai cessate  
N'e più cieca speranza,  
Il credulo pensier col fumo indori.  
Son l'opre vostre inutili sudori,  
Ch' entro squallida stanza  
Sol vi stampan sul volto hore stenta-  
te.  
A che fiamme ostinate?  
Non carbon violento, accesi faggi,  
Per l'Hermetica Pietra usano i Sag-  
gi.

## I I I.

Cel foco, onde sotterra al tutto gio-  
va  
Natura, Arte lavora,  
Che immitar la Natura Arte sol deve:  
Foco che è vaporoso, e non è leve,  
Che nutre, e non divora,  
Ch' è naturale, e l'Artificio il trova,  
Arrido e fa, che piova;

C



fait pleuvoir ; humide, mais qui des-  
seche. Une eau qui éteint, une eau  
qui lave les corps , mais qui ne  
moïille point les mains.

## IV.

C'est avec un tel feu que l'Art  
qui veut imiter la Nature doit tra-  
vailler , & que l'un doit suppléer  
au défaut de l'autre. La Nature  
commence, l'Art acheve , & luy  
seul purifie ce que la Nature ne  
pouvoit purifier. L'Art a l'industrie  
en partage , & la Nature la simpli-  
cité ; de sorte que si l'un n'applanit  
le chemin, l'autre s'arreste tout aus-  
sitôt.

## V.

A quoy donc servent tant & tant  
de substances differentes , en cor-  
nuës, en alembics, si la matiere est  
unique aussi bien que le feu ? Ouy  
la matiere est unique , elle est par  
tout, & les pauvres la peuvent avoir  
aussi bien que les riches ; elle est

*Humido, e ogni hor dissecca, acqua che  
stagna,  
Acqua che lava i corpi, e man non  
bagna.*

## IV.

*Con tal foco lavora l'Arte seguace  
D'infallibil Natura,  
Ch' oue questa manco, quella supplis-  
ce :  
Incommincia Natura, Arte finisce,  
Che sol l'Arte depura  
Ciò che à purgar Natura era incapace.  
L'Arte è sempre sagace,  
Semplice è la Natura, onde se scaltrà  
Non spiana una le vie, s'arresta l'al-  
trà.*

## V.

*Dunque à che prò tante sostanze, e  
tante  
In Ritorte, in Lambicchi,  
S'unica è la materia, unico il foco?  
Unica è la Materia, e in ogni loco  
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,  
Cij*



inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle est méprisée comme de la bouë par le vulgaire ignorant, & se vend à vil prix, mais elle est pretieuse au Philosophe qui en connoît la valeur.

## V I.

C'est cette matiere si méprisée par les ignorans, que les gens doctes cherchent avec soin, puis qu'en elle est tout ce qu'ils peuvent desirer: En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le feu, d'où ces metaux tirent leur vie, c'est elle qui donne l'eau ignée, qui donne aussi la terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est nécessaire à un esprit éclairé.

## V I I.

Mais au lieu de considerer qu'un seul composé suffit au Philosophe,

*A tutti sconosciuta, e a tutti inante.*

*Abietta al volgo errante,  
Che per fango a vil prezzo ogn'hor la vende,  
Pretiosa al filosofo, che intende.*

## V I.

*Questa Materia sol tanto auvilita  
Cherchin gl' ingegni accorti,  
Che in lei quanto desian tanto s'aduna.  
In lei chindousi uniti, e Sole, e Luna,  
Non volgari, non morti,  
In lei chindesi il foco, onde han la vita;  
Ella dà l'acqua ignita,  
Ella la terra fissa, ella dà tutto  
Che in fin bisogna a un intelletto istrutto.*

## V I I.

*Mà voi senza osservar che un sol composto*



vous vous amusez, Chimistes insensés, à mettre plusieurs matieres ensemble; & au lieu que le Philosophe fait cuire à une chaleur douce & solaire, & dans un seul vaisseau, une seule vapeur qui s'épaissit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrediens differens; & au lieu que Dieu a fait toutes choses de rien, vous au contraire reduisez toutes choses à rien.

## VIII.

Ce n'est point avec les gommes molles, ni les durs excremens, ce n'est point avec le sang ou le sperme humain, ce n'est point avec les raisins verts, ni les quintessences herbales, avec les eaux fortes, les sels corrosifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'est pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur, ny avec le Souphre, ou le Mercure, ny enfin avec les metaux même du vulgaire qu'un habile Artiste travaillera à nôtre grande œuvre.

*Al filosofo basta,  
Più ne prendete in man Chimici ignari.*

*Li cuoce in un sol vazo a i rai solari,  
Vn vapor, che s'impasta,  
Voi mille paste al foco havete esposto.*

*Così mentre hà composto  
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente*

*Tornate il tutto al primitivo Niente.*

## VIII.

*Non molli gomme, od escrementi duri,*

*Non sangue, ò sperma humano,  
Non vne acerbe, ò Quintessenze Er-  
bali,*

*Non acque acute, ò corrosivi sali,  
Non vitriol Romano,  
Arridi Talchi, od Antimoni impu-  
ri:*

*Non Solfi, non Mercuri,  
Non metalli del Volgo al fine adopra  
Vn' Artefice esperto à la grand' Opra.*



## IX.

A quoy servent tous ces divers mélanges ? puis que nôtre science renferme tout le magistère dans une seule racine, que je vous ay déjà assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette racine contient en elle deux substances qui n'ont pourtant qu'une seule essence ; & ces substances qui ne sont d'abord or & argent qu'en puissance deviennent enfin Or & argent en acte, pourvû que nous sachions bien égaliser leurs poids.

## X.

Ouy ces substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Souphre d'or. O Souphre lumineux, ô véritable Or animé, j'adore en toy toutes les merveilles & routes les vertus du Soleil. Car ton Souphre

## IX.

*Tanti misti à che prò? l'alta scienza  
Solo in una Radice  
Tutto restringe il Magisterio nostro.  
Questa che già qual sia, chiaro v'hò  
mostrò  
Forse più, che non lice,  
Due sostanze contien, c'hanno una es-  
senza.  
Sostanze, che in potenza  
Sono Argento, e sono Oro, e in atto  
poi  
Vengono, se i lor pesi uguagliam noi.*

## X.

*Si che in atto si fanno Argento, &  
Oro,  
Anzi uguagliate in peso  
La volante si fissa in Solfo aurato.  
O solfo luminoso, Oro animato  
In te del Sole acceso*



est un tresor, & le veritable fondement de l'Art, qui meurit en élixir ce que la Nature mène seulement à la perfection de l'or.



*L'operosa virtù ristretta adoro.*

*Solfo tutto tesoro,*

*Fondamento de l'Arte, in cui Natura*

*Decoce l'Or, che in Eleessir matura,*







## AVANTPROPOS.

**I**L y a tres-peu de gens qui entendant parler de la pierre Philosophale, à ce seul nom ne froncent le sourcil, & en détournant la tête ne rebuttent ce Traité ; Mais en verité n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connoit point ; avant que de donner son jugement, il faudroit au moins sçavoir ce qu'on condamne, & ce que c'est que la Pierre Philosophale ; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette science par raport aux Artistes vulgaires, qui au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consomment tout leur avoir, & celuy des autres ; & voyant tant d'impostures, tant de fausses receptes, & tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là

d'attaquer la verité de l'Art, ne considerant pas que cecy n'est pas l'ouvrage des Chimistes ordinaires, mais des vrais Philosophes, & qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire descendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut sçavoir parfaitement les fondemens de toute la Nature, car la science de la Pierre Philosophale surpasse de bien loin toutes les autres sciences, & tous les autres Arts quelques subtils qu'ils soient ; y ayant toujours cette difference entre les ouvrages de la Nature, & ceux de l'Art, que les premiers sont les plus parfaits, les plus achevez, & les plus seurs ; & si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens. Il sera vray de dire, que ce que nous concevons, nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux, car tous les Arts ont tiré leurs principes, & leurs premieres idées des



ouvrages naturels, ce qui est si connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au delà du commun qu'il seroit inutile de le vouloir justifier : Mais sans nous amuser à de vains discours, il faut sçavoir en general que la Pierre des Philosophes n'est autre chose que l'humide radical des Elemens, répandu à la verité en eux, mais reüni dans leur Pierre, & dépoüillé de toute soüillure étrangere, ainsi il ne faut pas s'étonner si elle peut operer de si grandes choses, étant tres-constant que la vie des animaux, des vegetaux & des mineraux ne consiste que dans leur humide radical; & tout de même qu'un homme qui voudroit entretenir une lampe allumée, ne craindroit pas qu'elle s'éteignît s'il avoit de l'huile de reserve, parce qu'il n'auroit qu'à y en remettre à mesure qu'il s'en consumeroit; Tout de même lors que nôtre humide radical dans lequel le feu de la vie est renfermé vient à se consumer, la Nature a besoin qu'on luy re-fournisse de nouvel humide par le

moyen des alimens, sans quoy cette lumiere de la vie libre de ses liens s'envoleroit. Il arrive cependant quelquefois que la chaleur naturelle est si debilitée en son humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languissante, & fait qu'enfin elle abandonne son corps par la mort; mais si quelqu'un pouvoit luy donner une essence dépoüillée d'excremens, & parfaitement purifiée par l'Art; alors sans doute la chaleur naturelle attireroit cette essence à soy, la convertiroit en sa nature, & redonneroit au corps sa premiere vigueur; mais tous ces medicamens ne serviroient de rien à un homme mort, quelques balzamiques, & quelques parfaits qu'ils pussent être, car il n'y a que le feu de nature renfermé dans le corps qui s'approprie les medicamens, & se délivre par leur moyen des mauvaises humeurs, qui l'empêchent de faire avec liberté son office vital



dans son propre humide radical. Il faut donc par la voye de la nutrition luy fournir un aliment convenable & restaurant, & alors ce feu vital recouvrera ses premieres forces ; au lieu que les autres medicamens ne font qu'irriter la nature bien loin de la rétablir. Que serviroit-il à un soldat blessé à mort, & qui auroit perdu tout son sang, qu'on le voulût exciter au combat par le son des Trompettes, & le bruit des Tambours, & qu'on pretendît l'encourager par là à soutenir les travaux de Mars, de rien sans doute, cela luy nuiroit au contraire, & ne feroit que luy imprimer une terreur funeste ; il en est de même d'une nature débilitée & languissante par la déperdition ou suffocation de son humide radical, & rien ne seroit si dangereux ni si inutile que de l'irriter par des medicamens, mais si on pouvoit augmenter & fortifier l'humide radical, alors la nature d'elle-même se débarrasseroit de ses excremens & de ses superfluités.

On

On peut dire la même chose à l'égard du vegetable & du mineral. Il n'y a donc qu'à s'étonner de l'entêtement de ceux qui sont sans cesse occupez à des remedes pour la santé, & qui cependant ignorent entierement la source d'où découle & la santé & la vie. Que ces gens-là ne s'ingèrent plus de parler de Pierre Philosophale, puis qu'ils se servent si mal de leur raison.

Pour conclusion je dis que celuy à qui Dieu aura gratuitement accordé la possession de cette Pierre, & donné l'esprit pour s'en bien servir, non seulement jouïra d'une santé parfaite, mais pourra encore avec l'ayde de la Providence prolonger ses jours au delà du terme ordinaire, & avoir le moyen de louer Dieu dans une longue & douce vie.

C'est une loy inviolable de la Nature, que toutes les fois qu'un corps est attaqué de maladie procedante de la contrariété des qualitez, il tombe en ruine, parce

D



qu'il n'est plus soutenu que par une nature languissante, & que son esprit vital l'abandonne pour retourner vers sa patrie; & qui-conque aura tant soit peu flairé l'odeur de la Philosophie, tombera d'accord que la vie des animaux, ou leur esprit vital étant tout spirituel, & d'une nature etherée, comme sont toutes les formes qui derivent des influences celestes, (je ne parle pas icy de l'ame raisonnable qui est la vraie forme de l'homme) n'a nulle liaison avec les corps terrestres, que par des milieux qui participent des deux natures; si donc ces milieux ne sont tres-constants, & tres-purs, il est sûr que la vie se perdra bientôt, ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence; or dans la substance des mixtes ce qu'il y a de plus constant & de plus pur, c'est leur humide radical, lequel contient proprement toute la nature du mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés, c'est donc-là un véritable milieu, & un sujet capable

de contenir en son centre la vie du corps, laquelle n'est autre chose que le chaud inné, le feu de nature & le vray Souphre des Sages, que les Philosophes sçavent amener de puissance en acte dans leur Pierre; ainsi celuy qui a la Pierre des Philosophes a l'humide radical des choses dans lequel le chaud inné qui y étoit enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice subtil mais naturel, & a déterminé sa propre humidité, la transmuant par une douce coction en Souphre igné. Toute la nature du mixte reside dans cet humide radical, ce qui fait que quand on a l'humide radical de quelque chose, on en a toute l'essence, toute la puissance, & toutes les vertus, mais il faut qu'il soit extrait avec beaucoup d'industrie, par un moyen naturel & philosophique, & non pas selon l'Art spagirique des Chimistes vulgaires, dont les extraits sont mélangés, & pleins d'acrimonie, en sorte qu'il ne s'y trouve plus rien.



de bon ou tres-peu. Mais comme j'ay dit, il faut avant toutes choses bien comprendre ce que c'est que cet humide radical, duquel je me propose de traiter dans les Chapitres suivans assez au long pour en instruire quiconque les voudra lire & relire avec application.

Qu'on juge donc de quel prix est la Pierre des Philosophes; & s'il est vray qu'on peut reprendre sa santé par le moyen de la substance nourissante des alimens, & par la vertueuse essence de quelques bons remedes, nonobstant que ces alimens & ces remedes soient pris avec toute leur écorce, & avec le mélange de leurs excremens, quel effet ne doit-on pas attendre de leur humide radical, ou plutost de leur noyau & de leur centre dépouillé de tout excrement, & pris dans un vehicule convenable, un pareil remede n'agit pas violemment, & n'irrite pas la nature, au contraire il rétablit ses forces languissantes, & luy communique par ses influences beni-

gues, & secondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'est par là qu'il opere dans les corps des animaux des cures admirables & incroyables, lors qu'au lieu d'employer la main du Medecin, la nature seule sert en même temps de Medecin & de remede.

Tous les medicamens ordinaires ne font, comme nous avons dit, qu'irriter la nature, & l'obliger de ramasser toutes ses forces contr'eux; d'où il arrive qu'après avoir pris quelque remede, on reste long-temps languissant & abbatu. La Nature seule sçait rejeter les excremens, & c'est cette seule faculté qui est necessaire en pareille occasion; car de donner des purgatifs à un corps affoibli, ce n'est qu'aigrir le mal, & augmenter les excremens au lieu de les diminuer; mais puis que c'est le propre de la nature, lors qu'un homme est en santé de rejeter d'elle-même les humeurs superflus, pourquoi quand elle est languissante ne pas tâcher de la fortifier, & de luy communiquer



une nouvelle vigueur par le moyen de nôtre medecine ; Que de cures admirables , & d'effets surprenans naîtroient de cette methode.

Je ne nie pas qu'on donne quelque fois des cardiaques, qui avec la faculté de purger, en ont encore d'autres tres-bonnes, mais outre qu'on en use fort rarement, ces remedes sont preparez si grossierement, & leur vertu est si foible qu'ils sont la pluspart du temps fort inutiles ; il arrive même souvent, que celui qui les prend est si mal qu'il n'a pas la force, non pas de sentir l'effet du remede, mais de sentir même le remede. Je sçay bien encore qu'il y a certains remedes qui soulagent la nature sans l'irriter, & qui par leur vertu specifique attirent & surmontent la maladie & l'humeur, & il est vray qu'avec de tels remedes on feroit quasi sûr de guerir ; mais qui est-ce qui les connoît, ou qui les connoissant les sçait bien preparer. La science douteuse ne produit que des effets douteux ; & il

n'y a que la seule medecine Philosophique qui soit propre à toutes sortes de maladies, non pas que par de differentes qualitez elle produise des effets differens, car la faculté est uniquement de fortifier la nature, laquelle par ce moyen est en état de se délivrer de toutes sortes de maux quand on les supposeroit infinis.

C'est sans doute de cette medecine qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte, que Dieu a créé une medecine de la terre, que l'homme sage ne méprisera point, elle est ditte de la terre, parce que les Philosophes la tirent de la terre, & l'élèvent pourtant à une nature toute celeste ; qui connoît cette medecine n'a pas besoin de Medecin, à moins qu'il n'en use en plus grande quantité que la nature ne demande, car c'est un feu trop pur qui étant trop fort devoreroit une moindre flamme ; & comme un homme qui mangeroit trop suffoqueroit sa chaleur naturelle par trop de substance, de même les



forces du corps ne pourroient soutenir une trop grande abondance de ce remede, & la chaleur naturelle seroit trop dilatée; les racines des arbres, & les semences des vegetaux se nourrissent d'eau, & vivent d'eau, mais s'il y en a en trop grande abondance, elles se noyent & meurent; enfin en cela comme en toutes choses il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus si nôtre Pierre opere de si grandes choses, lors qu'elle est administrée par les sages mains du Philosophe, & si les maladies les plus opiniâtres & les plus incurables sont gueries comme par miracle, puis que la nature en est tellement fortifiée, & renouvelée qu'il n'y a point de mauvaise qualité qu'elle ne soit en état de surmonter. Apprenez que c'est de la nature seule que vous recevez la guerison & la santé pourvû que vous sachiez l'aider, & comme vous ne craignez point que vôtre lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre

tre, ne craignez pas non plus que les maladies vous assaillent, tandis que la Nature aura en reserve un si grand tresor; cessez donc de vous fatiguer nuit & jour dans la recherche de mille remedes inutiles, & ne perdez pas vôtre temps dans de vaines sciences, ny dans des operations fondées sur de beaux raisonnemens, en vous laissant entraîner par l'exemple, & par les opinions du vulgaire; tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'est que la Pierre des Philosophes, & alors vous aurez le vray fondement de la santé, le tresor des richesses, & la connoissance certaine de la Nature, avec la sapience. Mais il est temps de dire icy quelque chose de la verité & de la possibilité de cet Art à l'égard de la teinture, par laquelle les Philosophes assûrent qu'on peut teindre en Or les metaux imparfaits, parce que la connoissance de cette possibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étude de cette doc-

E



trine; & sans nous arrêter à l'autorité des Philosophes, dont on peut lire les Ecrits à ce sujet, nous ne nous attacherons qu'aux raisons qui nous ont persuadé, afin d'en mieux persuader le Lecteur, & luy donner lieu de juger des choses par luy même, & non pas par autrui, comme nous l'avons pratiqué, avant que nous eussions la connoissance de la verité.

Tous les métaux ne sont autre chose qu'argent vif coagulé, & fixé absolument ou en partie, & comme il seroit trop long de rapporter icy l'autorité des Philosophes pour prouver cette verité, nous les laisserons encore à part à cet égard & dirons seulement qu'il est constant par l'expérience que la matiere des métaux est argent vif, parce que dans leur liquefaction ils font connoître visiblement les mêmes proprietez, & la même nature de l'argent vif; ils en ont le poids, la mobilité, la splendeur, l'odeur, & la facile liquefaction,

quoy qu'on jette dessus, il surnage à la superficie; ils sont liquides & ne mouillent point les mains; ils sont mols, & quand ils sont liquesfiez, ils s'en vont en fumée comme l'argent vif en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins décuits & fixez, à l'exception toutefois de l'Or, qui pour sa grande pureté & fixité ne s'envole point du feu, mais y demeure constant dans la fusion.

Les métaux démontrent toutes ces proprietez de l'argent vif, non seulement dans la liquefaction, mais encore en ce qu'ils se mêlent facilement avec l'argent vif, ce qui n'arrive à aucun autre corps sublunaire, la principale propriété de l'argent vif étant de ne se mêler qu'avec ce qui est de sa propre nature; quand donc il se mêle avec les métaux, cela vient de la matiere de l'argent vif qui leur est commune, & le fer ne se mêle avec luy, & avec les autres métaux que difficilement, parce qu'il a tres-



peu d'argent vif auquel reside la vertu metallique, avec beaucoup de souphre terrestre, & il faut même quelque artifice pour luy donner la splendeur mercurielle, la facile liquefaction, & les autres proprietez dont nous avons parlé, lesquelles toutes conviennent plus ou moins à certains metaux qu'à d'autres. La ductibilité qui consiste dans l'union mercurielle, & dans la conglutination de l'humide radical, est encore une marque dans les metaux que l'argent vif y abonde, & y est tres-fixe, ce qui fait que l'Or est le plus ductible des metaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour justifier que les metaux ne sont autre chose qu'argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, & dans la décomposition de ces mêmes metaux, car il s'entire un argent vif de même essence que l'argent vif vulgaire, & toute la substance du metal se réduit en luy, à proportion que chaque

metal en participe, mais du fer beaucoup moins que des autres metaux, à cause dequoy il est le plus imparfait, comme l'Or est le plus parfait en ce qu'il est tout argent vif; d'où l'on doit conclurre que si l'Or n'est le plus parfait des metaux, & n'est proprement tout metal, que parce qu'il est tout argent vif fixe, il n'y a point d'autre substance d'argent vif, soit pure ou impure, soit cuitte ou cruë, cette difference ne changeant rien à l'espece, comme un fruit est toujours le même quant à l'espece, soit qu'il soit vert ou mur, acerbe ou doux, & qu'il differe en degrez de maturité, ou comme un homme sain differe d'un homme malade, & un enfant d'un vieillard.

Cela posé que les metaux ont pour substance metallique le seul argent vif, leur transmutation ou plutôt leur maturation en Or ne sera pas impossible, puis qu'il ne faut pour cela que la seule decoction,

E iij



or cette decoction se fait par le moyen de la Pierre Phisique qui étant un vray feu metallique acheve dans un instant par la main du Philosophe ce que la Nature est mille ans à faire; à l'égard de cette Pierre elle est faite de la seule moyenne, & tres-pure substance de l'argent vif; & si l'argent vif vulgaire peut bien se mêler avec les metaux lors qu'ils sont en fusion, comme l'eau se mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, tres-pure & tres-penetrante medecine qui est tirée de luy, & amenée à une souveraine pureté, égalité, & exaltation; sans doute elle penetrera l'argent vif dans ses moindres parties, elle l'embrassera comme étant de sa nature, & étant toute ignée, & rouge au dessus de la rougeur des Rubis, elle le teindra en couleur citrine, qui est le resultat de la supreme rougeur mêlée & temperée avec la blancheur de l'argent vif. A l'égard de la fixité nous disons,

que la substance de l'argent vif dans tous les metaux, l'Or excepté, est cruë & pleine d'une humidité superfluë, parce que c'est en cela que l'argent vif abonde; or le sec naturellement attire son propre humide, le desseche peu à peu, & ainsi la secheresse & l'humidité se temperant l'un pour l'autre, il se fait un metal parfaitement égalisé qui est l'Or; & comme il n'est ny sec ny humide, mais participant également de l'un & de l'autre, cette égalité fait que la partie volatile ne surmonte point la partie fixe, mais qu'au contraire elle résiste au feu, y étant retenue par celle-cy; & parce que dans l'ouvrage de la Nature le sec terrestre & l'humide sont liez en homogeneité, de là vient que dans la substance de l'argent vif ou tout s'envole, ou tout demeure fixe & constant dans le feu, sans que rien de la partie humide s'exhale, ce qui ne peut arriver à aucun autre corps, à cause du défaut de cette parfaite mixtion.



Nous voyons donc maintenant comment nôtre humidité desséchée, & rendue souverainement pure, & penetrante, peut entrer dans la substance de l'argent vif renfermée dans les métaux, la teindre & la fixer après en avoir séparé les excréments dans l'examen, & qu'il n'y a que cette seule substance qui se puisse convertir en Or, à l'exclusion des autres. Par où se découvre l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'un corps imparfait comme le Cuivre, le Fer ou quelque autre semblable peut être tout converti en Or par la médecine, sans séparation de ses excréments & de sa scorie; & qu'il n'y a que la seule substance humide mercurielle qui puisse être ainsi changée; ceux donc qui le prétendent sont des imposteurs, car il ne se peut faire d'alteration que dans des natures semblables; & quand on nous raconte que des clouds, ou autres morceaux de Fer trempés dans un certain

menstrué ont été transmuez en Or, on nous dit faux, & l'on ne connoit pas la nature des métaux; car quoy qu'une partie paroisse Or, & que l'autre garde sa première forme métallique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il y ait eu de transmutation, mais c'est une imposture, & n'est autre chose qu'une partie d'Or naturelle collée adroitement à une autre partie de métal imparfait, à la vérité avec tant de justesse, qu'il semble effectivement que ce soit un cloud entier, mais la fraude est facilement découverte par un esprit éclairé.

Ce furent les choses par lesquelles je demeuray persuadé de la vérité de la science, & je croy qu'elles suffiront à tout homme de bon entendement, pourvû qu'il les rapporte toujours à la possibilité de la Nature, cependant il peut consulter encore les autres Auteurs; mais avant que



d'entreprendre l'œuvre qu'il li-  
se & relise attentivement ce qui  
fuit.



LA LUMIERE SORTANT  
par soy même des Tenebres.

OU

VERITABLE THEORIE  
de la Pierre des Philosophes.

I.

*Era dal nulla uscito  
Il tenebroso Chaos, massa difforme  
Al primo suon d'Omnipotente Labro:  
Parea, che partorito  
Il Disordin l'havesse, anzi, che Fabro:  
Stato ne fosse un Dio; tanto era informe,  
Stavano inoperose  
In lui tutte le cose,  
E senza Spirto Divisor, confuso  
Ogni Elemento in lui stava racchiuso.*

CHAPITRE PREMIER.



Ouvrage de la Crea-  
tion étant un ouvrage Di-  
vin, il est sans doute que  
pour le bien comprendre il faut



droit un esprit surnaturel, & que c'est se jeter dans de grands embarras, que d'entreprendre de parler de ce qui est si fort au dessus de nous, puisque toutes les hyperboles, & toutes les similitudes prises des choses visibles ne sçauroient nous fournir d'idée, qui réponde comme il faut à l'extension de ce point invisible & infini. Toutefois si par les choses créées on peut aller jusques au Createur, & s'il est de l'ordre de la nature ineffable, de faire connoître ses proprieté & son essence, quoy que d'une maniere imparfaite à notre égard, par les choses qu'il produit au dehors, il ne sera pas hors de propos de suivre nôtre Poëte dans les instructions qu'il donne sur ce sujet, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a si doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puisse être de quelque utilité à ceux qui professent l'Art Hermetique, & serve en même temps à la louange de ce

grand Ouvrier, dont, (comme parle le Prophete) les Cieux racontent la gloire, & leur étendue, les œuvres de ses mains.

Il est impossible à l'homme d'élever un bâtiment, si auparavant il n'a posé ses fondemens, mais ce qui est défendu à la Creature est permis au Createur; parce qu'étant luy-même la baze de ses propres ouvrages, il n'a pas besoin d'autre fondement; si on demande donc pourquoy la Terre pressée de tous costez par l'air demeure immobile, pourquoy les Cieux & la masse des corps celestes se remuent avec tant d'ordre, & que cependant nos yeux ne discernent point la cause & le principe de toutes ces choses, il suffit pour toute réponse de dire que ce sont des émanations du centre, & que le centre en est la veritable baze. O mystere admirable revelé à peu de personnes; la baze de tout le monde, c'est le Verbe incréé de Dieu; & comme le propre du centre est de représenter un point dans lequel



il ne peut y avoir ny dualité ni division quelconque, qu'y a t'il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le point du centre non moins indivisible qu'invisible ne se peut comprendre que par la circonférence, de même le Verbe de Dieu invisible n'est compréhensible que par les creatures; toutes les lignes se tirent du centre & aboutissent au centre, de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, & retournera en luy après la revolution circulaire des temps. Le point du centre demeure immobile pendant que la rouë tourne, de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changemens & à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au centre par resserrement, l'un a été fait par une bonté incréée, l'autre se fera par une sagesse impenetrable.

Le Verbe ineffable de Dieu est donc, pour ainsi dire, le centre du monde, & cette visible circonférence est émanée de luy, retenant en quelque façon la nature de son principe, car tout ce qui est créé renferme en soy les loix éternelles de son Createur, & il l'imite autant qu'il peut dans toutes ses actions. La Terre est comme le point central de toutes les choses visibles, tous les fruits, & toutes les productions de la Nature font aussi voir à l'œil qu'elles renferment dans leur centre le point de leur semence, qu'elles l'y conservent, & que de luy émanent toutes leurs vertus & leurs propriétés, comme autant de lignes qui se tirent du centre, ou comme autant de rayons qui sortent d'un corps lumineux. L'homme ce petit monde, dont l'image a tant de rapport avec celle du grand monde, n'a t'il pas un cœur duquel comme du centre dérivent les arteres qui sont les véritables lignes des esprits vitaux, & leurs rayons étincelants; où



est, je vous prie le modèle, & l'exemplaire de cette structure, si ce n'est dans le grand monde; où est la Loy qui a prescrit une telle disposition, si ce n'est l'impression Divine; en sorte que comme Dieu soutient tout par sa presence, tout est gouverné aussi par ses loix éternelles. Posons donc pour constant que de ce point ont été tirées cette infinité de lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande question, qui n'est pas encore bien décidée, à sçavoir comment & sous quelle forme étoit la matiere des choses dans le point de sa creation. Si nous considerons de près la Nature, & la disposition des choses inferieures, nous aurons lieu de croire que ce n'étoit qu'une vapeur aqueuse, ou une tenebreuse humidité; car si entre toutes les substances créées la seule humidité se termine par un terme étranger, & si par consequent c'est un sujet tres-capable de recevoir toutes les formes, elle seule aussi a dû être le  
sujet

sujet sur lequel a roulé tout l'Ouvrage de la creation; en effet ce cachos tenebreux, comme la fort bien remarqué nôtre Poëte étant informe, & une masse confuse propre à toutes les formes, & indifferente pour toutes (selon qu'Aristote, & plusieurs sçavans Scholastiques après luy, ont dit de leur matiere premiere) devoit necessairement avoir l'essence d'une vapeur humide.

On remarque que dans toutes les productions qui se font au Monde inferieur, les spermes sont toujours revêtus d'une humeur aqueuse, & que les semences des vegetaux qui ont en elles une nature hermaphrodite, étant jettées en terre pour y être reincrudées, commencent par se mollifier, & par être reduites en une certaine humidité muſſilagineuse. Il ne se fait point de generation en quelque regne que ce soit, (comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés) qu'auparavant les spermes ne soient reduits en leur premiere



matiere, laquelle est un vray cahos, non plus universel, mais particulier, & specifié.

La Nature a voulu que les semences vegetables fussent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Elemens, & les conserver plus long temps, pour la commodité & l'usage du genre humain; mais lors que nous voulons les multiplier par une nouvelle generation, il faut necessairement les reincruder, & les reduire en quelque façon dans leur premier cahos; à l'égard des semences des animaux, comme elles sont plus nobles, & plus remplies d'esprits de vie, elles n'auroient pû se conserver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui auroit repugné à la dignité du composé, & auroit été fort incommode pour la generation; c'est pourquoy la sage Nature n'a pas voulu separer le sperme du corps, mais elle l'y a conservé tout cru & aqueux; & ce sperme, comme on l'expliquera

ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux est jetté dans une matrice convenable, comme dans la terre pour y être reincrudé par l'union du sperme feminin de nature plus humide, & ensuite multiplié en vertu & quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux regnes, animal & vegetable, se peut fort bien appliquer au regne mineral; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier; nous n'en dirons rien icy; il suffit que nous ayons fait voir, que l'humidité aqueuse ou la vapeur tenebreuse a été sans doute la matiere de cette masse informe, & de cet embrion du Monde qui devoit servir de baze & de fondement à toutes les generations; & tout ce que nous avons avancé sur ce sujet se prouve par la doctrine Evangelique, où il est dit du Verbe Divin, que par luy toutes choses ont été faites, & que sans luy rien de ce qui a été fait, n'eût été fait, & lorsqu'il est ajouté que ce



Verbe étoit avec Dieu, cela veut dire, qu'au commencement il y avoit un centre ou un point infini premier principe incomprehenfible qui étoit ce Verbe éternel, duquel point toutes choses ont été tirées, & fans ce point rien ne pouvoit être. Et à l'égard de cette vapeur humide qui a servi à former le premier cahos, & qui a été tirée de ce point, Moïse nous la designe assez, quand il dit que la lumiere fut créée immédiatement, & que l'esprit du Seigneur se mouvoit sur les eaux, ne faisant, comme on voit, mention que de la lumiere pour la forme, & de l'eau pour le sujet cahotique, & informe avant la manifestation de la lumiere, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste quoy qu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel & de la Terre ait été faite, avant que la Lumiere fût séparée des Tenebres, n'étant pas de la digni-

té ni de l'ordre des choses, que la creation de la Lumiere fût postérieure à celle de la Terre, & que les choses inferieures fussent produites avant les superieures; car si selon l'opinion commune des Theologiens, la troupe des Anges, & des Esprits bien-heureux a été créée dans le point même de la creation, de la plus pure substance de la Lumiere, quelle apparence y auroit-il, que l'Element de tous le plus grossier, & la lie du Monde fût produit avant ces intelligences celestes. Outre cela je demanderois, si en ce temps là le Ciel & la Terre étoient distinguez comme nous les voyons, ou s'ils étoient confus & pêle mêle, si c'est le premier, & qu'on entende que la Terre occupoit le centre du Monde, & que les Cieux l'environnoient spheriquement, comment se pouvoit faire le mouvement des Cieux sans la Lumiere, de laquelle derive tout mouvement; car de dire qu'ils ne se mouvoient pas, ce seroit avouer que la Ter-



re par ce repos & cette privation de mouvement, auroit été de rechef comme engloutie dans son premier cahos sans aucune distinction, puisqu'il n'appartenoit qu'à la seule Lumiere de chasser les Tenebres, & de les repousser jusqu'au fonds des eaux, comme nous l'expliquerons dans la suite. Si aussi on dit qu'ils n'étoient pas alors arrangez comme ils sont à present, donc ils étoient confus, & nullement distinguez en Ciel, & en Terre, & le Ciel n'auroit pu à juste titre porter le nom de firmament, ou d'étendue qui separe les eaux d'avec les eaux, mais c'eut été un cahos sans ordre, & une masse confuse, ce que nous accordons. Moïse fait donc icy une division generale du Monde, designant par le Ciel la partie supérieure visible, & la partie inférieure par la Terre comme plus grossiere & élémentaire, après quoy il passe à la distinction particulière, en nous aprenant que la Lumiere fut tirée de ce point central &

éternel. Or comme la Lumiere étoit la véritable forme de cette première vapeur humide, il se fit aussi en même temps la production de toutes les formes en general.

Le cahos n'avoit donc au commencement que l'apparence d'une eau nebuleuse, & ce qui confirme cette vérité, c'est qu'il est dit ensuite, que les eaux qui étoient au dessus de l'étendue, furent divisées des eaux qui étoient au dessous de l'étendue, par où il paroît clairement, qu'en haut & en bas, dessus & dessous l'étendue, il n'y avoit autre chose qu'une substance d'eau, comme le sujet le plus propre à toutes les formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuse.

Ce fondement ainsi posé, il faut maintenant poursuivre la description de cet Ouvrage immortel; or nous avons dit, que du centre étoient sorties ces vapeurs confuses, & sans ordre qualifiées du nom d'abîme, sur lequel les Tenebres étoient épandues, & alors



comme l'enseigne nôtre Poëte tous les Elemens confondus, & mêlez ensemble sans aucun ordre étoient dans un plein repos; & ce profond silence étoit comme une image de la mort; les Agents ne faisoient aucune action, les patiens ne souffroient aucune alteration, nul mélange des uns avec les autres, & par consequent nul passage de la corruption à la generation, enfin il n'y avoit aucune marque de vie ni de fecondité.



*Hor chi riddir potrebbe,  
Come formossi il Ciel, la Terra, e'l  
Mare  
( Si leggiere in lor stessi, è vasti in  
mole? )*

*Chi può svelar, come hebbe  
Luce è moto lassu la Luna, e'l So-  
le,  
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'ap-  
pare, )*

*Chi mai comprender, come  
Ogni cosa hebbe Nome,  
Spirito, quantità, legge, è misura  
Da questa massa inordinata impura?*

## CHAPITRE II.

**L**A Lumiere sortant comme un trait de cet éternel, & immense tresor de Lumiere, chassa dans un instant toutes les Tenebres par sa splendeur radieuse, dissipa l'horreur du cahos, & introduisit la forme universelle des choses, comme peu auparavant, le cahos



en avoit fourni la matiere universelle; aussi-tôt on vit l'esprit du Seigneur se mouvoir sur les eaux, ne demandant qu'à produire, & tout prest d'exécuter les ordres du Verbe éternel. Déjà par la production de la Lumiere, le Firmament avoit commencé d'être, comme un milieu entre la supérieure, & la plus subtile partie des eaux, & entre l'inférieure & la plus grossiere; ensuite dequoy de la plus pure Lumiere enrichie de l'Esprit Divin, fut créée la nature Angélique, dont l'office perpetuel est d'être portée sur les eaux surcelestes dans le Ciel empirée, toujours prest d'obeir aux ordres de son Souverain.

Les Loix éternelles de Dieu ont passé delà aux Creatures inférieures, & c'est sur ce Divin modèle que la Nature a formé ses regles pour toutes les choses d'icy bas, en sorte que chaque Creature est comme le Singe de son Createur, & represente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'est

servi : car comme du centre du Verbe éternel les rayons de Lumiere s'épandirent au long & au large dans l'immensité, de même chaque corps créé pousse sans cesse hors de luy ses propres rayons quoy qu'invisibles, qui se multiplient à l'infini : or ces rayons ou esprits, qui émanent ainsi de tous les corps, sont des particules, mais envelopées, de cette premiere Lumiere parfaitement pure, qui seule peut fraper & penetrer le verre, & même le diamant le plus dur, ce qui est refusé à l'air le plus subtil; c'est donc une Loy de Dieu qui oblige chaque Creature, autant que ses forces luy peuvent permettre, de suivre le premier ordre établi dans le point de la creation : ce que nous justifierons encore plus clairement dans un traité que nous ferons exprés, Dieu aydant, pour sa gloire & l'utilité des enfans de l'Art.

Déjà par la vertu de cet Esprit Divin separateur, les plus pures & subtiles vapeurs avoient été ra-



masseés ; & comme elles participoient abondamment de la Lumiere diffuse, elles étoient par conséquent un sujet tres-propre à y fixer sa Lumiere ; aussi vit-on d'abord le Firmament orné de corps lumineux , déjà des étincelles de Lumiere avoient brillé , & déjà les étoiles tremblantes avoient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Createur rassembla toute cette Lumiere dans le corps du Soleil, qu'il fit comme le siege de sa Majesté glorieuse, suivant ce que dit le Prophete ( Il a mis son Tabernacle dans le Soleil. )

Par l'irradiation continuelle de la Lumiere le jour avoit apparu, les Elemens étoient émûs, le principe des generations étoit prochain, & n'attendoit que le commandement du Verbe éternel ; cependant quoy qu'il y eût naturellement de la sympathie entre les eaux inferieures, & les superieures, il ne laissoit pas pourtant d'y avoir beaucoup de disproportion entr'elles, & les

Agens superieurs auroient sans doute agi avec trop de vitesse, & de promptitude sur les inferieurs ; ce qui obligea le sçavant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extremes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus moderée ; pour cet effet il créa la Lune, & l'établit comme la femelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle sa Lumiere chaude, & feconde, elle l'attrempât par son humidité, & versât par ce moyen des influences plus propres & plus convenables aux natures inferieures ; il donna la domination sur le jour à l'un, & à l'autre la domination sur la nuit, la plaçant dans la plus basse partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des superieurs, & les communiquer aux inferieurs ; il jugea aussi à propos de la composer de la moins pure partie des eaux superieures, qu'il ramassa en un corps, afin que sa Lumiere fût plus opaque, plus froide, & plus humide ; & de là vient que toutes les altera-



tions des corps sublunaires sont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cause de son affinité avec la nature inferieure, & que les milieux s'unissent bien plus aisément aux extremes, que les extremes ne s'unissent entr'eux. Mais il est temps de poursuivre l'ordre de la creation.

Déjà par la creation du Firmament, & des corps lumineux s'étoit fait le mélange des Elemens, & déjà les eaux inferieures commençoient à souffrir quelque alteration, quand par l'action des superieurs, & par la voye de la rarefaction, il s'éleva comme de leur sein, & se forma de la plus pure partie d'icelles l'air que nous respirons; & comme les eaux plus grossieres environnoient encore toutes choses, Dieu par sa parole les rassambla toutes, faisant apparoir le sec ou la Terre, qui fut comme l'excrement & les feces de ce premier cahos.

Mais que dirons nous du mouvement, & de l'étendue des Cieux,

de la stabilité de la Terre, & de tout ce qui est contenu en iceux, & comment pourrons nous atteindre à ce qui est si fort au dessus de nôtre portée? il semble qu'il ne doit appartenir qu'aux celestes Habitans d'annoncer de si grandes choses; cependant puisque nous faisons la principale partie de cette Lumiere tres-pure, ce seroit un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnez, & nôtre ame toute celeste quoy qu'enfermée dans un corps élémentaire, seroit indigne de son origine, si elle ne publioit de toutes ses forces les choses magnifiques du tres-Haut; ce seroit même une espece d'impiété, & en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'oser nous élever jusqu'aux choses superieures, puis qu'elles sont d'un même ordre avec nous, quoyque d'une condition beaucoup plus noble. Il n'y a qu'un seul Auteur de toutes choses auquel il ne peut y avoir de variété, qui ne reçoit aucune



exception, & qui a toute la perfection qu'il est possible d'imaginer; ainsi il faut reconnoître que tout est également l'ouvrage de sa sagesse, & l'effet de sa bonté, & que l'intention du Createur a été que les choses créées, qui étoient incomprehensibles en luy, fussent comprehensibles hors de luy, afin que par elles nous pussions parvenir à le connoître; & puisque le Ciel, l'Air & le Soleil même, sont aussi bien les creatures de ses mains que la moindre pierre, & le moindre grain de sable, il faut croire qu'il n'est pas plus difficile de connoître les uns, que de comprendre les autres.

Peut être que quelque esprit mal-fait, & qui fuit la Lumiere pour suivre les Tenebres, s'imaginera que le corps humain est d'une structure moins noble, & moins parfaite que les Cieux; mais il se trompe fort, puisque les Cieux & le Monde même n'ont été faits que pour luy. Ayons donc bon courage, & ne craignons point d'entre-

prendre de discourir des choses supérieures, par rapport à ce que nous connoissons des inférieures, puis qu'une petite lumiere en augmente une plus grande, qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la distinction des Cieux, il faut sçavoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, & consulter sur cela l'Ecriture Sainte comme nôtre unique regle; puisque l'ordre de la creation y est fort fidèlement décrit dans la Genese, quoy qu'un peu obscurément; & que Moïse n'en a rien dit que par inspiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort sçavant, & fort instruit dans la science de la magie naturelle. On nous y apprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'étenduë, d'avec les eaux, afin de separer les eaux, & que Dieu appella cette étenduë Ciel, par où l'on voit que le mot de Ciel, & celui de Firmament ne sont qu'une seule & même chose; & que lors qu'il est dit qu'il y a eu deux



fortes d'eaux, les unes au dessus du Firmament, & les autres au dessous, c'est comme si on disoit qu'il y a eu des eaux au dessus du Ciel, & des eaux au dessous du Ciel; il est encore dit que les eaux qui étoient au dessous du Ciel furent rassemblées en un lieu, afin que le sec, c'est à dire la Terre, apparût, & que cet amas d'eaux fut appelé mer, comme tout ce qui est au dessus de ces eaux inferieures fut appelé du seul nom de Ciel ou Firmament. Au reste il ne faut pas croire que ces eaux inferieures puissent jamais outrepasser le commandement Divin, qui porta qu'elles feroient assemblées en un lieu; c'est pourquoy quand nous voyons que ces eaux ne peuvent s'élever au dessus de la region des nuës, c'est parce qu'immediatement au delà est le Ciel ou le Firmament separateur des eaux. Car quoyque le propre de l'eau soit de se rarefier, & que la raison naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquiescer de rarefaction, à raison de la

grande capacité du lieu; toutefois il arrive que ces eaux se resserrent au lieu de se dilater, & qu'elles se condensent en cet endroit là, comme si elles y rencontroient un verre ou un cristal solide; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre cause éloignée, mais de leur seule obeïssance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes & separées des eaux superieures par le Firmament; nous pouvons donc determiner que le Ciel, proprement parlant, contient tout cet espace qui est depuis le dessus des nuës jusqu'aux eaux superieures, appelées par plusieurs le Ciel cristalin; & le Ciel ou Firmament (pour parler selon l'Ecriture) est le separateur des eaux; à l'égard de la division qu'on fait du Ciel en plusieurs parties differentes, ce n'est qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Etoiles & les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenoit le plus à sa Nature; le Firmament n'é-



tant de foy autre chose que la division des eaux, & une certaine étendue dans laquelle la Lumiere devoit être répandue pour éclairer & informer le monde, mais comme la Lumiere est de nature spirituelle, & par conséquent invisible, il étoit nécessaire de la revêtir de quelque corps opaque, par le moyen duquel elle pût être sensible aux autres creatures, ce qui obligea le souverain Createur de former des luminaires de l'amas des eaux supérieures, dont il fit divers corps suivant sa volonté, & leur départit la Lumiere nécessaire pour lui-  
re deçà & de là; & comme dans tous les corps de cette basse region, les eaux inférieures ont servy à fournir la matiere dont il étoit besoin, on doit dire aussi que tous les corps celestes n'ont été formez que de la seule matiere des eaux supérieures; car à quoy bon en effet de multiplier les matieres, puisque du seul cahos on pouvoit faire toutes les diverses distinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramassé quelques parties des eaux supérieures, sous une forme spherique, la Nature de l'eau étant toujours de se condenser en rond, il les revestit de lumiere, & les plaça dans le Firmament, afin (comme il est dit dans la Genese) que quelques unes presidassent sur le jour, & les autres sur la nuit, & fussent pour signes des temps & des saisons; surquoy il est bon de remarquer en passant combien c'est une chose ridicule, pour ne pas dire impie, d'ajouter foy aux discours de ces Astrologues qui font leurs observations sur ces corps celestes, avec la pensée de penetrer dans les secrets de Dieu, touchant les divers evenemens des hommes, leurs inclinations, leurs actions, & autres accidens qui ne peuvent être prévûs que par Dieu seul, lequel s'en est réservé la connoissance, & duquel seul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laissons les flotter au gré de leurs erreurs, & contentons-nous de pouvoir par le



moyen de ces corps celestes faire des prognostics, touchant les divers changemens du temps & des saisons, ce que pourra facilement connoître un homme un peu habile & expérimenté.

Tous les corps lumineux occuperent chacun leur place dans la vaste étendue du Firmament, & y furent balancez par leur propre poids, & selon leur nature différente; & quoyque ce soient des corps legers, puis qu'ils sont formez des eaux superieures: neanmoins par rapport au Firmament, & eu égard à leur masse, ils seroient assez pesans pour craindre qu'ils ne sortissent de cette même place, s'ils n'y étoient arrestez, & comme fixez par le vouloir de Dieu, & par la direction de quelque intelligence assignée à chacun d'eux, (selon l'opinion de quelques Theologiens qui veulent que tous les corps des creatures ayent chacun une intelligence particuliere qui preside sur eux,) ajoûtez à cela le mouvement rapide du premier mobile, qui é-

tant circulaire fait que tout ce qui se meut par luy demeure dans sa propre Sphere & dans son Ecclitique; l'experience même nous faisant voir que quelque masse que ce soit de plomb ou de marbre, dès qu'elle vient à tourner spheriquement perd son poids, & vole à dire ainsi, en tournoyant également autour du centre, en sorte qu'un fil tres-délié seroit capable de l'y retenir toujours dans une même distance; nous voyons encore qu'une rouë quelque grande qu'elle soit après le premier mouvement qui luy est imprimé, se meut par soy-même, & tourne avec facilité autour de son Axe; après cela il ne faut plus s'étonner que les corps des luminaires quoyque d'une grandeur prodigieuse tournent facilement chacun dans sa propre Sphere, sans varier d'un seul point, comme s'ils étoient cloüez à un mur solide; au reste la cause d'un tel mouvement ne provient que de cet esprit vivant & lumineux dont ces corps sont pleins; car cet esprit ne



peut souffrir le repos , & c'est de luy que dépendent toutes les actions , & toute la force des esprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la structure admirable de l'homme.

Le Ciel donc proprement est pris pour le Firmament, lequel de sa nature est unique, & sans distinction; Mais comme nous avons accoutumé d'appeller du nom de Ciel tout ce que nous voyons au dessus de nous revêtu d'un habillement celeste, soit le lieu des eaux superieures, soit l'Empirée, la denomination se prenant ordinairement de ce qui est le plus sensible, & le plus en vue; tout de même Moïse a employé le mot de Terre pour designer les Elemens inferieurs, & celuy du Ciel pour signifier les superieurs; imitant donc Moïse nous appellerons tout ce qui est au dessus de nous Ciel, & tout ce qui est en bas Terre; après quoy nous diviserons cette partie superieure en trois classes ou en trois Cieux.

Le

Le premier Ciel sera posé depuis cette region Elementaire qui est au dessus des nuës immédiatement, & où les eaux inferieures ont leur terme assigné par le Createur jusqu'aux étoiles fixes, c'est à dire jusqu'au lieu où sont les Planettes errantes, ainsi dites à cause que dans leur tour, elles n'observent aucun ordre entr'elles, mais tournent différemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers, & servir à marquer le changement des temps & des saisons. Le second Ciel sera le lieu même des corps fixes dans lequel les Etoiles vont également, gardant toujours entre elles la même distance, & observant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme si elles étoient effectivement attachées à quelque corps solide; ce premier & ce second Ciel se joignent successivement, & il n'y paroît aucune distinction, n'étant qu'un même Firmament, & la même partie superieure de l'Univers, comme nous avons dit. Le troisié-

H



me Ciel sera le lieu même des eaux surcelestes distinctes des eaux inferieures par le Firmament separateur, & c'est là que sont les cataractes des Cieux qui s'y conservent pour l'execution des secrets jugemens de Dieu, & pour servir d'instrumens à sa vengeance, comme on a vû autrefois, lors que Dieu envoya le Deluge pour la punition des hommes; c'est jusqu'à ce troisiéme Ciel, voisin de l'Empirée, où reside la Majesté de Dieu & l'armée de ses saints Anges, & où l'Ecriture nous apprend que saint Paul a été ravi, & elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troisiéme Ciel.

On pourroit demander si ces eaux surcelestes mouillent, ou non, mais il n'y a nulle difficulté à decider qu'elles ne mouillent point, parce que ce sont des eaux rarefiées d'une rarefaction souverainement parfaite, & que c'est proprement l'esprit des eaux; & s'il nous est permis d'argumenter du moins au plus; puisque les eaux inferieures quoy-

que grossieres & comme les feces des autres, ne mouillent point lors qu'elles sont rarefiées & répandues deçà & de là dans les airs, moins encore mouilleront ces eaux superieures, tant à cause de leur nature plus subtile, qu'à cause qu'elles sont dans une bien plus vaste étendue; d'où on peut apprendre que plus l'eau est rarefiée, plus elle approche de la nature de cette premiere eau tres-pure placée au dessus du Firmament dans la region Etherée. De cette rarefaction d'eaux & de leur nature bien étudiée, le Philosophe Hermetique tirera plus d'instruction que de toute la science d'Aristote & de ses Sectateurs, quoyque d'ailleurs tres-subtile & tres-belle considerée à d'autres égards; & c'est ce qu'insinuë le docte Sendivogius dans sa nouvelle Lumiere, quand il dit qu'on doit bien observer les merveilles de la Nature, & sur tout dans la rarefaction de l'eau; mais nous traiterons de ces choses plus amplement dans leur lieu.



A l'égard de la matiere dont est composé le Firmament, il est assez incertain quelle elle est; si ce n'est qu'un vuide, ou si c'est quelque chose de different des eaux qui l'environnent; mais en examinant de près la Nature des choses, peut être ne laisserons-nous pas de penetrer la verité malgré l'éloignement qu'il y a de là à nous. Nous disons donc que la substance des eaux a servi de matiere universelle; comme la Lumiere a servi de forme universelle; & comme la Lumiere diffuse de tous côtez devoit être principalement resserrée dans le Firmament, & y resplendir avec plus d'éclat, son domicile devoit aussi par consequent avoir plus d'affinité avec la Lumiere que la substance materielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire & de l'épandre plus librement; or il n'y a que l'air, & la nature de l'air qui soit voisine du feu, ce que nous voyons par l'exemple de nôtre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant tres-conforme à sa nature, d'où nous

concluons que dans la region Ethe-rée où les Elemens sont plus purs & dans une plus grande vigueur, la Lumiere y tient lieu de feu, le Firmament d'air, & les eaux superieures d'eau; à l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Element, mais l'écorce & la lie des Elemens, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excremens; car la Lumiere étant là dans son propre & naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'envelope, comme elle en a besoin icy bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Après avoir parlé du Ciel & des corps celestes, il est temps de venir aux Elemens inferieurs, & parce que nous avons souvent fait mention des eaux inferieures, il faut presentement en dire quelque chose.

Les eaux inferieures ayant été séparées, & ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoy contribua beaucoup l'action de la Lumiere qui chassant les Te-



nebres les obligea de se refugier dans le profond des eaux ; voilà aussitôt comme un nouveau cahos qui se fit voir dans la Nature inferieure , car tous les Elemens y étoient confondus & sans ordre , & il ne s'y faisoit aucune action ; ce qui obligea le Sage Createur de départir à cette nature inferieure une Lumiere qui luy fût particuliere ; mais parce qu'il est de la nature de la Lumiere de vouloir toujours s'élever en haut , il songea à luy donner un sujet qui fût propre à luy servir de domicile & à le retenir , & il choisit pour cela le feu ; mais parce qu'il est tres-pur & tres-sec de sa nature , fort fitibond , & fort attractif de son humide naturel aërien qu'il auroit trop aisément absorbé par l'action qui luy est naturelle , & se feroit si fort augmenté qu'il auroit été capable de consumer presque tout le monde , & de convertir en luy tout l'air inferieur ; la Nature prudente , ou plutôt l'Auteur même de la Nature , en établissant le feu pour ser-

vir de vehicule à la Lumiere , voulut en même temps luy assigner une dure prison , à sçavoir la Terre , & qu'il y fût retenu sous ses enveloppes impures , de peur qu'il n'échappât. Il fut donc garotté à dire ainsi , par un double lien , à sçavoir par la froideur de la Terre , & par l'humidité de l'eau crasse , afin qu'étant soumis à ces qualitez contraires & antiperistatiques , il demeurât arresté pour la commodité de la Nature inferieure , voilà comme le feu fut fait le vehicule de la forme , c'est à dire de la Lumiere , & son siege mis en la terre la lie des eaux inferieures où il est detenu sous une dure écorce.

Ce feu agit sur la matiere qui luy est plus voisine , & plus propre à patir , à sçavoir l'eau laquelle il rarefie aussitôt & convertit en la nature de l'air , qui est au dessous des nuës mêlé d'eau , & attiré par la force des corps celestes ; mais si ce même feu trouve renfermée au centre de la Terre une humidité aërienne déjà produite par son ac-



tion, laquelle n'ait pû s'exhaler à cause de la solidité des lieux & l'opacité de la Terre, & qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aérienne les plus seches & les plus subtiles parties de la terre, de là se fait le souphre bitumineux, & terrestre, lequel est divers selon la diversité des lieux. Si aussi cet air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre air & cause le vent; & si ce feu agit sur une humidité aqueuse, l'aérienne s'étant exhalée, & qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus seches parties de la Terre, auxquelles elle se rende adherante, alors se fait le sel commun, & de là vient la cause de la fallure de la Mer; car la mer étant trop profonde, & quasi au centre de la Terre, où le feu central est le plus vigoureux, ce feu trouvant là un grand amas d'eaux qui y sont en quelque sorte de repos, il agit continuellement sur cette matiere humide, l'aérienne s'exhalant toujours par les pores de l'eau, & de là se fait le sel, comme de  
cette

cette exhalaison d'air, naissent les tempestes, les tourbillons, & les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traiterons quelque jour plus amplement de ces choses, aussi bien que du flux & reflux de la Mer; c'est assez pour le present de sçavoir quels effets fait ordinairement cette exhalaison de l'humidité aérienne, laquelle étant aussi quelquefois retenue dans la Terre, en des lieux tres-renfermez qui font obstacle à son passage, y excite de grands tremblemens de Terre selon la quantité de la matiere émue. De cette continuelle action du feu sur l'humidité aqueuse, & l'union des plus subtiles parties de la Terre se fait comme nous avons dit le sel commun, lequel par l'agitation de la Mer, sort des cavernes de la Terre, & l'eau s'en imprégnant par un mouvement continuel devient salée. Mais ces eaux salées venant à passer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce feu n'a plus d'action sur elles d'autant que les sources des



Fontaines ou des Rivieres se trouvent profondes ; car la generation du sel ne se fait point sur la superficie de la Mer , mais dans la Terre ; de là vient que si les lieux où se fait le sel sont enduits de croye , ou s'ils ont les ports fort petits, en sorte que l'eau ne puisse les penetrer pour y servir à la generation du sel , ou que le sel étant fait elle ne puisse le puiser ny s'en impregner , alors il demeure dispersé dans les entrailles de la Terre , & l'eau reste sur la superficie douce comme elle étoit auparavant , mais dans le fonds de la Mer où il y a une grande quantité d'arene , il y a passage à l'eau pour entrer & se charger de la substance du sel , & ainsi devenir salée.

Voilà comment le Ciel, la Terre , & la Mer ont été produits de ce premier cahos informe, & comme le Monde s'est trouvé formé de leurs divers arrangemens , avec regle , poids & mesure. Mais mon dessein étant de traiter de cette grande matiere dans un Livre ex-

prés , nous y renvoyons le Lecteur.

## III.

*O del Divino Hermete  
Emoli Figli à cui l'Arte paterna  
Fà , che Natura appar senza alcun  
velo ,  
Voi sol , sol voi sapete ,  
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo  
Da l'indistinto Chaos la Mano eterna.  
La grande Opera vostra  
Chiaramente vi mostra ,  
Che Dio nel modo istesso , onde è prodotto  
Il Fisico Elissir, compose il Tutto,*

## CHAPITRE III.

**L**Es seuls enfans de la science hermetique connoissent les veritables fondemens de toute la Nature , & eux seuls éclairez de cette belle Lumiere meritant le nom de Phisiciens : c'est à eux ainsi qu'à des aigles qu'il est permis de re-



garder fixement le Soleil source de toute Lumiere, à l'heure de sa naissance, qui peuvent de leurs mains toucher ce fils du Soleil, le tirer de ses Tenebres, le laver, le nourrir & le mener à un âge de maturité; ce sont eux encore qui connoissent & adorent Diane sa véritable sœur, & qui ayant eu Jupiter favorable dans leur naissance, sont comme les Singes du Createur dans l'Ouvrage de leur pierre; mais s'ils l'imitent sagement, ils le benissent & le loient perpetuellement, luy rendant des graces infinies du grand bien qu'ils possèdent. En effet qui pourroit s'imaginer que d'une petite masse confuse où les yeux du vulgaire ne voyent que feces, & abomination, le sage Chimiste en puisse tirer une humidité tenebreuse & mercurielle contenant en soy tout ce qui est necessaire à l'œuvre, suivant le dire commun, que dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages, & que dans ce reservoir des eaux superieures & inferieures tou

les Elemens se trouvent renfermez, lesquels en doivent être extraits par une seconde separation Physique, parfaitement purifiez, & conduits ensuite à l'acte de la generation par le moyen de la corruption. Qui pourroit croire que là se trouvât le Firmament diviseur des eaux superieures, d'avec les inferieures, & le domicile des luminaires auxquels il arrive quelquefois des éclipses. Qui croiroit enfin qu'au centre de nôtre Terre se trouvât un feu le vray vehicule de la Lumiere qui ne fut ny devorant ny consumant, mais nourrissant, naturel, & enfin la source de la vie & de l'action duquel s'engendre au fonds de la Mer Philosophique le vray Sel de nature, & qu'il se trouve en même temps au sein de cette Terre vierge le vray Souphre qui est le Mercure des Sages, & la Pierre des Philosophes. O vous parfaitement heureux d'avoir pû conjointre les eaux superieures avec les inferieures, par le moyen du Firmament,



ô vous encore plus habiles d'avoir  
 sçû laver la Terre avec le feu, &  
 la brûler avec l'eau, puis la sub-  
 limer ; certainement toute sorte  
 de felicité & de gloire vous accom-  
 pagnera sur la Terre, & toute  
 obscurité s'enfuira de vous. Vous  
 avez vû les eaux superieures qui  
 ne moïillent point, vous avez ma-  
 nié la Lumiere avec vos propres  
 mains ; vous avez sçû comprimer  
 l'air, vous avez sçû nourrir le feu,  
 & sublimer la Terre en Mercure,  
 en Sel, & enfin en Souphre. Vous  
 avez connu le centre, vous en avez  
 sçû tirer des rayons de Lumiere,  
 & par la Lumiere. Vous avez sçû  
 chasser les Tenebres & voir un  
 nouveau jour : Mercure vous est né,  
 la Lune a été entre vos mains, &  
 le Soleil a pris naissance chez vous ;  
 il y est né une seconde fois & a  
 été exalté ; vous avez admiré ce  
 Soleil dans sa rougeur, & la Lune  
 dans sa blancheur, & avez contem-  
 plé toutes les autres Etoiles du Fir-  
 mament au milieu des Tenebres  
 de la nuit ; Tenebres devant la

Lumiere, Tenebres après la Lu-  
 miere, enfin la Lumiere mêlée  
 avec les Tenebres vous a apparu.  
 Que diray-je davantage, vous avez  
 produit un cahos, vous avez don-  
 né une forme à ce cahos que vous  
 avez tirée de luy-même, & ainsi  
 vous avez eu la premiere matiere  
 laquelle vous avez infomée d'une  
 forme plus noble qu'elle n'avoit  
 auparavant, vous l'avez ensuite  
 corrompuë & l'avez enfin élevée  
 à une forme entierement parfaite ;  
 mais c'est trop parler sur un su-  
 jet où il est bon d'être plus reser-  
 vé.





## IV.

*Mà di ritrar non vaglio  
 Con debil penna un Paragon sì va-  
 sto,  
 Io non esperto ancor Figlio de l'Ar-  
 te,  
 Se ben certo bersaglio  
 Scoprono al guardo mio le vostre Car-  
 te,  
 Se ben m'è noto il provido Illiasto :  
 Se ben non m'è nascosto  
 Il mirabil Composto,  
 Per cui Voi di potenza hauete ef-  
 tratto  
 La purità degli Elementi in Atto.*

## CHAPITRE IV.

**I**Cy nôtre Poète s'excuse d'avoir osé se servir de la comparaison qu'il a mise en avant, & fait bien voir que c'est une qualité attachée au vray Philosophe que d'être humble, & sans vanité; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne sçavent pas; ils

disent bien à la verité que le Mercure & le Souphre entrent dans nôtre composition, mais aveugles qu'ils sont, ils ignorent quel est ce Mercure, quel est ce Souphre, & ne connoissent ny ce qu'ils traittent, ny le but où il faut tendre, & les voyes qu'il faut tenir leur sont incomprehensibles; ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, assurant qu'il n'y en a point d'autre, quoyque le docte Sendivogius affirme le contraire dans son Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, & quoy qu'il soit dit encore ailleurs que nôtre Mercure ne se trouve point tel sur la Terre, mais qu'il est extrait des corps; enfin quoyque tous les Philosophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, & défendent de s'en servir, ils s'obstinent à commenter à leur mode le texte des Philosophes, & veulent absolument qu'ils aient entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'est pas à la verité le Mercure des Philosophes, mais seulement lors



qu'il est travaillé & purifié à leur fantaisie, & qu'il est réduit sous une autre forme. Quelle folie, grands Dieux; c'est à peu près comme si quelque Auteur avoit défendu qu'on se servît du Souphre commun pour la confection du verre, & qu'un homme s'obstinât néanmoins de l'en vouloir tirer, par la seule raison que la défense auroit regardé le Souphre tel que nous l'avons, mais non pas le Souphre travaillé & préparé; en faisant en luy-même ce beau raisonnement que le Souphre a été au commencement Terre, & que par conséquent il se peut reduire en cendre de laquelle se fera le verre. Qui ne voit que ce seroit aller directement contre l'intention de celui qui auroit fait la défense. Voilà comme font ceux qui travaillent sur le Mercure vulgaire; lequel par l'action de la Nature a passé dans une substance certaine tres-inutile à l'Art; & quoyque le Mercure, l'Or, & les autres métaux, même tous les corps sublu-

naires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philosophes, c'est pourtant une tres-grande folie de travailler sur les uns & sur les autres, puisque l'Art a besoin d'un corps qui soit voisin de la generation; qu'ils sachent donc que nous devons travailler sur un corps créé par la Nature, & lequel elle presente tout préparé à l'Art comme une bonne & prevoyante mere; dans ce corps le Souphre & le Mercure se trouvent mêlez, mais tres-foiblement liez ensemble, en sorte que l'artiste n'a qu'à les délier, les purifier, & de rechef les réunir par un moyen admirable, mais tout cela se doit faire, non pas par caprice, & par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de sagesse & d'industrie, & toujours selon les voyes & les regles de la Nature, qui seule doit gouverner entierement l'ouvrage Philosophique, & c'est par là seulement qu'on peut parvenir au but qu'on se propose.

Ce corps est appelé par nôtre



Poëte, Illiaſte, ou Hyle, & en effet c'eſt un veritable cahos, qui dans cette nouvelle production contient en ſoy quoyque confuſement tous les Elemens, leſquels l'Art induſtrieux doit ſeparer, & purifier par le miniſtere de la Nature, afin qu'étans de rechef conjoints il en naiſſe le veritable cahos des Philoſophes, c'eſt à dire un Ciel nouveau & une Terre nouvelle. De cet hylé ou cahos le docteur *Pennot* dit admirablement bien dans ſes Canons ſur l'ouvrage Phyſique que l'eſſence en laquelle habite l'Eſprit que nous cherchons eſt antée & gravée en luy, quoy qu'avec des traits & des lineamens imparfaits; la même choſe eſt dite par *Ripheus* Anglois au commencement de ſes douze Portes, & *Ægidius* de *Vadis* dans ſon Dialogue de la Nature fait voir clairement & comme en lettres d'Or qu'il eſt reſté dans ce Monde, une portion de ce premier cahos, connue, mais mépriſée d'un chacun, & qui ſe vend publiquement. Je pourrois alleguer

une infinité d'Auteurs qui parlent de ce cahos ou maſſe confuſe, mais ce qu'ils en diſent ne peut être entendu que des enfans de l'Art; ce ſont les oracles du Sphinx qui ne ſont clairs que pour ceux qui les comprennent, & qui ſous une même écorce cachent la vie & la mort. Que celui donc qui entreprendra de manier nos Serpents hermetiques, s'arme d'une theorie ſolide & fondamentale, ſ'il ne veut trouver ſa perte où il cherche ſa ſûreté & ſes avantages.

Que ces malheureux Philoſophâtres ſont à plaindre, qui ſur la ſimple lecture de quelques Livres, oſent mettre la main à l'œuvre, il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit; car ſ'il n'y avoit qu'à prendre au pied de la lettre ce que diſent les Philoſophes, que de *Sçavans*, que d'*Hermès*, que de *Gebers* il y auroit au Monde, mais il n'y en a eu, & n'y aura qu'un *Hermès* & qu'un *Geber*; qu'il ſuffiſe donc aux plus Sages d'être reputés dignes de leur



succeder, & qu'ils comptent qu'ils ne sçauront jamais rien faire, s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Nôtre Poëte a parfaitement connu cette verité, qu'il ne sert de rien de connoître la matiere, de sçavoir les operations vulgaires, & de comprendre même la nature de l'Illiaſte, ſi en même temps on a une parfaite intelligence des Livres, & une profonde theorie; car enfin cecy eſt l'ouvrage des Philoſophes & non des Chimistes ordinaires, c'eſt une œuvre de la Nature, & non une ſubtilité de l'Art; il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'eſt que la Nature, & c'eſt ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit en pluſieurs lieux, mais c'eſt à toy de ſeparer la roſe des épines, & ſi ton jugement ne te ſert à cela, la quantité des Livres & des Docteurs ne te ſervira de rien, ce ſera plutôt une confuſion qu'une veritable ſcience, & loin d'acquérir des connoiſſances, tu ne

feras que perdre & ton temps & ta peine.

## V.

*Se ben da me s'intende,  
Ch' altro non è vostro Mercurio ignoto,  
Che un vivo Spirto universale innato.  
Che dal Sole diſcende  
In aëreo vapor ſempre agitato  
Ad empier de la Terra il Centro votto:  
Che di quì poi ſe n'eſce  
Tra Solfi impuri, e creſce  
Di volatile in fiſſo, e preſa forma  
D'humido radical ſe ſteſſo informa.*

## CHAPITRE V.

**I**L eſt temps maintenant de mettre au jour autant qu'il dependra de nous, le fondement de toute la doctrine, puisqu'il ne ſervi-roit de rien de connoître le ſujet de nôtre ſcience, ſi l'on ignoroit



ce qui est renfermé en luy , & ce qui en doit être tiré ; c'est dans ce dessein que nôtre Poëte continuë d'expliquer la nature du Mercure des Philosophes, mais pourtant sous un voile qui cache la verité aux yeux des ignorans, & la laisse appercevoir aux Sages & aux entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure , un de descension & l'autre d'ascension , & comme le premier sert à l'information des matieres disposées , par le moyen des rayons du Soleil & des autres Astres qui de leur nature se portent vers les corps inferieurs , & à réveiller par l'action de son esprit vital le feu de nature qui est comme assoupi en elles, aussi le mouvement d'ascension luy sert naturellement à purifier les corps des excremens qu'ils ont contractez , & à exalter les Elemens purs avec lesquels il s'unit , & dont il fortifie la nature, après quoy il retourne vers sa Patrie devenu plus vicieux à la

à la verité , mais non pas plus mûr ny plus parfait.

Tout de même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double , aussi trouve-on en luy une double nature , à sçavoir une ignée & fixe, l'autre humide & volatile , & c'est par là qu'il accorde les discordants , & qu'il concilie les contraires. Si nous regardons sa nature intrinsèque , c'est le cœur fixe de toutes choses, tres-pur , & tres-perseverant au feu , le vray fils du Soleil, le feu de la Nature , feu essentiel, le vehicule de la Lumiere , en un mot le veritable Souphre des Philosophes. De luy procede la splendeur , de sa Lumiere la vie , & de son mouvement l'esprit. A l'égard de sa nature extrinsèque , c'est de tous les esprits le plus spirituel, de toutes les puretez la plus pure , la quintessence des Elemens, les fondemens de toute la Nature, la premiere matiere des choses , une liqueur Elementaire , en un mot le veritable Mercure des Philosophes.



Ce double mouvement, & cette double nature du Mercure, font qu'on le considere sous deux differens regards, car avant sa congelation & dans la voye de descension, c'est la vapeur aerienne & tres-pure des Elemens de la nature des eaux superieures, portant naturellement dans son sein, l'esprit de la Lumiere, & le vray feu de la Nature, il est humide & volatil, & c'est la plus noble portion de ce premier illiaſte ou cahos; c'est l'eau permanente tirée de cette premiere humidité, toujours la même, & toujours incorruptible; c'est le vent ou l'air des Cieux qui porte en son ventre la ſecondité du Soleil, & qui de ſes aisles couvre la nudité du feu. Mais après la congelation, c'est l'humide radical des choses qui ſous de viles ſcories ne laiſſe pas de conſerver la nobleſſe de ſa premiere origine, & ſans que ſon luſtre en ſoit taché, c'est une Vierge tres-pure qui n'a point perdu ſa virginité, quoy qu'on la trouve au milieu des Pla-

ces publiques; elle eſt en tout corps, & chaque composé la recelle en luy; mais que ſeroit-ce qu'un corps ſans ſon humide radical, & comment une ſubſtance pourroit-elle ſubſiſter ſans ſon propre ſujet, comment les Eſprits pourroient-ils être retenus ſ'il n'y avoit pas un lieu capable de cela, & comment enfin le Souphre de nature pourroit-il être renfermé ſ'il n'avoit pas ſa propre priſon; mais pour le mieux reconnoître examinons un peu de plus près la nature des choses.

Il y a trois humiditez en tout composé, comme l'enſeigne le docteur Evaldus Vogelius au Chapitre de l'humidité radicale, dont la premiere s'appelle Elementaire laquelle dans chaque corps eſt opiniâtrement unie à la Terre, & cette Terre & Eau ainſi unies ſont appellées le vaſe des autres Elemens; cette humidité n'abandonne jamais abſolument le composé, au contraire elle demeure toujours avec luy, même dans les cendres, & dans



le Sel qui en est tiré, & ce qui est plus admirable c'est qu'elle reste même dans le verre à qui elle donne la fluidité; cette humidité est le véritable & tres-pur Element de l'eau qui n'a reçu aucune alteration des autres Elements, mais qui est demeuré dans la seule, & simple nature d'eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terrestre; la deuxième humidité est nommée radicale de laquelle il a été dit quelque chose cy-dessus, & dont nous parlerons encore plus amplement cy après; dans cette humidité consiste particulièrement la force du corps, mais elle s'enflamme & se separe aisement du composé, il en reste pourtant toujours quelque petite portion, & même dans les cendres, mais elle se dissipe entierement dans la vitrification. La troisième s'appelle une humidité alimentaire, & c'est proprement l'aliment qui survient au composé, elle est de la nature de l'humidité radicale, mais c'est avant sa congelation, &

lors qu'elle n'a point encore souffert d'alteration considerable par les agens spécifiques; elle s'appelle de divers noms, & souvent elle est prise chez les Philosophes pour l'humidité radicale, à dessein d'embarasser les Lecteurs, cette humidité est volatile, & abandonne presque la premiere le corps. Au reste la connoissance de ces trois humiditez est plus necessaire pour ceux qui s'attachent à nôtre science que celle de leur propre langue, car sans elle il est absolument impossible de bien connoître le Mercure des Philosophes.

Je diray encore en peu de mots touchant la premiere humidité, que c'est l'Element grossier de l'eau uni avec l'Element grossier de la terre, & qu'ils sont les vases de la Nature dans lesquels les deux autres Elements purs sont renfermez, sçavoir le feu dans la Terre, & l'air dans l'Eau, mais non pas pourtant immediatement, car le véritable air est renfermé dans un autre corps plus pur, aussi bien



que le veritable feu. Ces deux Elements sont encore nommez les corps par les Philosophes, parce qu'ils communiquent la corporeité à toute la Nature, & que leur substance sert comme d'habillement pour couvrir la nudité des veritables Elements; mais le corps de la Terre particulierement comprend & revest toutes choses.

A l'égard de la seconde humidité c'est une humidité aerienne, qui avant sa congelation étant la vapeur des Elements, de nature étheree, conserve cette même nature après la congelation, ce qui fait que dans chaque composé, elle prend la forme d'huile, sur tout dans les vegetaux, & dans les animaux; à l'égard des mineraux comme ils abondent principalement en humidité aqueuse & en terrestréité, toutes deux liées ensemble, à cause de quoy leur huile a reçu une alteration terrestre & grossiere, il s'ensuit que la nature de leur huile où domine l'humidité est transformée en une qualité terrestre, où

regne principalement la secheresse, & de là vient que leur humide radical, sur tout des metaux resiste plus opiniâtement au feu que l'humide des autres corps; toutesfois cet humide n'est pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prevaut quelquefois au terrestre; mais si une telle humidité étoit resserrée & transmuée par la coction, alors l'humide radical deviendrait tres-constant & tres-fixe au feu: l'huile donc abonde en humidité aerienne, ce qui fait qu'elle brûle, & s'allume aisément, cette propriété étant particuliere à l'humidité aerienne, (au lieu que les autres humiditez s'envolent sans s'enflammer) parce que l'air est de la nourriture du feu, lequel vit de l'air, s'en substance, s'en réjoïit & se revest de son corps; de sorte qu'on peut dire que tout ce qui est de substance huileuse dans les corps, contient en soy cette humidité radicale, laquelle dans les vegetaux est sous une forme oleagineuse, dans les animaux sous une forme



de graisse, & dans les mineraux sous une forme de Souphre comme nous avons dit; quoy qu'il arrive pourtant quelquefois que cette substance varie, & pour le nom & pour la forme; mais au fonds c'est cette seule humidité aerienne & radicale renfermée dans leur intrinseque qui est à considerer; car cette humidité détruite, le composé tombe, & n'est plus ce qu'il étoit; elle altérée, tout le corps est altéré; car c'est dans cette seule humidité que consiste le vray sujet de toutes les alterations, aussi bien que le fondement des generations, mais cette humidité subsistant, subsiste en même temps la vertu du composé, lequel est vigoureux ou languissant, selon l'abondance ou le défaut de cette humidité; enfin la Nature se trouve renfermée en elle, & s'y conserve; c'est le veritable sperme des choses dans lequel reside le point seminal, comme nous l'expliquerons cy-aprés.

Pour ce qui est de la troisième humidité,

humidité, c'est proprement le Mercure vegetable étant encore dans la voye de descension, lors que par les rayons planetaires, il descend pour faire vegeter la Nature, & multiplier la semence dans les corps; mais parce que c'est une vapeur tres-subtile, & tres-spirituelle comme l'insinuë fort doctement nôtre Auteur, elle a besoin pour penetrer les corps inferieurs & se mêler avec eux de revêtir la forme d'eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les corps ne soient brûlez; elle sert entierement à la production des choses dans l'acte de la generation, car c'est le veritable dissolvant de la Nature penetrant les corps par sa spiritualité innée, & réveillant le feu interne lors qu'il est assoupi; causant aussi par son humidité la corruption & la noirceur, & à cause de l'acidité qu'il a contractée dans un corps tout-à-fait mineral. Il est tres-acide, & tres-aigu, & c'est le veritable Auteur de toutes les motions;

L



Il est quelquefois comparé au menstrué, & il a une telle & si grande vertu qu'on ne sçauroit l'exprimer, quoy qu'à le considerer en luy-même, & grossierement, il soit tres-imparfait, tres-crud & même tres-vil; mais c'en est assez.

Les Philosophes ont quatre sortes de Mercure dont les noms confondent tellement le Lecteur, qu'il est quasi impossible d'en penetrer le veritable sens; le principal & le plus noble est le Mercure des corps, car c'est le plus virtuel & le plus actif de tous, & c'est aussi à son acquisition que tend toute la Chimie, puisque c'est la veritable semence tant recherchée de laquelle se fait la teinture & la Pierre des Philosophes. C'est ce Mercure qui a mis les Philosophes à tant écrire; c'est luy qui est veritablement la Pierre, & qui ne le connoit pas, se rompt inutilement la tête à la chercher. Le second est le Mercure de nature dont l'acquisition demande

un esprit tres-subtil, & tres-docte, c'est le veritable bain des Sages, le vase des Philosophes, l'eau veritablement Philosophique, le sperme des metaux, & le fondement de toute la Nature; c'est la même chose enfin que l'humide radical dont nous avons parlé cy-devant. Le troisieme est appelé le Mercure des Philosophes, parce qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent avoir, il ne se vend point, il n'est point connu, & ne se trouve que dans les seuls magasins des Philosophes, & dans leurs minieres; c'est proprement la Sphere de Saturne, la veritable Diane, & le vray Sel des metaux, dont l'acquisition est au dessus des forces humaines, sa nature est tres-puissante, & c'est par luy que commence l'Ouvrage Philosophique, c'est à dire après son acquisition. O que d'Enigmes ont pris de luy leur origine, que de paraboles faites pour luy, que de traitez composez sur luy; il est



caché sous tant de voiles qu'il semble que toute l'adresse des Philosophes a été mise en œuvre pour le bien enveloper. Le quatrième est le Mercure commun, non celui du vulgaire qui est nommé de la sorte seulement par ressemblance, mais le nôtre qui est le véritable air des Philosophes, la vraie moyenne substance de l'eau, & le vrai feu secret; il est appelé commun parce qu'il est commun à toutes les minieres; que c'est par luy que les corps des mineraux sont augmentez, & que c'est en luy que consiste la substance metallique.

Si tu connois bien ces quatre Mercurus, mon cher Lecteur; te voilà déjà à l'entrée, & le Sanctuaire de la Nature t'est ouvert; car tu as déjà en eux trois Elemens parfaits, à sçavoir l'air, l'eau & le feu, à l'égard de la Terre pure tu ne peux l'avoir que par la calcination Philosophique, & alors seulement la vertu de la Pierre sera entiere, quand tout

sera changé en Terre. Mais voilà suffisamment parlé de la nature de Mercure, & si nôtre Auteur dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement & magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvoit dire, & aussi clairement qu'une telle science le peut permettre. Tu verras encore dans la suite de plus grandes choses; en sorte qu'il ne te restera que de mettre la main à l'œuvre; mais avant que de commencer prends garde à bien entendre ce que tu liras.





## VI.

*Se ben io sò, che senza  
 Sigillarsi di Verno il Vaso Ouale,  
 Non si ferma in lui mai vapore illu-  
 stre,  
 Che, se pronta assistenza  
 Non hà d'occhio Linceo, di Mano in-  
 dustre  
 More il candido Infante al suo Na-  
 tale;  
 Che più nol cibano poi  
 I primi humori suoi,  
 Come l'Huom, che ne l'utero si  
 pasce  
 D'impuro sangue, e poi di Latte in-  
 fasce.*

## CHAPITRE VI.

**T**Ous les Auteurs disent beau-  
 coup de choses du sceau  
 d'Hermès, & assurent tous d'une  
 voix que sans luy le magistere seroit  
 détruit, puisque par son moyen les  
 esprits sont conservez & le vaisseau  
 bien muni ; mais je n'ay pû

encore comprendre ce que veut  
 dire nôtre Poëte par le mot d'hy-  
 ver qu'il employe, de sorte que  
 je croirois aisément que c'est une  
 faute d'écriture, & qu'il devroit  
 y avoir *sigillarsi di vetro* au lieu de  
*verno* ; la ressemblance des mots  
 ayant pû tromper le Copiste. Ce-  
 pendant je n'ignore pas ce que  
 Sendivogius entr'autres enseigne,  
 à sçavoir que l'hyver est cause de  
 putrefaction, parce que les pores  
 des arbres, & des plantes sont  
 bouchez par le froid ambiant, ce  
 qui fait que les Esprits s'y conser-  
 vent mieux, & ont leurs actions  
 plus vigoureuses. Mais je ne voy  
 pas comment ce raisonnement  
 pourroit être appliqué à nôtre  
 œuvre, où une chaleur continuel-  
 le doit environner la matiere, &  
 est necessaire jusques à la fin, tous  
 les Auteurs convenant que si elle  
 vient à cesser un moment, la com-  
 position tombe & l'ouvrage est  
 détruit, apportant pour exemple  
 l'œuf mis sous la poule pour la  
 production du poulet, qui devient



inutile dès qu'il est refroidi. C'est ce qui a mis mon esprit en suspend sur l'intention de nôtre Auteur. Pour toy mon cher Lecteur, sans t'arrester à tout cela, lorsque tu voudras en temps dû mettre ton œuvre dans ton vaisseau, prends seulement bien garde qu'il soit scellé exactement, afin que la vertu y soit retenue dans toute sa force, & que les eaux salutaires & pretieuses ne puissent en sortir, car c'est là qu'est tout le peril ; raporte sur tout ton ouvrage à celui de la Nature, qu'elle te serve de maîtresse & de guide, & observe soigneusement comment elle opere en pareil cas ; ayant toujours dans ton esprit la maniere dont elle se sert pour mettre son ouvrage dans son vase, & l'y sceller exactement, car la connoissance de l'un donne celle de l'autre ; si tu veux chasser le froid de la maison, allumes-y du feu, mais si tu veux retenir l'esprit lequel ne demande qu'à retourner vers sa Patrie, empêche l'ennemy d'appro-

cher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, & alors il demeurera à la maison ; sois donc prudent & avisé.

Nous avons necessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'enfant, mais si elle le reçoit sans precaution, on doit apprehender qu'il ne luy échape ; ou si l'ayant reçu devant le temps, elle le serre trop avec ses linges il courra risque d'être suffoqué ; & enfin si elle n'a bien soin d'en separer l'arrieresais & les autres superfluites, il est à craindre ou qu'il n'en meure ou qu'il n'en soit perpetuellement infecté ; on ne sçauroit donc trop en pareille occasion recommander la prudence & la vigilance ; car chaque chose a son heure determinée pour la naissance, aussi bien que son Automne pour la maturité ; les fruits cueillis avant le temps, ne viennent jamais à une parfaite maturité, s'ils meurissent aussi plus qu'il ne faut ils pourrissent aisément ; ainsi rien n'est si necessai-



re que de connoître ce terme moyen & precis de la parfaite maturité; car que serviroit-il de cultiver un fruit, de l'arroser; & le faire meurir, s'il n'étoit pas cueilli dans le temps convenable; ce seroit une peine entierement perdue.

Le temps de la naissance n'est point déterminé par les Philosophes, lesquels varient fort entre eux sur cela; mais il suffit d'avertir le Lecteur que tout fruit se doit cueillir en sa saison, & que la Nature qui se plaît dans ses propres nombres est satisfaite du nombre mystereux de sept, sur tout dans les choses qui dépendent du Globe lunaire, la Lune nous faisant voir sensiblement un nombre infini d'alterations & de vicissitudes dans ce nombre septenaire. C'est par ce nombre magique que la Nature, & tout ce qui en dépend est secretement gouverné. Mais ce mystere naturel est caché aux esprits grossiers qui ne peuvent rien voir que par

les yeux du corps, qui se contentent de cela & ne cherchent rien davantage.

Ce nombre septenaire est un des grands secrets des Philosophes, & quiconque sçaura par luy comprendre l'ordre de l'Univers, sçaura un mystere qui bien loin de devoir être revelé, doit au contraire être enseveli dans un profond silence; mais quelque jour Dieu aydant nous traiterons plus à fonds de ces grandes choses.

Que dirons nous presentement de la nutrition, ou de la secreete multiplication, dont le mystere repose parmy les plus grands secrets des Philosophes. Car que serviroit-il de cueillir la moisson si étant cueillie on ne la conservoit avec soin pour l'employer à l'usage de la multiplication; nous disons donc qu'il y a de trois sortes d'augmentations, une qui se fait par la voye de la nutrition, l'autre par l'addition d'une nouvelle matiere, & la troisieme par dilatation ou rarefaction, mais



cette derniere n'est pas proprement une augmentation, c'est une circulation d'une même matiere, & l'attenuation de ses parties. Des deux autres, la seconde qui est celle qui se fait par addition regarde plutôt l'art que la nature, laquelle n'a point de mouvement local, ny de parties qui y soient propres; mais elle use seulement d'attraction, & c'est là proprement l'augmentation qui se fait par la voye de la nutrition.

Pour comprendre fondamentalement ce que c'est que la nutrition, il est necessaire de sçavoir que le sec attire naturellement son humide, & que plus l'humide est spiritueux plus il est facilement attiré; or le feu de nature qui reside dans l'humidité radicale, comme nous le ferons voir cy-aprés étant tres-sec, & le plus actif des Elemens, il attire à soy celui d'entr'eux qui est le plus rarefié, & le plus spiritualisé à sçavoir l'air; de là vient que l'air ôté, le feu s'éteint parce qu'il est nourri,

quoyque d'une maniere insensible, de la moyenne substance d'iceluy; cette moyenne substance aërienne est revêtuë d'un corps aqueux, & elle est dépoüillée de cette écorce extérieure par le moyen de la corruption, s'insinuant dans le profond de l'humide radical qui est de même nature qu'elle, mais plus congelé, & ensuite par une nouvelle generation au moyen du feu digerant, elle se transforme en ce même humide radical, d'où il arrive une continuelle corruption, & une continuelle generation. Il est vray que la nutrition & la reparation de ce qui a été détruit ne se fait pas toujours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action, à sçavoir de consumer ce qui a été digéré, & de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été consumé, se trouve quelquefois affoibli, ou bien est empêché par quelque accident de faire son attraction, & c'est alors que le corps meurt par la dissipation de son hu-



humide radical consumé par son propre feu. Afin donc que la nutrition se fasse comme il faut, il ne suffit pas qu'il y ait un feu agissant, & une consommation de l'humide radical (laquelle pourtant est nécessaire, car si rien ne se consumoit la Nature seroit toujours contente, le composé seroit immortel, & dans les animaux il n'y auroit jamais de faim, ny de desir de nouvel aliment) il ne suffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prest; mais il faut encore que l'action du feu interne soit égale, & même supérieure à la resistance qui se fait de la part du nourrissant, autrement l'effort de l'attirant seroit vain dès qu'il ne pourroit convertir l'attiré en sa nature. Nous en avons l'exemple dans l'homme dont la chaleur naturelle devore perpetuellement son propre humide radical, ce qui cause la faim, & le desir d'une nouvelle matiere semblable, quoy qu'il ait pris son aliment, & que ce mouvement de desir ait cessé,

il ne laisse pas d'être encore nécessaire, pour que cet aliment soit converti en nourriture, de luy ôter tous ses empêchemens, de le dépouiller de son écorce extérieure, de l'attenuer par la formation du Chyle, & de le faire passer à dire ainsi en la nature de son premier cahos; & alors l'aliment ainsi rarefié est aisément attiré par la chaleur naturelle pour suppléer au défaut de l'humide radical consumé, lequel pourtant ne se repare jamais absolument à cause des excremens que laissent les aliments qui vont toujours en s'augmentant, & aussi à cause que le feu agissant s'affoiblit par une action trop continuée, suivant cet axiome, que tout agent à force d'agir patit, & en patissant s'affoiblit. Voilà comme se fait la nutrition de l'homme & par consequent son augmentation, à sçavoir par l'assimilation des alimens; d'où il s'ensuit que dans l'œuvre Physique, cet agent naturel ou feu de nature consume continuellement



par son action son propre humide radical, & qu'ainsi il est necessaire de luy donner un nouvel aliment à la place de celuy qui a été consumé ; mais parce qu'au commencement sa vertu est foible , il ne faut luy donner d'abord qu'un peu d'aliment, & qu'il soit fort leger, jusqu'à ce que ce feu s'étant fortifié on luy puisse donner des mets plus solides. Nôtre Auteur nous enseigne donc par là de fortifier l'enfant après sa premiere nourriture par de nouveaux alimens , à l'exemple de l'embrion humain qui dans le ventre de la femme est substanté d'un menstreuë foible, mais à qui on donne, après qu'il est né, une plus forte nourriture, à sçavoir du lait.



## VII.

*Se ben sò tanto ; pure  
Hoggi in prova con voi d'uscir non  
oso,  
Che anche gli errori altrui dubbio mi  
fanno.  
Mà, se l'invide cure  
Ne la vostra pietà luogo non hanno,  
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbio-  
so.  
Se'l Magisterio vostro  
Distintamente io mostro  
In questi Fogli miei , deh fate ho-  
mai,  
Che sol legga in risposta. Opra che'l  
fai*

## CHAPITRE VII.

**A** Prés que nôtre Auteur nous a fait comme toucher au doigt nôtre divine science , il s'excuse de n'en pas dire davantage , sur ce qu'il luy reste à luy-même beaucoup de choses à apprendre , & confesse qu'il auroit dû faire



voir plus de doctrine, ayant à parler à des gens sçavans, il craint même qu'il ne manque quelque chose à son ouvrage, & que l'ordre n'y soit pas bien gardé. Apprenez de là vendeurs de fumée combien il est difficile de faire nôtre œuvre, puis qu'il ne s'agit pas de faire des operations vulgaires, qui bien que parfaites dans leur genre, sont inutiles à nôtre dessein, & méprisée de tous les Philosophes. Il n'y a qu'une operation comme nous avons dit dans nôtre Magistere, & tous les Philosophes nous l'enseignent, nous avertissant d'abandonner toutes ces operations Sophistiques, & de nous tenir à la seule nature où est la verité.

C'est dans la sublimation Philosophique que sont renfermées toutes les autres operations, & en elle seule consiste tout ce que l'artiste peut faire de mieux & de plus subtil, si donc quelqu'un la sçait bien faire, il peut se vanter d'avoir connu un des plus grands

secrets, & des plus grands mysteres des Philosophes; mais afin que tu puisses toy-même la comprendre clairement, vois comment Geber définit la sublimation; c'est, dit-il, l'élevation par le feu d'une chose seche avec adherence au vaisseau. Pour donc faire une bonne sublimation, il y a trois choses que tu dois connoître, le feu, la chose seche, & le vase; si tu les connois tu es heureux, & tu n'as qu'à faire en sorte que la chose seche adhere au vaisseau; car si elle n'y adheroit pas, elle ne vaudroit rien; mais pour qu'elle y adhere, il faut qu'elle soit de même nature que le vaisseau, & c'est leur nature qui fait leur ressemblance; car la secheresse est de la nature du feu lequel est de toutes choses la plus seche, & c'est par elle qu'il dissipe & consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté; mais elle s'augmente de beaucoup dans nôtre sublimation, & c'est tout autre chose que quand



il étoit renfermé dans les feces ; il faut avoir soin aussi que le vaisseau soit tres-pur & de la nature du feu. Or entre toutes les matieres le seul verre & l'or sont les plus constans au feu, s'y plaisent, & s'y purifient davantage ; mais parce que l'Or ne se peut avoir qu'à grand prix, & que de plus il se fond aisement, les pauvres n'auroient pas le moyen d'entreprendre l'ouvrage Philosophique, & il n'y auroit que les riches & les Grands de ce Monde, ce qui dérogeroit à la Providence & à la bonté du Createur qui a voulu que ce secret fût indifferemment pour tous ceux qui le craindroient ; il faut donc s'en tenir à un vaisseau de verre, ou de la nature du verre, tres-pur, & tiré des cendres avec adresse & subtilité d'esprit. Mais que les Disciples de l'Art prennent bien garde icy à ne se pas tromper, & à bien connoître ce que c'est que le verre Philosophique, en s'attachant au sens & non pas au son des mots ;

c'est l'avis que je leur donne par un esprit de pitié & de charité. Dans ce vaisseau de verre bien connu, s'accomplit la sublimation, lorsque la nature seche s'élève par le moyen du feu & adhere au vaisseau à cause de sa pureté & de leur même nature. Au reste s'il y a beaucoup à suer dans la recherche du vaisseau, il n'y a pas moins de peine dans la construction du feu ; mais comme nous en parlerons dans un Chapitre particulier, nous croyons qu'il suffit pour le present de ce que nous avons dit ; que cecy serve seulement de leçon aux Chimistes ignorans, lesquels croient qu'on doit entendre ces choses à la lettre, & qui sans étude precedente s'imaginent faire l'œuvre par leurs sublimations vulgaires : ils lisent continuellement Geber, mais sans l'entendre, & le succez ne répondant pas à leur attente ils sont les premiers à abboyer contre les vray Philosophes ; & parce qu'ils ont pris un seul Au-



teur pour leur guide, ils ne daigneroient pas en regarder d'autres, ne sachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, & que ce qui se trouve en abrégé dans l'un, se trouve étendu dans un autre; qu'ils lisent donc les Livres des Philosophes, & sur tout de ceux qui moins envieux que les autres, ont transmis à leurs Successeurs la connoissance de la Nature; entre tous ces Traitez ceux qui se trouvent inferez dans le *Museum Hermeticum* tiennent à mon sens le premier rang, & sur tout le Traité qui a pour titre *Via veritatis*, quoy qu'il y ait aussi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laisse pas de piquer ceux qui n'y prennent pas garde: mais que dirons-nous de tant de volumes plus dangereux que la peste, dont les Auteurs quoy que tres-doctes en leur genre, sont pourtant si remplis d'envie, que Dieu sans doute les punira d'avoir été la cause de tant de malheurs, & les mesurera à

la même mesure dont ils ont mesuré les autres; car enfin si l'amour du prochain est aussi bien que celui de Dieu, le sommaire de la Loy sainte & des commandemens Divins; que devient cette Loy, & où sera l'observation de ces commandemens, si l'envie regne si fort parmi les hommes; à quoy servent tant de Traitez pleins d'impostures, tant de fausses receptes, & tant d'Ecrits suggerez par le demon, sinon pour perdre les gens trop credules. Et quel avantage à un Philosophe de suer sur de pareils ouvrages, qui causent tant de maux; n'est ce pas assez de ces rejettons pestilentieux, & de ces semences maudites, incapables de rien produire de bon, sans que l'envie à l'exemple de Satan vienne remplir nos champs d'yvroye: c'est cette rage envieuse source de tant de malheurs, dont le souffle fatal renverse les maisons, & dont les broiillards in-



fects gâtent la moisson & détruisent l'esperance des pauvres, ce sont vos langues envenimées dont les pointes reduisent en cendre la substance des malheureux, & ce sont ces noires vapeurs que vous répandez dans vos Ecrits qui jettent l'horreur & les Tenebres dans l'esprit de ceux qui vous lisent ; si vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoy attirer les gens par de belles promesses, & que ne gardez-vous plutôt un silence, dont Dieu & les hommes vous sçauroient plus de gré que de parler avec envie. On voit beaucoup d'Auteurs qui en accusant les autres d'avoir été envieux, & d'avoir caché malicieusement la verité, répandent dans leurs discours encore plus d'obscurité que les premiers, ce qui fait que les pauvres Etudians ne recueillent de toute leur doctrine que beaucoup de confusion ; car si l'un rejette une chose, l'autre l'éleve jusqu'au

qu'au Ciel, l'un ordonne ce que l'autre défend, & de cette maniere ils confondent tellement l'esprit du Lecteur, que plus il étudie, plus il a sujet de se défier de la verité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent qui ne promettent de parler fidelement & sincerement, & cependant leurs discours sont si pleins d'ambiguité qu'à grand peine peuvent-ils être entendus par les plus doctes, & quoy qu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, & qu'on a mis, à dire ainsi, un cachet sur leurs Livres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher ; il vaut bien mieux se taire lors qu'on se croit obligé de garder le secret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jeter les gens dans l'erreur ; enfin les Philosophes parlent entr'eux si obscurément qu'à peine y trouve-t-on un seul mot exempt de sophisme.



qu'ils cachent la pratique tant qu'ils voudront à la bonne heure, mais au moins qu'ils enseignent fidelement la theorie & les fondemens de la science, car sans fondemens il ne peut y avoir d'edifice. Est-ce que l'Art ne seroit pas assez caché aux ignorans, si les Philosophes se contentoient d'être reservez ou sur la matiere, ou sur le vaisseau, ou sur le feu; à peine avec cela, y en auroit-il de mille un qui pût approcher de cette Table sacrée; mais il ne suffit pas à ces Messieurs de cacher toutes ces choses, il faut encore qu'ils mettent en leur place des visions & des fantaisies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus sçavant, ils ne font qu'à montrer leur malice & leur envie. Que ces envieux n'imitent-ils Herme-  
 z dont ils se disent les enfans, car quoyque dans sa table d'Emeraude il ait été un peu reserve, il n'a pas laissé pourtant de faire sentir l'odeur de cette divine science, de laquelle il a parlé tres-do-

tement; mais ceux qui sont venus après luy, au lieu d'éclaircir ses paroles, y ont jetté de plus grandes Tenebres, & ont porté la chose à un tel excez d'obscurité, qu'il n'y a point d'esprit pour subtil & éclairé qu'il soit qui la puisse penetrer, à moins d'être secouru de la Lumiere d'en haut à laquelle rien ne peut resister.

Il se trouve des gens qui lisans dans de certains auteurs, lesquels ont d'abord un air de sincerité & de charité, tiennent qu'il faut rejeter pour l'œuvre toutes sortes de mineraux, & s'attacher par leur conseil aux metaux, mais lisans ensuite que les metaux du vulgaire sont morts, parce qu'ils ont souffert le feu de fusion, ils recourent à ceux qui sont encore dans les mines & se mettent à travailler sur eux, mais ne trouvant rien dans la suite de l'ouvrage qui les contente, après avoir fait divers essays, tantôt sur un metal, & tantôt sur un autre; enfin rebutez de leurs folles experiences, ils reprennent les



Livres, & trouvant que tous les metaux imparfaits sans exception sont condamnez, touchez par la raison & par l'autorité, ils se renferment aux metaux parfaits à sçavoir à l'Or & à l'Argent; mais après y avoir pendant quelque tems perdu leur peine, & consumé leur bien, ils se ravisent tout d'un coup en considerant que ces metaux sont d'une tres-forte composition, & se mettent en tête qu'il faut les reincruder comme ils disent par un dissolvant naturel, qu'ils croient mal à propos être le Mercure vulgaire; mais quoyqu'ils fassent avec de telles matieres, ils ne trouvent que du dommage & de la honte, parce qu'ils ignorent les veritables principes de la Nature sur lesquels on doit asseoir son fondement, & ne sçavent pas ny ce que l'Or vulgaire contient ny ce qu'il peut donner, car s'ils connoissoient bien cela, ils verroient que nôtre corps le veritable Or des Sages possede suffisamment tout ce qui est necessaire à l'Art. Ceux qui travaillent

comme nous venons de dire se voyant enfin trompez dans leurs esperances, viennent à mépriser toutes sortes de corps, & à blasphemer contre la Nature, ne comprenant pas que chaque corps selon son espece contient en soy sa propre semence, laquelle ne se trouve point dans des choses diverses. Après donc avoir vainement travaillé tantôt sur une chose, & tantôt sur une autre; ils recourent encore une fois aux Livres où trouvant que les Auteurs condamnent toutes sortes de vegetaux, d'animaux, de mineraux, & de metaux mêmes; par un raffinement ridicule ils sortent hors de la Nature, & portent leur recherche, ou plutôt leur folie, tantôt jusques dans le Ciel, & tantôt jusqu'au centre de la Terre, essayant par de penibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un lait volatil de l'air de la rosée, ou de la pluye, mais lorsqu'ils croient avoir fait une Pierre tres-fixe, & le vray Souphre des Philosophes, il se trouve qu'ils n'ont au-



tre chose qu'une Pierre aérienne & le Souphre des fots.

Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de dessein formé ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen, ils les détourneront du travail, mais ils se trompent eux-mêmes; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur & de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule envie des Auteurs; ce qui fait que nôtre Poëte épouventé de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette science, doute de luy-même, & de son propre ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, & surtout de ceux qui n'étant point infectez du venin de l'envie, en exercent tous les devoirs, & sont revêtus d'une charité vrayment Philosophique; c'est de ceux-là dont on ne sçauroit trop ni trop bien parler, car ce sont les oracles de la Nature

qui n'annoncent que de bonnes choses, ce sont des Astres radieux dont la Lumiere éclatte pleinement aux yeux de ceux qui les consultent; mais revenant à la modestie de nôtre Poëte qui luy fait dire qu'il ne sçait pas l'œuvre, & luy fait demander l'indulgence des Philosophes; il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en use de la sorte que par prudence, & qu'il aime mieux passer pour Disciple que pour Maître; néanmoins pour le satisfaire, & ceux aussi qui seront dans les mêmes doutes que luy, nous voulons bien les assurer qu'ils peuvent entreprendre l'œuvre hardiment, quand ils sçauront par theorie, comment par le moyen d'un esprit cru on peut extraire un esprit meur du corps dissout, & derechef l'unir avec l'huile vital pour operer les miracles d'une seule chose, ou pour parler plus clairement, quand ils sçauront avec leur menstreuë vegetable uni au mineral, dissoudre un troisiéme menstreuë essentiel, pour ensuite avec ces divers men-



struës laver la Terre, & l'ayant lavée, l'exalter en nature celeste afin d'en composer leur foudre sulphureux, lequel dans un clein d'œil penetre les corps, & détruit leurs excremens; voilà tout ce qu'il nous est permis de leur dire, encore d'un stile figuré, parce que cela regarde la pratique, de laquelle peut être quelque jour nous traiterons plus clairement, soy-z-en donc contents vous qui aimez la science & qui recherchez la verité.



LA LUMIERE SORTANT  
par soy même des Tenebres.

O U

VERITABLE THEORIE  
de la Pierre des Philosophes.

Canzone Seconda.

I.

Quanto s'ingannan mai gli Huo-  
mini ignari  
De l'Hermetica scola,  
Che al suon de la parola  
Applican sol con sentimenti avari:  
Quindi à i Nomi volgari  
D'argento vivo, e Oro  
S'accingono al lavoro,  
E' con l'Oro commune à foco lento  
Credon fermare il fuggitivo Argento.

## CHAPITRE PREMIER.

**N**Ous avons déjà touché les erreurs de ceux qui travaillent avec l'Or & l'Argent vif, s'imaginant de pour



voir en tirer quelque profit; & nous avons fait voir qu'ils ignorent entierement les principes de la Nature, ce qui faut qu'au lieu de trouver la Pierre au milieu des Tenebres qui les environnent, ils heurtent lourdement contre les plus grosses Pierres qui se trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement sur ce que l'Or est le plus noble de tous les corps, & qu'il contient en luy la semence aurifique, laquelle ils pretendent, disent-ils multiplier avec son semblable, & dans cette vœue ces pauvres idiots se proposent de le faire vegeter. Cette erreur est fortifiée chez eux par les discours captieux de certains Philosophes qui enseignent que dans l'Or sont les semences de l'Or, & qu'il est le veritable principe d'aurification, comme le feu l'est d'ignition. Doctrine dont sans doute on peut tirer beaucoup de fruit pourvu qu'elle soit prise dans son veritable sens, mais qui mal entendue perd les ignorans. Nôtre Poëte

fait fort bien connoître la cause d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un esprit d'avarice, & dont le cœur ne desirant que de l'Or fait qu'ils ne sont jamais contens, s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains, son éclat ébloüit leurs esprits aussi bien que leurs yeux, & sa solidité ébranle la foiblesse de leur cerveau; sa beauté attache leur desir, & sa vertu occupe tous leurs sens; mais sa forte composition ne produit que leur confusion, & sa noblesse fait voir la petitesse de leurs conceptions.

Il est sans doute que dans l'Or est contenuë la semence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre corps; mais cela ne nous oblige pas necessairement à nous servir d'Or vulgaire, car cette semence se trouve de même dans chacun des autres metaux, puisque ce n'est autre chose que ce grain fixe que la Nature a introduit dans la premiere conge-



lation du Mercure, comme l'enseignent parfaitement Flamel & les autres ; & en cela il n'y a point de contradiction, puisque tous les metaux ont une même origine & une matiere commune, comme nous le ferons voir cy-après ; d'où il s'ensuit, que quoy que cette semence soit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle se peut extraire bien plus aisément d'un autre coprs que de l'Or même, & la raison en est que les autres corps sont plus ouverts, c'est à dire moins digerez, & leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoustumé d'introduire la forme de l'Or qu'après la dernière cuisson ; les autres metaux donc n'ayant pû encore recevoir cette forme à cause du manque de cuisson se trouvent plus ouverts non seulement par l'humidité de leur substance qui n'est pas assez digerée, mais encore à cause du mélange & de l'adherence des excremens qui empêchent la compacité & la parfaite union ;

ce qui fait que le fer quoy que plus cuit que l'argent ( comme entr'autres l'enseignent doctement Bernard Trevisan ) n'est pas néanmoins si parfait, ny si uni dans sa substance mercurielle, à cause de la quantité des feces qui ont empêché la cuisson, & par consequent l'union ; mais pour ce qui est de l'Or, il a reçu la dernière cuisson, & la Nature a exercé sur luy son action dans toute son étendue, & y a imprimé toutes ses vertus, en sorte qu'il seroit tres-long, tres-difficile, & presque impossible de travailler sur luy, à moins d'avoir cette eau étherée, le Ciel des Philosophes, & leur vray dissolvant, & quiconque l'a se peut vanter d'avoir la parfaite connoissance de la Pierre, & d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire ressemble à un fruit qui parvenu à une parfaite maturité a été séparé de l'arbre, & quoy qu'il y ait en luy une semence tres-parfaite, & tres-digeste, nean-



moins si quelqu'un pour le multiplier le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de temps, de peines, & de soins pour le conduire jusqu'à la vegetation; mais si au lieu de cela on prenoit une greffe, ou une racine du même arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps & sans peine vegeter & rapporter beaucoup de fruit. Il en est de même de l'Or, c'est le fruit de la Terre minerale & de l'arbre solaire, mais un fruit d'une tres-solide mixtion, & le composé le plus achevé de la Nature, lequel à cause de cette égalité d'Elemens qui se trouue en luy, souffre tres-difficilement la corruption & l'alteration de ses qualitez, pour passer à une nouvelle generation; c'est donc une entreprise fort difficile & presque impossible, de pretendre le mettre en Terre pour le reincruder & le conduire à la vegetation; mais si au lieu de cela on prend sa racine ou sa greffe, on aura bien plus aisément ce

qu'on souhaite, & la vegetation arrivera bien plutôt. Concluons donc que quoyque l'Or contienne en soy sa propre semence, c'est en vain qu'on travaille sur luy, puis qu'on la peut trouver plus aisément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire que les ignorans prennent pour leur dissolvant & pour la Terre Philosophique dans laquelle l'Or doit être semé pour s'y multiplier; certes c'est un erreur pire que la premiere, & quoyque d'abord il semble à cause de son affinité avec l'Or qu'il doit avoir la faculté de le dissoudre; toutefois il est aisé de s'en desabuser dès qu'on examine un peu les principes de notre Art; car nous accordons bien qu'il n'y a point de corps qui ait tant de ressemblance & d'affinité avec la nature de l'Or que luy, en sorte qu'il est vray de dire que l'Or n'est autre chose qu'un Argent vif congelé, & cuit par la vertu de son propre Souphre, à



cause de quoy il a acquis l'extention sous le marteau, la constance au feu, & la couleur citrine; mais cela ne fait pas que l'argent vif ait la puissance de le dissoudre, ni qu'il la puisse jamais acquérir, d'autant plus qu'il a passé dans une autre substance, & qu'il a perdu sa premiere pureté & simplicité, étant devenu un corps metallique tres abondant en humidité superflüe, & chargé d'une lividité terrestre qui le rendent incapable de cette action.

Ce seroit une grande bêtise de s'imaginer qu'en mettant de la semence d'un homme avec du sang d'un autre homme, on pourroit faire une nouvelle generation, sur ce fondement que la semence n'est autre chose que la tres-pure partie du sang, lequel a reçu une grande digestion, & que le sang est seulement plus humide & plus cru; mais si au lieu de cela le sperme étoit jetté dans la matrice d'une femme où il se trouve un sang menstruel

fort cru, lequel par la vertu du Sel de la matrice a acquis une certaine acuité & ponticité, alors ce sperme se trouvant dans son propre vase s'y reincruderait sans doute par la voye de la putrefaction, & passeroit à une nouvelle generation. Il en est de même de l'Argent vif, car quoy qu'il soit de même nature que l'Or & que par son abondante humidité il s'insinuë aisément dans ses pores, & y fasse une disgregation des moindres parties, en sorte qu'il paroisse dissout; toutefois ce seroit une grande erreur de croire une pareille dissolution bonne, qui proprement n'est autre chose qu'une corrosion du metal, comme sont celles qui se font avec les eaux fort vulgaires. Un tel Argent vif n'est pas nôtre sang menstruel, & ce n'est que pour tromper les ignorans, que les Auteurs se servent de ce nom équivoque.

L'Or & l'Argent vif vulgai-

O



res ne conviennent point du tout à l'œuvre Phisique, non seulement à l'égard de leur propre substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose qui dans nôtre Art est d'une absolüe nécessité, à sçavoir un agent propre. Je n'entends pas parler icy de cet agent interne qui est la vertu du Souphre solaire, dont nous parlerons cy-après; mais de l'agent externe lequel doit exciter l'interne, & l'amener de puissance en acte; or cet agent a été séparé de l'Or dans la fin de sa decoction, c'est à dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la matiere, cet agent s'est retiré après y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme dispute tres-bien sur cela l'Auteur du Livre intitulé *Margarita pretiosa*) en sorte qu'il n'est resté qu'une seule substance materielle déterminée par l'action de l'agent interne après son excitation. Si donc la Nature a sepa-

ré de l'Or cet agent parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoy voudrions-nous le rejoindre derechef, en verité cela seroit ridicule, tandis que nous pouvons avoir un corps avec lequel cet agent se trouve uni par les poids de la Nature, auxquels si on sçait ajouter les poids de l'Art, alors l'Art achevera ce que la Nature n'a pû faire. Zachaire parle aussi fort doctement dans son opuscule, de l'Argent vif vulgaire comme étant privé de cet agent externe, & nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne luy a pas ajoint son propre agent, que se peut-il de plus clair, & de plus intelligible; si si donc l'Or, & l'Argent vif vulgaires sont destituez de leur agent propre, que pouvons-nous esperer de bon de leur cuisson. Le Comte Bernard semble avoir eu la même pensée, lors que défendant de prendre pour l'œuvre Phi-



sique, les animaux, les vegetaux, & les mineraux, il ajoute, & les metaux seulement, comme s'il vouloit dire les metaux qui sont restez seuls & sans agent, ainsi que l'explique l'Auteur du Livre intitulé *Arca aperta*. Or il est certain qu'entre tous les metaux ces deux seulement, à sçavoir l'Or & l'Argent vif, peuvent être dits sans agent propre; l'Or parce que son agent en a été séparé dans la fin de sa decoction, & l'Argent vif parce qu'il n'y a jamais été introduit, & qu'il est demeuré ainsi cru & indigeste. Que les Chimistes aprennent donc de là, combien ils se trompent lors qu'ils travaillent avec l'Or & l'Argent vif; prenant l'un pour le dissolvant & l'autre pour ce qui doit être dissout; & combien peu ils entendent les Philosophes. Pour nous, nous vous disons hardiment que ny l'Or vulgaire, ny l'Argent vif vulgaire ne doivent point entrer dans l'œuvre Philo-

sophique, ny en tout ny en partie. Qu'après cela chacun fasse valoir tant qu'il voudra son opinion, il me suffit de sçavoir que je suis dans la verité, & que je l'ay manifestée au monde.





## II.

*Mà, se à gli occulti sensi apron la mente,*

*Ben vedon manifesto,*

*Che manca, e à quello, e à questo*

*Quel foco universal, ch' è spirto agente.*

*Spirto che in violente*

*Fiamme d'ampia fornace*

*Abbandona fugace*

*Ogni mettal, che senza vivo moto*

*Fuor de la sua miniera è corpo immoto.*

## CHAPITRE II.

**N**Otre Poëte semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les métaux vulgaires sont sans esprit ou agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion; ce qui insinue que tous les métaux étant encore dans leurs mines ont avec

eux cet agent, à la reserve seulement de l'Or & de l'Argent vif, lesquels quoyque dans mines n'ont pourtant pas leur agent propre, parce que comme nous avons fait voir, il a été séparé de l'Or par la decoction finale, & n'a jamais été joint à l'Argent vif par la nature; mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans la premiere erreur, il est temps que nous disions quelque chose de la generation des métaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les métaux sont formez par la Nature de Souphre & de Mercure, & engendrez de leur double vapeur; mais la plupart expliquent trop brièvement & trop confusement la maniere dont se fait cette generation; nous disons donc que la vapeur des Elements, comme nous l'avons cy-devant montré, sert de matiere à toute la matiere inferieure, or cette vapeur est tres-pure & presque imperceptible, ayant besoin de quelque envelope au moyen de



laquelle elle puisse prendre corps autrement elle s'envoleroit & retourneroit dans son premier cahos. Cette vapeur contient en soy un esprit de lumiere & de feu, de la nature des corps celestes, lequel est proprement la forme de l'Univers. En sorte que cette vapeur ainsi impregnée de l'esprit universel, represente assez bien le premier cahos, dans lequel tout ce qui étoit necessaire à la creation étoit renfermé, c'est à dire la matiere universelle, & la forme universelle. C'est elle qu'Hermès appelle vent, lequel porte en son ventre le fils du Soleil. Lors donc que par le mouvement des corps celestes elle est poussée vers le centre, comme elle ne peut demeurer sans agir, elle s'insinuë dans la Terre qui est le centre du Monde; mais ayant besoin d'un corps pour se rendre sensible, elle prend un corps d'air qui est le même que nous respirons, & se renferme en luy pour servir d'aliment à la vie qui est en nous, &

& en même temps pour nourrir & vivifier toute la Nature; cette vapeur est attirée au travers de l'air par nôtre feu interne, lequel la transmuë & la convertit en sa propre nature, mais toutefois après l'avoir fait passer par des milieux conuenables, comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour en traitant de la veritable anatomie de l'homme. Cet air est attiré si promptement & si naturellement qu'il est impossible de concevoir aucun tems, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne se fasse pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vuide dans la Nature, comme l'attestent tous les Philosophes & tous les Scholastiques; & bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire par des experiences, ce sont de mauvaises preuves fondées sur de fausses suppositions, car ils ne prennent pas garde, que ce qu'ils appellent vuide n'est qu'une simple rarefaction qui n'em-



pêche point qu'il n'y ait de l'air, ou une substance semblable dans laquelle reside l'esprit dont nous parlons.

Nul corps au Monde ne pourroit avoir ny conserver son être substantiel s'il n'étoit doüé de cet esprit, lequel se specifie & revest la nature de chaque corps, pour y exercer les fonctions determinées de Dieu, lequel a voulu que chaque chose eût en soy son esprit specifique pour la conservation de son être substantiel : Et comme cet esprit qui reside en chaque corps est de la nature du feu, ainsi que nous l'avons expliqué au traité de la Creation, il est sans doute qu'il a sans cesse besoin d'un aliment qui luy soit propre, la nature du feu étant d'être nourri & alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il dissipe aussi continuellement, à cause du mouvement perpetuel qui est en luy, aussi bien que dans les corps celestes doüez de ce même esprit.

Le mouvement de cet esprit,

tel qu'il se fait dans les corps, est caché & ne se peut jamais apercevoir par les sens, à moins que l'Art ne conduise ce même esprit à une nouvelle generation par le ministère de la Nature; à la verité nous voyons bien que les animaux attirent cette vapeur spirituelle qui est dans l'air, mais à l'égard des autres corps, dont la nature est plus grossiere & plus impure, il n'est pas si facile à cet esprit de s'y insinuer lors qu'il n'est revêtu que du corps de l'air; il a donc besoin d'un corps plus solide, & qui ait plus d'affinité avec les corps terrestres; c'est pourquoy cette pure vapeur des Elemens s'insinuë dans l'eau & se revest de son corps, & par ce moyen les vegetaux & les mineraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cause de cette conformité à leur nature; cet esprit donc n'est pas seulement renfermé dans l'air, mais aussi dans l'eau.

L'eau est dispersée par toute la



Terre , & devient quelquefois salée comme nous l'avons fait voir. Or il arrive qu'en certains lieux où l'air est renfermé , cet air par la simpathie , & la correspondance qu'il a avec les corps celestes est ému de leur mouvement ; ce mouvement de l'air excite la vapeur renfermée dans cette eau salée , & rarefie l'eau ; dans cette rarefaction il se fait une grande commotion , & dilatation des Elements , & comme en même tems d'autres vapeurs sulphureuses qui sont aussi répandues dans ces lieux là , à cause de la continuelle generation du Souphre qui s'y fait ( comme nous l'avons encore fait voir cy-dessus ) viennent à s'élever , il arrive qu'elles se mêlent avec la vapeur aqueuse & mercurielle , & circulent ensemble dans la matrice de cette eau salée , d'où ne pouvant plus sortir elles se joignent au sel de cette eau , & prennent la forme d'une Terre lucide qui est proprement le Vitriol de nature ; le Vitriol n'étant autre

chose qu'un sel dans lequel sont renfermez les esprits mercuriels & sulphureux , & n'y ayant rien dans toute la Nature qui contienne si abondamment & si visiblement le Souphre que le Vitriol , & tout ce qui est de la nature du Vitriol.

De ces eaux Vitrioliques , par une nouvelle commotion des Elements causée par celle de l'air dont nous avons parlé , s'élève une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse , mais qui est de la nature des deux , & en s'élevant par son mouvement naturel , elle élève aussi avec elle quelque portion de sel , mais la plus pure , la plus lucide , & la mieux purifiée par l'attouchement de cette vapeur ; en suite dequoy elle se renferme dans des lieux plus ou moins purs , plus secs ou plus humides , & là se joignant à la feculence de la Terre ou à quelqu'autre substance , il s'en engendre diverses sortes de mineraux , de la generation spécifique



desquels nous traiterons Dieu aydant en quelque autre occasion. Mais à l'égard de la generation des metaux, nous disons que si cette double vapeur parvient à un lieu où la graisse du Souphre soit adherante, elles s'unissent ensemble, & font une certaine substance glutineuse qui ressemble à une masse informe, de laquelle par l'action du Souphre agissant sur l'humidité vaporeuse qui est abondante en ces lieux-là, se forme un metal pur ou impur selon la pureté ou l'impureté des lieux, car si ces vapeurs sont pures & les lieux aussi tres-pures, il s'engendrera un metal tres-pur à sçavoir l'Or, duquel le propre agent sera separé à la fin de la decoction, en sorte qu'il ne restera plus que la seule humidité mercurielle, mais coagulée; & s'il arrive que la decoction ne s'acheve pas, & que le Souphre ne soit pas entierement separé, alors il s'engendrera divers metaux imparfaits qui le seront plus ou moins à pro-

portion de la pureté ou de l'impureté de la vapeur & du lieu, & tels metaux sont dits imparfaits, parce qu'ils n'ont pas encore acquis une entiere perfection par la derniere forme.

A l'égard de l'Argent vif vulgaire, il s'engendre aussi de cette même vapeur, lors que par la chaleur du lieu, ou la commotion des corps superieurs, elle s'élève avec les plus pures parties du sel, mais separée de son agent propre, dont l'esprit s'est évaporé par un mouvement trop subit, comme il arrive à l'esprit des autres metaux dans la fusion; & cela fait qu'il ne reste dans l'Argent vif que la partie materielle privée de son mâle, c'est à dire de son agent ou esprit sulphureux, & qu'ainsi il ne peut jamais être transmué en Or par la decoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau impregné de cet agent, ce qui n'arrive jamais.

Par ce que nous avons dit il est

P iiij



aisé de voir combien le Vitriol est éloigné, dans la generation des metaux, & quelle illusion se font ceux qui travaillent sur luy comme sur la veritable matiere de la Pierre, dans laquelle doit resider actuellement la veritable essence metallique.

On voit aussi que les metaux tandis qu'ils sont dans leurs mines, ont avec eux leur propre agent, mais qu'ils en sont privez par la fusion, & ne retiennent que l'écorce & l'enveloppe de ce Souphre qui est proprement la scorie du metal, par où est encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent sur les metaux imparfaits, après qu'ils ont souffert la fusion.

Mais quelque miserable Chimiste inferera peut être de là, que les metaux imparfaits étans encore dans leurs mines, pourroient donc bien être le sujet sur lequel l'Art doit travailler; quand on luy accorderoit la consequence.

roûjours seroit-ce mal à propos qu'il entreprendroit de travailler sur eux, puis que nous avons fait voir que les vapeurs mercurielles dont ces metaux imparfaits ont été formez, où les lieux de leur naissance étoient impurs & contaminez; comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Elixir; il n'appartient qu'à la seule nature de les purifier, ou à ce bienheureux Souphre aurifique, c'est à dire à la Pierre parfaite & achevée, laquelle en cet état est un vray feu étheré tres-penetrant qui dans un instant donne la pureté aux metaux, en separant d'eux leurs excremens, & y introduisant la fixité & la pureté, parce qu'il est luy-même tres-fixe & tres-pur; & si l'artiste pretendoit separer luy-même ces impuretez, il arriveroit qu'en y travaillant, cet esprit ou cet agent si necessaire à l'œuvre s'enfueroit de ses mains; c'est donc



L'ouvrage de la Nature, & non pas de l'Art; mais ce que l'Art peut faire, c'est de prendre un autre sujet déjà préparé par la Nature, duquel nous traiterons dans un Chapitre exprès, le plus clairement qu'il nous sera possible, pour le soulagement des pauvres Etudiants, & pour la gloire du tres-Haut.



## III.

*Altro Mercurio, altro Oro Hermete  
addita:*

*Mercurio humido, e caldo,  
Al foco ogni hor più saldo.  
Oro, ch'è tutto foco, e tutto vi-  
ta.*

*Differenza infinita  
Non fia chor' manifesti  
Da quei del Volgo questi?  
Quei, corpi morti son, di spirito  
privi,  
Questi Spirti corporei, e sempre  
vivi.*

## CHAPITRE III.

**O**N n'entend parler chez les Philosophes que d'Or vif, d'Or Philosophique; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'est, il semble qu'ils prennent à tâche de le voiler, & de l'enveloper sous des ombres, cependant comme c'est en cela principalement que consiste le veri-



table fondement de la doctrine , & même de la pratique , j'ay cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire presentement quelque chose.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes luy ont donné le nom d'Or , car il est réellement Or en essence , & en substance, mais bien plus parfait & plus achevé que celui du vulgaire : c'est un Or qui est tout Souphre, ou plutôt, c'est le vray Souphre de l'Or ; un Or qui est tout feu, ou plutôt le vray feu de l'Or qui ne s'engendre que dans les cavernes & dans les mines Philosophiques ; un Or qui ne peut être alteré ny surmonté par aucun Element puis qu'il est luy-même le maître des Elements ; un Or tres-fixe en qui seul consiste la fixité ; un Or tres-pur , car il est la pureté même ; un Or tout puissant , car sans luy tout languit ; Or balzamique , c'est luy qui preserve tous les corps de pourriture ; Or animal , c'est l'ame des Ele-

mens , & de toute la Nature inferieure ; Or vegetable , c'est le principe de toute vegetation ; Or mineral, car il est sulphureux, mercuriel , & salix ; Or étheré, car il est de la propre nature des Cieux , & c'est un vray Ciel terrestre voilé par un autre Ciel ; enfin c'est un Or solaire, car c'est le fils legitime du Soleil , & le vray Soleil de la Nature ; c'est luy dont la vigueur fortifie les Elements , dont la chaleur anime les esprits & dont le mouvement meut toute la Nature ; de son influence naissent toutes les vertus des choses , car il est l'influence de la Lumiere , une portion des Cieux , le Soleil inferieur & la Lumiere de la Nature , sans laquelle la science même est aveugle ; sans sa chaleur la raison est imbecille ; sans ses rayons l'imagination est morte ; sans ses influences l'esprit est sterile , & sans sa Lumiere l'entendement demeure dans de perpetuelles Tenebres. C'est donc tres-à-propos que les



Philosophes luy ont donné le nom d'Or vif, puis qu'il est luy-même, comme j'ay dit, la vie de l'Or, & de sa propre substance; car l'Or n'est qu'une substance mercurielle tres-pure separée de ses excremens, & de son propre agent externe, dans laquelle le Souphre interne, ou autrement le feu intrinseque a introduit ses qualitez, par lesquelles les autres qualitez elementaires ont été changées, & sont demeurées soumises à la domination de celles-cy; ce qui fait que l'Or est inalterable, car toutes les qualitez des Elements sont en luy dans un tel équilibre qu'il n'y a plus de lieu au mouvement, en sorte que le volatil étant surmonté par la nature du fixe, & le fixe également mêlé avec le volatil, il en resulte une certaine homogeneité qui fait sa perfection & la pureté du composé.

L'Or vif des Philosophes n'est encore autre chose que le pur feu du Mercure, c'est à dire la plus

digeste & la plus accomplie portion de la tres-noble vapeur des Elements; c'est l'humide radical de la Nature plein de son chaud inné, c'est une lumiere revêtue d'un corps étheré parfaitement pur, comme nous l'avons expliqué au Chapitre de la creation, où nous avons fait voir que la Lumiere ne pouvant resider dans cette region inferieure, le Createur l'avoit renfermée dans le feu & l'avoit revêtue de son corps; or ce feu est un pur esprit qui fait sa demeure dans le centre des Elements, & sert de vehicule à la Lumiere; nôtre esprit donc est joint à l'humide radical des choses, & reside particulierement dans le chaud inné; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or vif, que c'étoit la tres-pure vapeur des Elements sur laquelle l'esprit igné avoit commencé d'agir, & y avoit imprimé la fixité, la faisant passer en nature de Souphre, d'où elle a pris le nom de Souphre des Philoso-



phes, à cause de la qualité ignée qui domine en elle; elle ne laisse pas aussi d'être appelée tres-souvent du nom de Mercure, parce que toute son essence dépend de la substance mercurielle.

C'est ce Souphre qui agit en tout composé, & qui ayant en soy la nature de la Lumiere celeste, veut à son exemple, continuellement separer la Lumiere des Tenebres, c'est à dire le pur de l'impur; c'est là le veritable agent interne, qui agit sur sa propre matiere mercurielle, ou humide radical dans lequel il se trouve renfermé. C'est la forme informant toutes choses; & dans l'ordre de la generation, c'est de son action & de l'alteration qu'il cause, que naissent toutes les diverses couleurs, selon les divers degrez de la digestion; mais sa couleur propre & naturelle est le rouge parfait, auquel se termine toute son action, & où se manifeste son entiere domination sur le sujet alteré. C'est le chaud inné  
lequel

lequel se repaît continuellement de son propre humide radical, & comme celui-cy fournit sans cesse la matiere, l'autre agit aussi perpetuellement. C'est enfin le veritable artisan de la Nature par qui se manifestent les vertus sympathiques, & par qui se font toutes les attractions; d'où il nous est aisé de comprendre la Nature de la foudre qui n'est autre chose qu'une exhalaison tres-seche de la Terre, laquelle étant répandue dans les airs ne demande qu'à s'élever, & dans cette elevation venant à se purifier & à se dépoüiller des feces & des excremens auxquels elle est jointe, elle commence à sentir peu à peu ses forces sympathiques. Cette exhalaison contient en soy cette vapeur des Elemens que nous avons dit être répandue par toute la Nature, mais revêtuë d'un corps, parce qu'elle a déjà acquis quelque fixité au moyen de la siccité terrestre; & comme dans cette nouvelle elevation elle se trouve



jointe à une autre vapeur plus volatile qui exhale incessamment de la Terre, elle est contrainte de s'élever avec elle jusqu'au plus haut de l'air, où se trouvant plus pure & plus dégagée de ses excréments; comme j'ay dit, elle prend une nature ignée, & continuant à s'élever toujours davantage à cause de la vapeur volatile à laquelle elle est unie, elle s'échauffe enfin & s'altère par le mouvement des Etoilles, & des corps celestes; en sorte qu'ayant attiré à soy les plus subtiles parties terrestres de l'exhalaison, & tout son humide radical étant consumé, elle est dans un instant transmuée en un Souphre terrestre lequel étant de nature fixe n'est plus porté en haut, comme il arrive aux Souphres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impetuosité qu'il n'y a point d'obstacle assez fort pour luy résister. La même chose arrive au Souphre des Philosophes, lors qu'il est projeté sur de l'Argent

vif, car par son feu, il change en sa nature tout l'humide radical qui est tres-abondant dans l'Argent vif, après en avoir séparé & rejeté les excréments; & cet Argent vif devient luy-même Souphre & medecine dans toutes les parties, pourvû que l'humidité se trouve inferieure à la vertu & siccité du Souphre; car si la projection se fait sur une trop grande quantité d'Argent vif, en sorte qu'elle absorbe & surmonte la vertu du Souphre, alors il n'est changé & fixé qu'en Or, dans lequel il se fait un temperament entre l'humide radical & le chaud inné. Au reste la foudre étant portée au travers de l'air par sa propre vertu, est attirée en Terre par un autre Souphre qui se trouve fixe en elle, parce que le fixe s'éjoûit de la Nature fixe, & va avec precipitation l'embrasser, & se joindre à luy; après quoy la foudre étant tombée en Terre, son mouvement cesse, & se trouvant dans un lieu qui luy est propre,



& où par la presence de l'attirant, il se fait plutôt une retention qu'une attraction, elle demeure en repos, se refroidit & se concentre dans son propre corps, après avoir déposé sa ferocité, & repri-  
mé sa violence; à l'égard de ses effets prodigieux il ne s'en faut point étonner, car comme c'est le feu tres-fixe de la Nature, il détruit en un clin d'œil tout ce qu'il touche & en consume tout l'humide radical, à peu près comme une grande flamme en devore une moindre, & qu'une grande Lumière en absorbe une mediocre.

Il arrive aussi quelquefois que la foudre acquiert dans ces exhalaisons, une certaine nature spécifique, suivant laquelle elle détermine son action, en sorte qu'elle détruira une chose, & ne fera aucun dommage à un autre; ce qui provient de ce qu'elle attire à soy, & absorbe seulement ce qui est de sa nature, laissant ce qui luy est étranger: & quoyque

chaque corps ait en soy cet humide radical des Elemens, qu'il soit d'une seule & même nature par tout, & qu'il n'y en ait point de deux sortes, toutefois parce qu'il se trouvera dans quelque corps des esprits spécifiques opposés à ceux de la foudre, & qu'il fera outre cela environné de divers excremens, alors la foudre sentant une nature contraire à la sienne, se portera ailleurs, & s'attachera à un autre sujet. A l'égard de ces esprits spécifiques nous en traiterons plus amplement dans notre seconde partie, il suffit pour le present d'avoir fait connoître d'où proviennent les vertus sympathiques & la force des attractions.

L'effet du Souphre, ou chaud inné des Elemens duquel nous traitons dans ce present Chapitre, se découvre encore mieux dans la poudre à canon, car elle abonde extrêmement en vapeur aérienne mercurielle, à cause de la nature du Souphre & du Salpêtre qui y sont renfermez; mais parce que son



humide est cru & plus volatil que fixe par sa nature aërienne, quoy que cet humide ait pourtant en soy son chaud inné ou feu interne, il arrive que lors qu'elle est embrasée, elle demonstre entiere-ment sa nature volatile, & remonte en haut vers sa patrie, à cause de la conformité qu'elle a avec les choses superieures, enlevant avec soy des portions d'exhalaison terrestre & ignée; mais elle ne fait que vaguer au milieu des airs, sans qu'il y ait en elle aucun sentiment d'attraction, ny aucun mouvement qui la porte plus loin, & dans cet état indifferent elle sert seulement à la Nature pour de nouveaux usages; mais si la nature fixe étoit en elle, alors elle chercheroit le centre de la Terre, & s'y precipiteroit, comme on voit qu'il arrive à la foudre, ou à la poudre fulminante de l'Or, dont les experts sçavent bien extraire le Souphre fixe (suivant ce qu'enseignent fidelement plusieurs Auteurs) lequel après qu'il a été

mélé avec des choses inflammables, & volatiles, à la façon de la poudre à canon, devient luy-même inflammable, mais étant enflammé, il ne s'envole pas dans les airs, au contraire devenu plus libre & degagé de ses excremens il se precipite vers la Terre à l'exemple de la foudre, & malgré tous les obstacles il se cache en elle, à cause que le Souphre de l'Or, étant devenu fixe par la Nature, est puissamment attiré par le feu fixe qui est renfermé dans la Terre, & ainsi par son propre mouvement il est entraîné vers le lieu de sa Sphere. Puis qu'on discerne donc si visiblement de semblables attractions; pourquoy ne voudra-t'on pas, que ce qu'on appelle vertus occultes, & sympathiques viennent de la même cause, quoyque cela ne soit pas tout à fait sensible aux ignorans. O combien y a t'il de choses dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribué fort mal à propos à ces vertus occultes; mais il n'appar-



tient pas à de malheureux Philosophâtres de connoître la nature des choses, cet avantage est réservé aux seuls vrais Philosophes; que ceux donc qui s'arrestent ainsi aux causes occultes, s'en tiennent aux vaines subtilitez de l'école; quoy qu'il fût beaucoup mieux pour eux de passer pour Chimistes, & que cela leur servît au moins à la connoissance de quelque veritez, que d'aboyer comme ils font contre la Lune, faisant voir qu'ils ne sont au fonds que des bêtes; mais que chacun se berce à son gré de ses propres chimeres, j'y consens de bon cœur.

Nôtre Souphre est à bon droit appelé Or vif, puis qu'il est en effet le mouvement & la vie de toutes choses, & nôtre Poëte en a tres-doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud, & humide, tres-fixe au feu, & pourtant de nature spirituelle, ce qui fait que c'est veritablement un esprit corporifié. Il n'est donc pas surprenant que les Philosophes le cachent

cachent aux ignorans, & ne le découvrent que sous le nom d'Or vif; parce qu'en luy consiste tout le secret, & toute la science; mais examinons un peu en quel lieu, & en quel corps principalement on le peut trouver, afin d'en expliquer fidèlement toute la theorie.

Le Souphre dont il s'agit est renfermé en tout corps, & nul corps ne peut subsister sans luy; comme il est aisé de l'inferer de sa nature, il est dans les vallées, il est dans les montagnes, il est au profond de la Terre, dans le Ciel, dans l'air, en toy, en moy, en tout lieu enfin, & en tout corps, en sorte qu'on peut fort bien dire que l'Or vif des Philosophes se trouve par tout; mais proprement on le doit trouver dans sa maison, & c'est là qu'il faut le prendre, autrement ce sera en vain qu'on le cherchera ailleurs. Or la maison de l'Or est le Mercure, comme l'enseignent tous les Philosophes, c'est donc dans la maison du

R



Mercuré qu'il le faut chercher, mais il ne faut pas entendre icy le Mercuré vulgaire, car quoy qu'il s'y trouve aussi, & que son corps le renferme, toutefois ce n'est qu'imparfaitement & en puissance seulement, comme nous avons déjà dit. Apprens donc à connoître le Mercuré, & sache que là où il reside principalement & plus abondamment, c'est là que se trouve le Souphre; sache de plus que c'est un vray feu, & que le feu vit de l'air; où donc l'air abonde davantage c'est là qu'il se nourrit, qu'il croît, & qu'il se trouve facilement; mais prens garde à le bien discerner, dans les lieux, où quoy qu'emprisonné, il ne laisse pas d'exercer quelque sorte d'Empire, & non pas en ceux où il est absolument soumis aux autres & soûillé par des excemens; car le feu de la Nature tend toujours à dominer sur les autres Elemens s'il n'en est empêché par l'abondance d'eau qui luy est contraire, ou qu'il ne soit suffoqué sous les

excemens, de là vient qu'il est écrit, ne mange pas du fils dont la mere abonde en menstreuë.

Les Philosophes ont donc cherché leur Pierre dans les mineraux, dans la pensée d'y trouver une nature fixe, & une permanence propre à conserver la vie dans son être, parce que les mineraux sont d'une nature plus fixe à cause de la grossiereté des Elemens qui les composent, & l'abondance d'eau & de terre qui est en eux, ce qui fait que leur humide radical approchant davantage de la fixité, se convertit plus aisément en Souphre fixe. Outre cela les mineraux & sur tout les metaux s'engendrent aux entrailles de la Terre où l'humide des Elemens que les influences ont porté au centre se conserve en plus grande abondance, d'où vient que les principes dont les metaux sont composez, sont fort remplis de cet esprit étheré, & outre cela encore à force de circuler en vapeur, & de se sublimer, ils se purifient davan-



tage, au lieu que dans les autres composez on ne sçauroit trouver cette naturelle & parfaite sublimation, à cause de la porosité des vases, la debilité des matrices qui feroit que tout ce qui se sublimeroit s'envoleroit, ou si la substance étoit plus corporelle, il se feroit une alteration & une corruption tendante à generation avec quelque déperdition d'esprits, qui particulièrement dans la generation d'un enfant, penetrant la matrice causeroient divers symptomes ou à la tête ou à quelqu'autre partie du corps; les Elemens donc ne s'élevant pas en vapeur, ny ne se rarefiant pas, il ne se fait aucune circulation, & par consequent point de purification; par où il est aisé de voir de quelle excellence doit être la Pierre Phisique, qui par le moyen d'une seconde sublimation qui se fait dans le vaisseau Philosophique, acquiert une bien plus grande perfection, & une pureté, si je l'oze dire, toute celeste; ce qui fait qu'à bon

droit les Philosophes l'ont appelé leur Ciel.

## IV.

*O gran Mercurio nostro, in te s'aduna*

*Argento e Oro estratto*

*Da la potenza in atto,*

*Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,*

*Trina sostanza in una,*

*Vna, che in tre si spande:*

*O meraviglia grande?*

*Mercurio Solfo, e Sal, voi m'apprendete*

*Che in tre sostanze voi sol una siete.*

## CHAPITRE IV.

**N**Ous avons déjà discoursu brièvement du Mercure des Philosophes; mais afin de le donner mieux à connoître, il faut sçavoir que c'est par les seuls Philosophes que ce Mercure est tiré de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-même d'a-



chever cette production ; parce qu'après une premiere sublimation elle s'arreste, & la matiere étant ainsi disposée, elle y introduit la forme faisant de l'Or ou quelqu'autre metal, selon le plus ou le moins de decoction, & aussi selon que les lieux sont purs ou impurs. Les Philosophes ont pris soin de cacher ce Mercure sous des voiles, & de l'enveloper de paraboles; n'en ayant jamais parlé que par énigme, & sur tout sous le nom d'amalgame d'Or, & d'Argent vif vulgaires, donnant au Souphre le nom d'Or, & au Mercure celui d'Argent vif, & cela pour mieux tromper les ignorans. Tous leurs mots sont équivoques, & c'est là leur façon de parler; tellement que ce seroit une pure bêtise de vouloir travailler suivant le son de leur paroles. Si cet amalgame ne se faisoit qu'avec l'Or & l'Argent vif vulgaires, ô que de gens deviendroient possesseurs de la Pierre Philosophale, tout le monde se-

roit Philosophe, & la science seroit aisée à acquérir par cette seule operation; mais qu'est-ce au fonds qu'on peut recueillir d'un pareil amalgame quoyque fait avec beaucoup de soin, rien sans doute; & il n'y a qu'un esprit subtil & penetrant qui puisse bien comprendre le Mercure & le Souphre des Philosophes, aussi bien que leur union; que les Chimistes cessent donc de s'arrester au son des mots, & qu'ils sachent que de travailler suivant leur sens apparent, est une pure folie, & une dissipation de biens, ce qu'ils reconnoitront enfin à leurs dépens.

Après que par la sublimation l'Art a purifié le Mercure, ou la vapeur des Elemens, à quoy est requise une industrie merveilleuse, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'est à dire y introduire le Souphre, afin qu'ils ne fassent ensemble qu'une seule substance, & un seul Souphre, c'est cette union que l'Artiste doit parfaite.

R iij



ment connoître ; & les points ou milieux par lesquels il y peut parvenir, sans quoy il sera frustré de son attente. Il a besoin pour cet effet de sçavoir plusieurs choses, mais sur tout si le Mercure & le Souphre sont bien purifiez, ce qui n'est pas aisé, à moins de connoître bien le principal agent de cet œuvre, le vaisseau qui y est propre, & plusieurs autres choses enseignées par les Philosophes au sujet de la sublimation. Quand donc ils seront bien purifiez, il faudra les unir parfaitement & les amalgamer ensemble, afin que par l'addition de ce Souphre l'ouvrage soit abrégé, & la teinture augmentée. C'est icy où nous devons imiter le silence des Philosophes, de peur que la science ne soit profanée ; car il est écrit de laisser ceux qui errent, dans leur erreur, & que ce n'est que par la permission de Dieu qu'on parvient à la connoissance de cet œuvre, lequel consiste à sçavoir conjoindre le Soleil & la

Lune dans un seul corps. Mais afin aussi qu'on ne nous accuse pas d'envie, si nous n'en disons pas davantage, nous protestons que si à la verité nous nous sommes reservez quelque chose, il n'y a au moins aucun mensonge dans tout ce que nous avons dit ; que nous n'avons enseigné aucune operation Sophistique ; que nous n'avons point proposé diverses matieres, & qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une seule verité, quoyque par un juste jugement de Dieu, elle soit voilée pour quelques-uns.

Nous ajoûtons encore que ce Mercure est tres-souvent appelé par les Philosophes leur cahos, parce qu'en luy est renfermé tout ce qui est necessaire à l'Art ; par la même raison encore ils l'ont nommé leur corps, le sujet de l'Art, la Lune pleine, l'argent vif animé, & d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois principes y sont également balancez par l'operation de la Nature,



les Philosophes à cause de cette parfaite union des principes, l'ont quelquefois appelé Vitriol, en effet le mariage du Soleil & de la Lune s'y fait voir à l'œil, on y voit le Roy dans son bain, Joseph dans sa prison, & l'on y contemple le Soleil dans sa Sphere; mais l'explication de tous ces noms demanderoit un gros volume, ainsi nous la remettrons à une autre fois.



## V.

*Ma done è mai questo Mercurio  
aurato,  
Che sciolto in Solfo, e sale,  
Humido radicale  
De' i metalli divien, seme ani-  
mato?  
Ah ch'egli è imprigionato  
In carcere sì dura,  
Che per fin la Natura  
Ritrar nol può da la prigionia al-  
pestra,  
Se non apre le vie l'Arte Maëstra.*

## CHAPITRE V.

**L**E Souphre des Philosophes est comme nous avons dit enclos dans l'intime de l'humide radical, mais emprisonné sous une si dure écorce qu'il ne peut s'élever dans les airs qu'avec une extreme industrie de l'Art; car la Nature n'a pas dans les mines un menstreuë convenable capable de dissoudre & délivrer ce Souphre,



faute de mouvement local, & selon que la vapeur s'élève, ou qu'elle demeure renfermée, tout ce qui est de la première composition demeure aussi ou s'envole; mais si derechef elle pouvoit dissoudre, putresier & purifier le corps métallique, sans doute elle nous donneroit elle-même la Pierre Philosophique, c'est à dire un Souphre exalté & multiplié en vertu. Tout fruit, ou tout grain qui n'est pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, mais demeurera tel qu'il est. Or l'Art qui connoit le bon grain, prend ce grain, & le jette dans la terre après l'avoir bien fumée & préparée, & là il se pourrit, se dissout, & se subtilie tellement, que sa vertu prolifique s'étend & se multiplie presque à l'infini; & au lieu que d'abord cette vertu étoit renfermée & comme assoupie dans un seul grain, elle acquiert dans cette regeneration tant de force & d'étendue qu'elle est contrain-

te d'abandonner sa première demeure, pour se loger dans plusieurs autres grains. Que les Disciples de l'Art considèrent donc attentivement comment par le seul acte de la putrefaction & de la dissolution, ce Souphre interne acquiert une si grande vertu renfermée dans le premier grain qui est si simple d'abord, & à laquelle on n'en ajoute point de plus grande, est tellement fortifiée & purifiée par elle-même, qu'elle passe aisément de la puissance à l'acte en multipliant son humide radical par l'humide radical des Elements auquel elle se joint; car c'est en cela que consiste la vertu spécifique, & point du tout en autre chose; tout de même si l'on sçait prendre le grain Philosophique, & qu'on le jette dans la terre bien fumée, bien purgée de ses Souphres impurs, & amenée à une parfaite pureté, il est sans doute qu'il pourrira, que le pur se séparera de l'impur dans une véritable dissolution, & qu'enfin il pas-



sera à une nouvelle generation beaucoup plus noble.

Si tu sçais trouver cette terre ; mon cher Lecteur , il te reste peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'œuvre. Au reste ce n'est point une terre commune, mais une terre Vierge ; ce n'est pas non plus celle que les fols cherchent dans la terre sur laquelle nous marchons , où il n'y a nul germe & nulle semence, mais c'est celle qui s'élève souvent au dessus de nos têtes & sur laquelle le Soleil terrestre n'a point encore imprimé ses actions. Cette terre est infectée de vapeurs pestilentiellles, & de venins mortiferes , desquels il faut la purger avec beaucoup de soin & d'artifice , & l'aiguiser par son menstruë cru, afin qu'elle acquiere plus de vertu pour dissoudre. Au reste il ne faut pas entendre icy cette terre des Sages où les vertus des Cieux se trouvent ramassées , & dans laquelle le Soleil & la Lune sont ensevelis , car une pareille terre ne s'acquiert

que par une veritable & complete calcination Phisique ; mais celle dont il s'agit icy est une terre qui appete les embrassemens du mâle , c'est à dire la semence Solaire , en un mot elle est designée chez les Philosophes par le nom de Mercure ; mais prends garde , cher Lecteur , de ne pas confondre ce nom de Mercure , & prends pour ton maître & ton guide le Chapitre cinquième , afin que par son moyen tu te débarrasses de ces filets , car cet Art est un Art mystereux qui ne se peut apprendre , qu'après avoir bien connu ses veritables principes , attaches-toy donc à les connoître , & tu parviendras à la fin que tu desires.





## V I.

*L'arte dunque , che fa ? Ministra  
accorta*

*Di Natura operosa*

*Con fiamma vaporosa ,*

*Purga il sentiero , e a la prigion ne  
porta ,*

*Che non con altra scorta ,*

*Non con mezzo migliore*

*D'un continuo calore ,*

*Si soccorre à natura , ond'ella poi*

*Scioglie al nostro Mercurio i ceppi  
suoi.*

## CHAPITRE VI.

**L**A Nature a toujours accou-  
tumé de se servir de chaleur  
pour la generation des choses , &  
cette chaleur est manifeste & sen-  
sible dans les animaux ; à l'égard  
des vegetaux elle est à la verité  
insensible , mais elle ne laisse pas  
d'être comprehensible suivant que  
le Soleil s'avance ou se recule ,  
ce qu'on appelle les saisons ; quoy  
qu'il

qu'il ne faille pas croire que la  
chaleur du Soleil soit une cause  
efficiente , mais seulement une cau-  
se occasionnelle ; le feu externe de  
la Nature étant excité par le  
mouvement du Soleil & des au-  
tres Spheres. Mais pour ce qui  
est des mineraux , la chaleur n'y  
est jamais perceptible , si ce n'est  
par accident lorsque les Souphres  
s'enflamment , & une telle cha-  
leur ne contribuë point à la ge-  
neration , au contraire elle brûle  
& détruit ce qui est déjà engen-  
dré dans les lieux voisins , ainsi il  
faut chercher pour eux une autre  
chaleur , & l'on trouvera qu'elle  
ne doit pas s'appercevoir par les  
sens , parce que si cela étoit , l'ou-  
vrage de la Nature seroit trop  
prompt , mais elle doit être telle  
qu'on s'apperçoive plutôt du froid ,  
comme il arrive dans les mines  
où regne un froid perpetuel , mal-  
gré lequel ( ce qui est admirable )  
la Nature conserve toujours la  
cause de la generation ; c'est à di-  
re une chaleur qui ne repugne  
S



point au froid, & qui étant de la nature des Etres superieurs est plutôt intelligible que sensible, mais ce n'est pas merveille que nos sens étant renfermez dans un corps grossier, ne puissent discerner ce qui est d'une substance spirituelle: nous concevons bien par exemple dans les choses artificielles que l'aiguille d'une montre se meut sans cesse, & nous jugeons de son mouvement par les effets qu'il produit; cependant il n'y a personne qui ait le sens assez subtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'observer; on peut donc aisement conclure par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature beaucoup plus subtil que celui de l'Art doit être imperceptible à nos sens. Enfin c'est une chaleur de la nature des esprits qui est d'être toujours en mouvement; & comme le mouvement est la cause de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans

les eaux fortes, & dans de semblables esprits qui ne brûlent pas moins en Hyver, que le feu fait en tout temps, & qui font de tels effets qu'on les croiroit capables de détruire toute la Nature, & la reduire à rien; toutefois l'humide radical des Elemens ne craint point leur voracité, car en luy comme nous avons dit, reside un feu d'une nature beaucoup plus noble qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or qui abonde en cet humide radical, n'est point détruit par de telles eaux, & quoy qu'il paroisse quelquefois dissout par elles & réduit en nature d'eau, ce n'est qu'une illusion des sens, puis qu'il sort de ces mêmes eaux aussi beau qu'auparavant, en conservant son même poids; ce qui n'arrive pas aux autres corps, parce que leur humide n'est pas si terminé ni si digéré par le feu intrinseque de la Nature, lequel se trouve suffoqué en eux par l'humidité trop crüe, ce qui le rend languissant, & susceptible d'alté-



ration par le feu de ses eaux fortes, en sorte qu'il s'envole aisément, & que le composé est réduit à rien, ne restant plus qu'une cendre corrodée; à l'égard de ces esprits corrosifs ils sont appelés feux contre nature parce qu'ils détruisent la nature. Que les ignorans aprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles eaux pour dissoudre les métaux, ou d'autres matières semblables, au lieu de se servir du même feu dont se sert la Nature, lequel il faut seulement savoir bien aiguïser, afin de le rendre plus actif, & plus convenable à la nature du composé. Au reste la construction de ce feu est très-ingenieuse, & en cela consiste presque tout le secret Physique, les Philosophes n'en ayant rien dit ou très-peu de chose; pour nous nous en parlerons cy-après, nous contentant pour le présent d'avertir les Chimistes de se donner bien de garde de construire leur feu avec les eaux fortes &

vulgaires, car ce n'est pas avec un tel feu qu'il faut secourir la Nature, mais avec un feu doux, naturel & administré à propos.

## VII.

*Si, sì questo Mercurio animi indotti*

*Sol cercar voi dovete,*

*Che in lui solo potete*

*Trovar ciò che desian gl' Ingegni dotti.*

*In lui già son ridotti*

*In prossima potenza*

*E Luna, e Sol, che senza*

*Oro, e Argento del Volgo, uniti insieme*

*Son de l'Argento, e l'oro il vero seme*

## CHAPITRE VII.

**I**L est dit dans le Dialogue de la Nature, & ailleurs, qu'on juge aisément du principe qui fait agir, par la fin qu'on se propose. Mais à l'égard des Chimistes il n'est



pas difficile de voir que le but auquel ils aspirent est de faire de l'Or, & qu'ils ne sont portez à l'acquisition de cet Art que par ce seul motif. La tyrannie que l'Or exerce sur les cœurs, s'est tellement emparée du monde, qu'il n'y a aucun País, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne manifeste son pouvoir; il n'y a point de Sçavant, point de Païsan, point d'enfant même qui ne soit réjoüy par son éclat, & ne soit attiré par sa beauté; & cela parce qu'il est de la nature humaine de desirer le bien, & de rechercher ce qu'il y a de plus parfait. Or il n'y a rien sous le Soleil de plus parfait que ce fils du Soleil, dans lequel est gravé le véritable caractère du pere; ce n'est point un enfant adulterin, mais son fils légitime, & sa véritable race revêtuë de toute sa splendeur, qui a reuni en soy toutes ses vertus, & qui les départ ensuite liberalement aux autres. Rien n'est si beau dans le Ciel que le Soleil, rien de si

parfait sur la Terre que l'Or; aussi toute la troupe Chimique n'aspire qu'à sa possession; d'où il arrive que telle qu'est leur fin, tel est leur travail; c'est à dire que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail est l'Or; mais ils ne sçavent pas que pour la multiplication des choses, on ne demande pas le fruit ny le corps, mais le sperme & la semence du corps avec laquelle il se puisse multiplier. Mais il est temps d'expliquer en peu de mots ce que c'est que ce sperme ou cette semence.

Nous avons déjà dit cy-devant en plusieurs endroits, que le véritable sujet de la Nature, ou substance des corps étoit l'humide radical, & nous avons si bien fait voir la Nature de cet humide radical, qu'il ne reste plus à sçavoir que l'ordre de sa specification, & la maniere de sa multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une chose constante que le feu de la Nature,



ou autrement le Souphre de nature reside dans cet humide radical, & qu'il est le grand artisan de la Nature auquel elle obeit absolument, car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or ce feu ainsi renfermé dans les corps ne desire que de s'étendre en vertu, & en quantité; c'est pourquoy il convertit sans cesse en soy l'humide radical, & se multiplie en le consumant; mais cela se fait imperceptiblement, & à mesure, autrement la nature du corps se détruiroit si on ne luy fournissoit pas toujours un nouvel humide pour remplacer l'humide consumé. Ce feu est le chaud inné toujours plein de vie & de chaleur; mais il est gouverné par des esprits spécifiques lesquels sont de la nature de la Lumiere surceleste, & ont reçu cette specification dans le point de la creation par la vertu ineffable de Dieu, & selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obeir, en suivant sans relâche ses Loix éternelles. Ces esprits spécifiques

cifiques demeurent constamment dans les corps jusqu'à ce qu'ils soient entierement consumez, & reduits à rien; c'est à dire tant que l'humide radical subsiste en tout ou en partie, mais luy une fois détruit la vertu spécifique est aussi détruite. Ce chaud inné enrichi de son esprit spécifique reside, comme nous avons dit, dans le domaine royal de l'humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphere; la nature du corps luy obeit, & l'humide radical luy fournit sans cesse sa matiere & son aliment, lequel est aussi sans cesse devoré par ce feu, & converti dans sa propre nature; mais cette coccion est plus ou moins forte, & la Nature opere plus ou moins facilement selon le plus ou le moins d'excremens qu'elle rencontre. Cet humide est dispersé par tout le corps, & se conserve dans le centre de la moindre particule d'ice-luy, & lors qu'il abonde en humidité c'est le sperme du corps, mais si cette humidité est termi-

T



née & plus cuite, alors c'est proprement la semence du corps. La semence n'est donc autre chose qu'un point invisible du chaud inné revêtu de son esprit spécifique, lequel reside dans l'humide radical, & cet humide après quelque alteration est proprement le sperme du corps.

Cette semence en quelque regne que ce soit, animal, vegetable ou mineral veut sans cesse se multiplier autant qu'elle en a le moyen; mais elle est souvent contrainte de demeurer en repos & sans action renfermée dans son corps, à cause que la Nature n'a pas de mouvement local, à moins que l'Art industrieux n'excite la chaleur interne par quelque moyen externe, & ne luy donne lieu par cet aiguillon de rassembler ses forces, & de reveiller sa vertu pour s'en servir à devorer son humide radical, & ainsi se multiplier; mais l'humide radical qui est l'aliment propre de la semence est aussi quelquefois tellement enveloppé d'ex-

cremens qu'il ne sçauroit aider au chaud inné, en sorte qu'il demeure tout languissant & sans action, quoyque le propre de sa nature soit d'agir; & alors ne pouvant attirer à soy qu'une tres-petite portion de l'humide radical, & encore avec beaucoup de peine & de temps, il arrive enfin par l'émotion naturelle & l'intemperie des Elemens, qu'il se détruit entierement, & retourne vers sa Patrie; d'où il revient dans de nouveaux corps; ainsi la corruption de l'un est la generation de l'autre par une continuelle vicissitude des choses.

Dans le regne animal, le chaud inné attire des alimens l'humide qui luy est necessaire pour sa restauration & par cette attraction, les parties du corps affoiblies se resourissent d'un nouvel humide à la verité, mais pourtant plus cru, quoy qu'il soit de même nature, & qu'il ait d'autant plus d'affinité avec luy, que ces alimens sont le plus souvent pris du même re-



gne ; ils sont quelquefois pris au du vegetable où cet humide a reçu une specification particuliere, mais plus convenable pourtant à la nature animale que celui qui se trouve dans les mineraux ou dans les Elemens dont la nature est trop universelle. Au reste tous ces humides radicaux sont d'une même substance & essence, à la difference que quelqu'uns n'ont reçu aucune coction, & que les autres l'ont reçue en partie.

La Nature dans ses operations passe toujours par des milieux, & ne va jamais d'une extrémité à l'autre si elle n'y est forcée, ce qui arrive tres-rarement ; comme on le remarque dans les gens, qui au rapport de quelques Auteurs, ont vécu pendant un certain temps d'air seulement, ou de terre appliquée sur leur estomach, d'où on pretend qu'ils ayent tiré l'humide qui étoit renfermé ; mais quand cela seroit vray, il n'en faudroit pas faire une regle ; quoy qu'il en soit, l'humide radical est

attiré de toutes les parties du corps pour le rétablissement du chaud inné qui a été consumé, & toutes ces diverses parties se trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain superflu aqueux qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le corps, jusqu'à ce que par la faculté attractive de certaines parties, il y soit attiré & conservé pour l'usage du sperme ; ensuite dequoy venant à recevoir sa determination dans les vases Spermatiques, il devient enfin un veritable sperme, lequel ayant été répandu par tout le corps, & en ayant ramassé en soy toute la vertu, contient à cause de cela en puissance tous les membres du corps distinctement, & de là s'établit la verité de cette doctrine que le sperme est le dernier & le plus parfait excrement de l'aliment.

Ce sperme veut toujours être separé du corps grossier, pour être porté dans un lieu pur, où il puisse servir à la generation de l'ani-



mal ; & comme c'est l'extrait & la quintessence du corps, il est nécessaire qu'il soit dissout par quelque chose de fort pur, afin que le chaud inné, ou le point seminal contenu en luy se puisse aisément fortifier, & multiplier en vertu ; pour donc y parvenir, la Nature a donné cet instinct à l'animal de s'accoupler avec sa femelle, afin que par cet accouplement ce sperme fût porté hors de son lieu, & jetté dans une matrice convenable.

Le sperme masculin étant entré dans la matrice s'unit dans l'instant avec le sperme féminin, d'où résulte un certain sperme de nature hermaphrodite ; dans le sperme féminin dominant les Elemens passifs, & dans le sperme masculin dominant les Elemens actifs, ce qui leur donne lieu d'agir & de patir entr'eux, car autrement s'ils étoient de même qualité, il ne se feroit pas d'alteration ny si facilement ny si promptement, & il seroit à craindre que la ver-

tu spécifique de sa semence qui est tres-subtile ne s'évanoüît.

Ces spermes venant à recevoir quelque alteration, à quoy contribué la qualité acide du menstrué ; alors le chaud inné commence à agir sur l'humide & l'assimile à soy ; & ainsi croissant en vertu & en quantité, il devient plus mur & plus actif, en sorte que recevant toujours un nouvel aliment du menstrué, il le transformé en chair, en os, & en sang. Mais comme nous traiterons de cela dans son lieu, il suffit pour le present de sçavoir, que ce sperme s'augmente par la transmutation du sang menstruel, & que ce sang menstruel abonde en humidité, laquelle sert à faire corrompre le sperme, c'est à dire que par sa crudité & son acidité, il corrompt les Elemens humides de l'humide radical, & les dissout ; en sorte qu'étant purifiés par cette alteration, ils deviennent un aliment plus noble & plus propre pour la semence, à laquelle ils



donnent lieu d'agir avec plus de vertu, & de conduire les choses à plus une grande maturité. Mais c'est assez parler du regne animal.

A l'égard du vegetable nous disons de même, que le sperme des vegetaux est leur humide radical répandu dans toute la masse du corps, lequel est abondant en humidité aqueuse; ce sperme ne demande qu'à être subtilisé & élevé en haut par l'attraction de l'air supérieur, parce qu'il est air lui-même, & que la Nature s'éjouit de la Nature; de là vient que les arbres, & les plantes s'élèvent en haut, laissant en bas la partie grossiere, jusqu'à ce qu'étant parvenus à une subtilité convenable, & le pur étant toujours separé de l'impur, ils passent enfin en grain de semence. Ce grain où est renfermé le sperme est de Nature hermaphrodite & contient en soy les qualitez masculine & feminine, car les vegetaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'ac-

couplement des deux natures, il a été nécessaire que cette double nature fût contenuë dans les grains, & dans les semences. Ces grains demeurent sans action, & ne passent point à une nouvelle generation, à moins qu'ils ne soient mis en mouvement par un agent externe, mais si le Laboureur les jette dans une terre qui leur soit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur cruë & menstruale, alors ils se corrompent par le moyen de cette humeur, & d'un certain esprit acre-nitreux, & par cette corruption le sperme est purifié, & la semence dissoute, laquelle attire à soy son aliment pour sa restauration; mais n'en trouvant pas suffisamment dans le grain même elle est obligée d'en attirer de la terre dont elle fortifie & multiplie sa vertu; & en même temps par cette attraction, sont aussi attirées quelques parties de terre & d'eau qui servent de voyes aux autres Elemens & à l'humide radical, &



de cette façon la semence croît en quantité à l'égard du corps, & en qualité à l'égard de sa vertu. La semence est puissamment portée à une telle attraction, en sorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va d'elle-même au devant du nutriment, s'étendant en racines, lesquelles se glissent sous terre pour y chercher sans cesse un nouvel aliment, & quoy qu'il y en ait abondamment dans l'air, toutefois celui qui est dans la terre a plus d'affinité avec la nature du grain, parce qu'il est moins spirituel; ce qui a obligé le Maître de la Nature de disposer tellement les choses, qu'en même temps que les grains seroient semez, le froid de l'Hyver environât la terre, afin que les pores étant bouchés, la semence ne pût aller prendre son aliment dans l'air, mais qu'elle le cherchât dans la terre, où comme nous avons dit il est plus convenable à sa nature.

Outre cela par l'action du grand

froid, cette vapeur des Elemens, ou cet humide radical cru des choses se conservent bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchés, les racines s'étendent bien plus librement dans son sein, & y deviennent bien plus vigoureuses, y prenant un corps dur & solide, à cause de la froideur de la terre, & de la grossiereté de l'eau; mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hyver, alors les pores de la terre s'ouvrent; & cette vapeur venant à s'exhaler, les racines qui se trouvent destituées d'aliment, sont obligées d'aller le chercher dans l'air, où elles sentent qu'il est; ce qui fait qu'elles s'enlèvent, & sont comme attirées en haut, & dans cette élévation le pur est toujours plus aisément séparé de l'impur, l'aliment grossier étant attiré des racines pour la production de la masse seulement; au reste la plante croît & se fortifie jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à un âge de perfection, après quoy



son attraction étant affoiblie, elle est contrainte de s'arrêter dans les termes de sa grandeur, mais le pur ne laisse pas toujours d'être séparé de l'impur, & de se renfermer sous une écorce d'où il se forme une grande quantité de nouveaux grains; & ainsi se fait la multiplication des vegetaux, par laquelle d'un seul corps, il en naît plusieurs d'une façon merveilleuse.

Venons presentement aux mineraux, & disons qu'ils sont produits de la même maniere, parce que la Nature est une, & la même partout; à l'égard des metaux en particulier, comme nous avons déjà traité de leur generation, nous y renverrons le Lecteur, nous contentans de dire quelque chose icy de leur semence. La semence des metaux est proprement leur chaud inné, c'est à dire le feu enclos dans l'humide radical, & parce que la Nature a eu le temps & le lieu propre pour bien purifier leur humide & le subtilier en

vapeur, on peut dire que les metaux à raison de leur grande homogeneité ne sont autre chose que l'humide radical luy-même, sur tout les metaux parfaits, lesquels n'ont retenu aucune scorie, ny aucun Souphre externe, mais en ont été separez. Cet humide est appelé d'un autre nom, Argent vif, mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié & subtilié assez parfaitement pour avoir acquis entierement une nature spermatique; au contraire il a contracté dans la terre quelque grossiereté par l'union d'une substance aqueuse en laquelle les metaux abondent extrêmement, ce qui fait que ce sont proprement des fruits de l'eau, comme les vegetaux le sont de la terre; pour ce qui est des autres Elements ils y sont mêlez diversement.

Le sperme donc des metaux est renfermé dans un corps, lequel corps est l'Argent vif, tant du vulgaire que celui des autres me-



taux , & c'est luy qui en est proprement la matiere , en sorte que si vous separez du metal la substance de l'Argent vif ( ce qui est facile à faire , ) ce qui reste n'est plus un metal. Ce sperme ne laisse pas d'être soüillé , parce qu'il est renfermé dans un corps de terre & d'eau , & bien que cette eau & cette terre soient tres-pures & tres-resplandissantes au regard des autres corps , toutefois par rapport à la semence , ce ne sont que comme des feces , & comme une écorce ; parce que le point seminal est de la nature du Ciel dont il participe beaucoup plus que de la nature inferieure. Ce sperme est le veritable vehicule de la Lumiere celeste qui ne pouvoit loger que dans un corps aussi pur , & ce corps est proprement la moyenne substance de l'Argent vif , dont Geber & les autres parlent tant , disant que c'est la Pierre connue des Philosophes , & designées dans leurs Chapitres , & que c'est enfin le veritable sperme des me-

taux , lequel il faut necessairement avoir , puis que sans luy la multiplication de la semence est impossible. La semence des metaux est donc enclose dans ce sperme , de la même maniere qu'il a été dit à l'égard des autres regnes ; mais dans des degrez differens , selon le plus ou le moins de coction & de purification. Elle se peut aussi extraire de tous corps , mais fort facilement à l'égard de quelques-uns , & tres-difficilement à l'égard des autres , c'est à dire quasi point du tout. Il est necessaire à l'Artiste de bien connoître cette semence , & l'ayant connue , l'extraire pour operer une nouvelle generation & multiplication ; mais avant cela il est necessaire que son sperme se putrefie , se separe , & se purifie par un moyen propre & un menstreu convenable , dans une matrice qui la soit aussi , après quoy tu la trouveras multipliée , & tu auras la veritable Pierre des Philosophes , & le Souphre de sagesse. Je te



dis encore que cette semence a sur tout acquis dans les metaux la nature fixe , ce qui a obligé les Philosophes de la chercher particulièrement en eux , afin d'avoir une medecine fixe, qui ne se consumât pas aisément, ny ne s'en volât à une douce chaleur. Sois donc prudent , mon cher Lecteur , dans l'extraction de cette semence si tu veux parvenir à l'œuvre Philosophique , & que cela te suffise.



## VIII.

*Pur ogni seme inutile , si vede,  
Se incorrotto , e integro  
Non marcisce , e vien negro.  
Al generar la corruttion prece-  
de.  
Tal Natura provede  
Ne l'opre sue vivaci,  
E noi di lei seguaci,  
Se non produrre aborti al fin vo-  
gliamo ,  
Prià negreggiar , che biancheggiar  
dobbiamo.*

## CHAPITRE VIII.

**N**Otre Poëte enseigne icy brièvement ce que nous avons déjà expliqué , à sçavoir que sans la putrefaction , il est impossible d'atteindre au but désiré , qui est la delivrance du Souphre, ou semence renfermée dans la prison des Elemens , & en effet il n'y a que ce seul moyen , car si la semence n'est jettée en terre pour y



pourrir ; elle demeure inutile , la Nature nous enseignant de proceder par la corruption à la multiplication des semences. Or cette corruption ne s'accomplit que dans un menstreuë approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des animaux & des vegetaux. Dans les animaux le menstreuë est placé dans la matrice , où le sperme se corrompt & à l'égard des vegetaux leur menstreuë se trouve dans la terre, où les semences sont reincrudées & corrompuës. Pour ce qui est des mineraux , leur menstreuë est renfermé dans leur propre matrice qui est prise pour leur terre ; mais comme dans les animaux les matrices doivent être confortées , & les femelles nourries des meilleurs alimens , sans quoy l'embrion auroit de la peine à être poussé dehors , ou resteroit tres-infirmes , & comme il faut aussi dans les vegetaux que la terre soit labourée , purifiée , appropriée , & fumée , autrement en vain y jetteroit-t'on du grain ; il en est de même des mine-

raux , & sur tout de nos metaux dans la procreation de l'Elixir ; car si la semence aurifique n'est jettée dans une terre bien preparée , jamais l'Artiste ne viendra à bout de ce qu'il souhaite , parce qu'autrement la matrice sera infectée de vapeurs puantes , & de Souphres impurs ; sois donc tres-circonspect dans la culture de cette terre , après quoy jettes-y ta semence , & sans doute elle te rapportera beaucoup de fruit.







# LA LUMIERE SORTANT par foy même des Tenebres.

OU

## VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philosophes.

*Canzone Terza.*

I.

*O Voi, che à fabricar l'Oro per  
Arte*

*Non mai stanchi trahete*

*Da continuo carbon fiamme inces-  
santi,*

*E' i vostri misti in tanti modi, e tanti,*

*Hor fermate, hor sciogliete,*

*Hor tutti sciolti, hor congelati in parte.*

*Quindi in remota parte*

*Farfalle affumicate, e notte, e giorno*

*State vegliando à stolti fochi intorno.*

### CHAPITRE PREMIER.



Le front des Chimistes  
toujours moite de la sueur  
qu'il distille sans cesse,  
marque bien la dissolution de leur

cerveau, mais il a beau s'en éle-  
ver des vapeurs, elles sont si noi-  
res & si impures que bien loin  
que leur ignorance soit purgée,  
par ce moyen, & leur tête puri-  
fiée, elles ne font que découvrir  
leur folie. C'est le supplice des  
damnez d'avoir toujourns envie  
de voir la Lumiere, & d'être dans  
de perpetuelles Tenebres; il en  
est de même de ces Chimistes,  
car quoyque la Lumiere se leve  
pour les autres, ils demeurent  
toujourns ensevelis dans un profond  
sommeil, & leurs yeux sont dans  
un aveuglement qui ne finit point.  
Quel moyen de chasser d'autour  
d'eux les Tenebres qui les envi-  
ronnent, & commen dissoudre la  
grossiereté de leur esprit si le feu  
continuel de leurs fourneaux a tel-  
lement rarefié leur entendement  
qu'il ne leur en reste presque plus;  
vous les voyez sans cesse occupez  
à anatomiser toutes sortes de mix-  
tes par leurs calcinations, disso-  
lutions, cohobations, & sublima-



tions, s'imaginant avoir distinctement par ce moyen, les diverses substances des Elemens, & donnant à leurs mélanges, à leurs huiles, & à leurs folles confectious divers noms, comme d'air, de feu, & semblables. Quelle extravagance de pretendre purger les corps de leur crasse, & de leur impureté, par le moyen des eaux corrosives, & contre nature, qui corrompent & détruisent la nature renfermée dans les mixtes. Ces eaux dissolutives des Philosophes ne doivent point mouïller les mains parce qu'elles sont du genre des esprits mercuriels, & permanens, qui ne s'attachent qu'aux choses qui sont de leur propre nature; & s'ils lisoient les Auteurs, ils verroient qu'ils enseignent que nulle eau ne peut dissoudre les corps d'une veritable dissolution, que celle qui demeure avec eux dans une même matiere, & sous une même forme, & que les metaux dissouts peuvent derechef recongeler. Mais en verité quelle

convenance y a-t'il entre les eaux de ces gens-là, & leurs corps, nulle sans doute, car au lieu de se joindre à eux, elles furnagent au dessus, & demeureroient de la sorte au feu jusqu'au jour du jugement. Malheureux qu'ils sont, ils pretendent être fort habiles, & ne se sont jamais donné la peine d'apprendre ce qu'il faut necessairement sçavoir avant toutes choses.

Il n'y a pas moins d'habileté à connoître l'eau des Philosophes, qu'il y en a à connoître leur Souphre; & l'ouvrage de la solution est aussi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut dissoudre est mysterieux; cela est cause que les ignorans prennent d'abord l'Or vulgaire ou quelqu'un des autres metaux, & qu'ils essayent de le dissoudre avec le Mercure, ou avec quelque autre mineral corrosifs, ce qu'ils font vainement; mais aussi quelle folle raison leur peut persuader qu'un corps terrestre sera conjoint avec une humi-



dité aqueuse sans un milieu qui puisse unir ces deux natures, tous les Philosophes ordonnant expressement de combiner les Elemens par des milieux, & enseignant que jamais les extremes ne peuvent être unis sans une nature participante des deux; mais les pauvres gens ne sçavent rien de ce qu'il faut sçavoir, & ils veulent édifier sans avoir un bon fondement, ils joignent ensemble diverses choses selon leur caprice & sans examen, ils s'imaginent tout possible & tout aisé. Il y en a plusieurs d'entr'eux qui raisonnans suivant la capacité de leur petit cerveau, établissent pour un axiôme indubitable que la matiere est une, qu'il la faut dissoudre & purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, & ensuite la joindre avec un Mercure bien lavé; après quoy sans autre industrie, & sans autre feu que celui des charbons, on doit la commettre aux soins de la Nature. Ceux qui raisonnent de la sorte sont les plus

plus doctes, & pretendent entendre parfaitement les mots des Philosophes, mais les pauvres ignorans n'en comprennent pas la véritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut à l'exemple du Laboureur que l'Artiste choisisse le grain qui luy est nécessaire, qu'il le dépure, & qu'en suite il le mette dans une terre bien cultivée; après quoy il peut sans difficulté le confier aux soins de la Nature, à l'ayde d'une simple chaleur administrée au dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'est que nôtre grain, ce que c'est que la culture de nôtre terre, & après ils pourront dire qu'ils sçavent quelque chose; mais puisque nous avons touché ce qui regarde la solution, il est à propos que nous l'examinions avec un peu d'attention.

Les Auteurs disent qu'il y a trois sortes de solution dans l'ouvrage Physique, l'une qui est la solution ou reduction du corps cru



& metallique dans ses principes , à sçavoir en Souphre & Argent vif, la deuxième est la solution du corps Physique , & la troisième est la solution de la terre minerale. Ces solutions sont si enveloppées de termes obscurs qu'il est impossible de les entendre sans le secours d'un maître fidele. La premiere solution se fait , lors que nous prenons nôtre corps metallique , & que nous en tirons un Mercure & un Souphre ; c'est là que nous avons besoin de toute nôtre industrie , & de nôtre feu occulte artificiel pour extraire de nôtre sujet ce Mercure ou cette vapeur des Elemens , la purifier après l'avoir extraite , & ensuite par le même ordre naturel, délivrer de ses prisons le Souphre ou l'essence du Souphre ; ce qui ne se peut faire que par le seul moyen de la solution, & de la corruption, laquelle il faut parfaitement connoître ; le signe de cette corruption est la noirceur , c'est à dire qu'on doit voir dans le vase une certaine fumée noire, laquelle est engen-

drée de l'humidité corrompante de ton menstreuë naturel, car c'est d'elle que dans la commotion des Elemens se forme cette vapeur ; si donc tu vois cette vapeur noire, sois certain que tu es dans la droite voye, & que tu as trouvé la véritable methode d'operer. La deuxième solution se fait , quand le corps Physique est dissout conjointement avec les deux substances cy-dessus, & que dans cette solution tout est purifié, & prend la Nature celeste ; c'est alors que tous les Elemens subtiliez preparent le fondement d'une nouvelle generation, & c'est là proprement le véritable cahos Philosophique , & la vraye premiere matiere des Philosophes, ( comme l'enseigne le Comte Bernard ) car c'est seulement après la conjonction de la femelle, & du mâle, du Mercure & du Souphre qu'elle doit être dite la premiere matiere, & non auparavant ; cette solution est la véritable reïncrudation par laquelle on a une semence tres pure , & multipliée en vertu ;



car si le grain demeuroid en terre sans être reincrude & reduit dans cette premiere matiere, en vain le Laboureur attendroit-il la moisson desirée; tous les spermes sont inutiles pour la multiplication s'ils ne sont auparavant reincrudez, c'est pourquoy il est tres-necessaire de connoître parfaitement cette reincrudation, ou reduction en premiere matiere par laquelle seule se peut faire cette deuxieme solution du corps Physique. A l'égard de la troisieme solution, c'est proprement cette humectation de la terre ou Souphre Physique & mineral, par laquelle l'enfant augmente ses forces; mais comme elle a principalement son raport à la multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avons à dire brièvement sur le sujet de la solution, afin que le Lecteur puisse bien comprendre tout ce qui appartient à la theorie, & qu'avec ce secours il lise plus hardiment les Ecrits des Philosophes, & se dépetre plus facilement de leurs filets,

## I I.

*Da l'insane fatica homai cessate  
Ne più cieca speranza,  
Il credulo pensier col fumo indori.  
Son l'opre vostre inutili sudori,  
Ch' entro squallida stanza  
Sol vi stampan sul volto hore stenta-*  
*te.*

*A che fiamme ostinate?  
Non carbon violento, accesi faggi,  
Per l'Hermetica Pietra usano i Saggi.*

## CHAPITRE II.

**N**Ous devrions dans ce Chapitre, pour suivre l'ordre de nôtre Poëte, parler du travail ridicule des Artistes ignorans; mais parce que nous en avons déjà dit quelque chose deçà & de là, & que nous aurons encore occasion d'en parler, nous n'y insisterons pas pour le present, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons seulement d'avertir le Lecteur sur le sujet du feu, qu'il ne faut pas entendre un



feu de charbon, de fumier, de lampe, ny de quelqu'autre genre que ce soit ; mais que c'est le feu dont use la Nature, ce feu si fort caché chez les Philosophes, & dont ils ne parlent que tres-obscurement ; la construction duquel est aussi difficile qu'elle est secrette, & si les Artistes la sçavoient, nous pouvons assurer hardiment qu'ils n'auroient qu'à entreprendre l'œuvre des Philosophes pour y reussir ; mais afin que le Lecteur soit convaincu de nos bonnes intentions sur ce sujet, nous allons passer à l'explication du Chapitre qui suit,



## III.

*Col foco, onde sotterra al tutto  
giova  
Natura, Arte lavora,  
Che immitar la Natura Arte sol  
deve:  
Foco che è vaporoso, e non è leve,  
Che nutre, e non divora,  
Ch' è naturale, e l'Artificio il  
trova,  
Arrido e fà, che piova;  
Humido, e ogni hor dissecca, Acqua,  
che stagna,  
Acqua, che lava i corpi, e man non  
bagna,*

## CHAPITRE III.

**I**E ne m'étonne pas si plusieurs, & presque tous ont erré faute de connoître le feu ; car c'est comme si quelqu'un manquoit d'instrumens necessaires à son Art ; il est seur qu'il ne viendrait jamais au but qu'il se propose, & ne feroit rien que d'estropié & d'imparfait.

X iiij



Afin donc que vos ouvrages soient, ô enfans de l'Art, servez-vous de ce feu instrumental par lequel seul toutes choses se font parfaites. Ce feu est répandu par toute la Nature, car sans luy elle ne sçauroit agir, & par tout où la vertu vegetative est conservée, là aussi ce feu est caché. Ce feu se trouve toujours joint à l'humide radical des choses, & accompagne continuellement le sperme cru des corps; mais quoy qu'il soit ainsi répandu par toute la Nature inferieure, & dispersé dans les Elemens, il ne laisse pas d'être inconnu au monde, & ses actions ne sont pas assez considerées. C'est ce feu qui cause la corruption des choses, car c'est un esprit tres-cru, ennemi du repos qui ne demande que la guerre & la destruction. C'est une chose qu'on ne sçauroit trop admirer dans la Nature que tout ce qui se trouve exposé à l'air, tout ce qui est dans l'eau, ou sous la terre se reduit à rien, & retourne dans son pre-

mier cahos. Les Pierres les plus solides, les plus fortes tours, les plus superbes Edifices, les Marbres les plus durs, & tous les metaux enfin excepté l'Or, sont reduits en poudre après une longue suite de temps. Le vulgaire ignorant a accoutumé d'attribuer une chose si surprenante au temps qui devore tout; & cela vient de ce qu'il ignore ce qui est caché dans les Elemens, & sur tout dans l'air. C'est une flamme invisible & insensible, qui insensiblement consume tout, & l'envelope sous un profond silence. Ce feu dont nous parlons est diffus dans l'air, parce qu'il est tout aërien de sa Nature, par son esprit cru il décompose les mixtes, & détruisant les ouvrages de la Nature, il reduit toutes choses dans leur premier estre par le moyen de la corruption; c'est par luy que les couvertures de plomb de certains bâtimens, sont après un long temps converties en une roüille blanche qui ressemble à la ceruse artificielle.



& qui étant lavée par l'eau des pluies, se confond avec elle & se perd. Le fer tout de même est changé en scorie peu à peu, & une partie après l'autre; les cadavres des animaux, leurs ossemens, les troncs des arbres, aussi bien que leurs racines quasi terrifiées, les Marbres, les Pierres, les métaux, enfin tout ce qui est dans la Nature tombe par succession de temps, & est réduit au neant par cette seule cause, & par ce seul feu secret.

Ce feu est quelquefois appelé Mercure par les Philosophes, par une équivoque de nom; parce qu'il est de nature aërienne, & que c'est une vapeur tres-subtile participant du Souphre avec lequel elle a contracté quelque soûsileure; & nous disons de bonne foy que qui connoit le sujet de l'Art, connoit aussi que c'est là principalement que reside nôtre feu, toutefois envelopé de feces & d'impuretez, mais il ne se communique qu'aux vrais Sages qui

le sçavent constituer & purifier. Il a tiré du Souphre une imperfection, & une siccité adustible qui fait qu'on doit agir avec luy sagement & avec precaution, si on veut s'en bien servir; autrement il devient inutile. Faute de ce feu la Nature cesse souvent d'agir dans les corps, & où l'entrée luy est déniée, là ne se fait aucun mouvement vers la generation, la Nature laissant son ouvrage imparfait dès que cet agent n'a plus son action libre. Ce feu est dans un continuel mouvement, & la flamme vaporeuse tend perpetuellement à corrompre, & à tirer les choses de puissance en acte comme il se voit dans les animaux lesquels ne seroient jamais portez à la generation, ne rechercheroient jamais l'accouplement, & ne songeroient jamais à la production de leurs semblables, sans ce feu prompt à se mouvoir qui excite & reveille leur propre feu lors qu'il est engourdi; c'est luy qui est la veritable cause du mou-



vement libidineux, par lequel l'animal est porté à se joindre à son semblable, & y est excité par un éguillon tres - picquant ; ce qui fait qu'en certain temps les animaux sont tellement incitez à l'acte de la generation, que malgré tous les obstacles, oubliant toute tristesse, & méprisant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puissance, & en suivent tous les mouvemens avec joye. Qui des hommes seroit assez fou pour souhaiter toutes les saletez attachez à cet action, qui voudroit se donner toutes les peines qui servent ordinairement de moyen pour y parvenir, & qui ne craindroit de s'exposer aux maladies qui derivent de cette source, si on y étoit forcé par un mouvement violent, & entraîné par les Loix de la Nature ; c'est ce feu lequel répandu dans les membres agite tout le corps, usurpant un pouvoir tyrannique sur les facultez qui luy sont soumises, & soumettant toute nôtre volonté aux appetits de l'a-

me ; de sorte qu'on peut dire, si quelqu'un resiste à ses flammes, ce n'est que par un secours Divin, & par le frein d'une raison toute puissante. Cet esprit tres - subtil s'insinuë dans les entrailles, les émeut fortement, & par son feu allume toute la masse du sang ; c'est par sa chaleur que le feu interne est excité & comme invité au combat de Venus, car elle se porte avec violence aux vazes spermatiques, & les échauffe tellement, que la semence pleine d'esprits se dilatant, & rompant les bornes de sa prison, ne demande qu'à être jettée dans la matrice de la femme, afin de s'y multiplier dans son propre vaisseau, en faisant passer sa vertu generative de puissance en acte.

Ce feu exerce un semblable pouvoir dans le regne vegetable, mais quoy qu'il s'y trouve renfermé dans tous les corps, néanmoins parce que les Elements y sont plus grossiers que dans le regne animal, il n'est pas



excité si aisément, & il a besoin de l'industrie de l'Art, & qu'on appelle à son secours l'air, ou quelque autre Element afin d'être rendu plus actif & plus prompt à operer; ce qui se remarque à l'arrivée du Printemps, & dans l'Été, car alors les pores des corps étans ouverts, ce feu répandu dans les Elemens de l'eau, de la terre & de l'air s'insinue dans ces corps, & fait voir son action dans l'ouvrage de la vegetation. Sans ce feu la Nature accablée sous le fais des excremens ne feroit que languir, au lieu qu'étant reveillée par ce mouvement vif & pressant, elle agit sans cesse, & devenue plus vigoureuse elle épand sa vertu au long & au large.

On peut dire la même chose des mineraux, & comme ils s'engendrent dans les cavernes de la terre, il est aisé à cet esprit de feu de s'y conserver à cause de la solidité des lieux; ce qui fait que la Nature y engendre plus com-

modement les metaux, sur tout si les lieux ont déjà été purifiés par ce même feu. Mais comme il arrive quelquefois à cause de la froideur du lieu que les pores du corps sont bouchés, & que cela fait qu'ils demeurent sans action, pleins d'obstructions & d'excremens; alors cet esprit est obligé de vaguer dans ces antres, & y suscite souvent des mouvemens violens, après avoir abandonné son corps. Mais pour le mieux faire connoître ce feu, sache qu'il s'enveloppe ordinairement d'excremens sulphureux; parce qu'il appetite la nature chaude, & qu'il se revest d'un habillement salix, ce qui fait que la terre étant pleine de Souphres, les metaux s'y engendrent tres-aisément, pourvu que les autres causes materielles y interviennent; mais après que la Nature a achevé la generation des corps metalliques, il ne se fait point de multiplication à cause des empêchemens dont nous avons parlé



cy-devant , & que ce feu s'éva-  
noïit subitement , de là vient aussi  
que les metaux qui ont souffert le  
feu de fusion demeurent comme  
morts , parce qu'ils sont privez de  
leur moteur externe ; & c'est ce  
qui oblige l'Artiste quand la Na-  
ture a cessé d'agir , de la secou-  
rir en doublant ses poids , & en  
y introduisant un plus grand de-  
gré de feu.

Enfin nous disons que ce feu à  
cause de la siccité sulphureuse dont  
il participe , veut être humecté  
afin de s'insinuer plus librement  
dans le sperme humide féminin ,  
& le corrompre par son humidi-  
té superflue ; mais à cause de sa  
qualité volatile & seche , il est  
tres-difficile de l'attraper , & il  
faut le pescher avec un rez bien  
délié par un moyen qui soit pro-  
pre à cela ; c'est dans cette oc-  
casion que l'Artiste doit connoi-  
tre parfaitement les sympathies  
des choses & leurs proprieté , &  
qu'il doit être versé dans la ma-  
gie naturelle. Le menstreuë doit  
être

être éguisé par ce feu afin que  
ses forces en soient augmen-  
tées ; & il ne suffit pas à l'Ar-  
tiste de connoître le feu , il faut  
encore qu'il sache l'administrer  
& qu'il entende parfaitement les  
degrés de sa proportion ; mais  
comme cela depend de l'expe-  
rience & de l'habileté des maî-  
tres , nous n'en dirons pas da-  
vantage presentement.





## IV.

*Cen tal foco lavora l'Arte segua-  
ce*

*D'infallibil Natura ,*

*Ch' oue questa manca , quella sup-  
plisce :*

*Incommincia Natura , Arte finis-  
ce ,*

*Che sol l'Arte depura*

*Ciò che à purgar Natura era in-  
capace.*

*L'Arte è sempre sagace,*

*Semplice è la Natura , onde se  
scaltrà*

*Non spiana una le vie , s'arresta  
l'altra.*

## CHAPITRE IV.

**N**Ous avons fait voir cy-des-  
sus en quoy consiste l'habi-  
leté de l'Art, à sçavoir, à se-  
courir la Nature, & sur tout  
dans l'administration du feu tant  
externe qu'interne; ce dernier  
sert pour l'abbreviation de l'œu-

vre, & consiste dans l'addition  
d'un Souphre plus mur & plus  
digest, par le moyen duquel la  
sublimation Phisique se parfait en-  
tierement; car le feu augmente  
le feu, & deux feux unis échauf-  
fent davantage & convertissent les  
Elemens passifs en leur nature,  
bien plus aisément que ne sçau-  
roit faire un seul. C'est donc un  
tres-grand artifice que de sçavoir  
secourir le feu par le feu, & tout  
l'Art de la Chimie n'est autre  
chose que de bien connoître les  
feux, & les sçavoir bien admini-  
strer.

Les Philosophes nous parlent  
dans leurs Livres de trois sortes  
de feux, le naturel, l'innaturel,  
& le feu contre nature. Le natu-  
rel est le feu masculin, le princi-  
pal agent, mais pour l'avoir il  
faut que l'Artiste employe tous  
ses soins & toute son étude, car  
il est tellement languissant dans  
les metaux & si fort concentré en  
eux, que sans un travail tres-opi-  
niâtre on ne peut le mettre en



action. Le feu innaturel est le feu féminin, & le dissolvant universel, nourrissant les corps, & couvrant de ses aîles la nudité de la Nature, il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le precedent. Celuy-cy paroît sous la forme d'une fumée blanche, & il arrive tres-souvent que sous cette forme il s'évanoïit par la negligence des Artistes. Il est presque incomprehensible, quoyque par la sublimation Physique il apparaisse corporel & resplendissant. Le feu contre nature est celui qui corrompt le composé, & qui le premier à la puissance de dissoudre ce que la Nature avoit fortement lié; il est voilé sous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux ignorans, & pour le bien connoître, il faut beaucoup étudier, lire & relire les Auteurs, & comparer toujours ce qu'ils disent avec la possibilité de la Nature. Il y a outre cela divers feux comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'arbres, de noix, d'huile,

de lampe & autres qui tous sont compris mystiquement sous la categorie de ces trois feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis ensemble; mais parce qu'il faudroit un gros volume pour expliquer tous ces noms, & plusieurs autres encore qui se trouvent dans les Livres, il suffira pour le present, & dans le dessein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que nôtre Poëte a si clairement décrit les proprietéz de ce feu, qu'il semble n'être pas besoin d'un plus grand éclaircissement.





## V.

*Dunque à che prò tante sostanze,  
e tante*

*In Ritorte, in Lambicchi,  
S'unica è la materia, unico il foco?  
Unica è la Materia, e in ogni loco  
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,  
A tutti sconosciuta, e a tutti inan-*

*te.  
Abietta al volgo errante,  
Che per fango a vil prezzo ogn'hor la  
vende,  
Pretiosa al filosofo, che intende.*

## CHAPITRE V.

**P**Resque tous les Philosophes conviennent entr'eux sur l'unité de la matiere, & affirment unanimement qu'elle est une en nombre & en espece ; mais plusieurs d'entr'eux entendent parler de la matiere Physique qui est une substance mercurielle, & à cet égard ils disent qu'elle est une : parce qu'en effet il n'y a qu'un seul Mer-

cure en toute la Nature, quoy qu'il contienne en soy diverses qualitez par lesquelles il varie, selon la diverse domination & alteration de ces qualitez. Pour moy je n'entends point icy cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le sujet Physique que l'Artiste doit prendre à la main, & qui sans aucune équivoque est unique, car nôtre œuvre ne se fait point de plusieurs matieres, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec proportion ny de connoître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une nature, qu'une operation, & enfin qu'un seul sujet lequel sert de vaze à tant d'operations merveilleuses.

Ce sujet se trouve en plusieurs lieux, & dans chacun des trois regnes, mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule nature metallique doit être aidée de la Nature, & par la Nature ; c'est donc dans le regne mineral seulement qu'il reside la semence metallique.



que nous devons chercher le sujet propre à nôtre Art , afin de pouvoir operer facilement ; mais quoy qu'il y ait plusieurs matieres de cette sorte, il y en a une pourtant qu'il faut preferer aux autres ; il y a divers âges dans l'homme , mais l'âge viril est le plus propre à la generation, il y a diverses saisons dans l'année, mais l'Automne est la plus propre à cuëillir la moisson, enfin il y a divers luminaires dans le Ciel, mais le Soleil est le seul propre à illuminer ; apprends donc à connoître qu'elle est la matiere la plus propre , & choisis la plus facile. Nous rejettons sur tout, toutes les matieres dans lesquelles l'essence metallique n'est pas renfermée , non seulement en puissance, mais aussi en acte tres-réel ; & ainsi tu n'erreras pas au choix de ta matiere. Où n'est pas la splendeur metallique , là ne peut être la Lumiere de nôtre sperme ; laisse donc chacun dans son erreur , & prens garde de te laisser surprendre aux fourberies, & aux illusions

si tu veux reüssir dans ton dessein : & saches certainement que tout ce qui est necessaire à l'Art est renfermé dans ce seul & unique sujet ; il est vray qu'il faut aider la Nature afin qu'elle fasse mieux son ouvrage, & qu'elle l'acheve plus promptement, & cela par un double moyen lequel sur toutes choses il te faut connoître.

Ce sujet non seulement est un, mais il est outre cela méprisé de tout le monde, & à le voir on n'y reconnoît aucune excellence ; il n'est point vendable, car il n'est d'aucun usage hors l'œuvre Philosophique, & lors qu'il est dit par les Philosophes que toute creature en use, qu'il se trouve dans les boutiques, & qu'il est connu de tout le monde, ils entendent par là ou l'espece ou la substance interne du sujet qui étant mercurielle se trouve en toutes choses. Bien des gens l'ont souvent dans leurs mains, & le rejettent par ignorance, ne croyant pas qu'il puisse y avoir rien de bon en luy,



comme il m'est arrivé plusieurs fois à moy-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voicy une nouvelle leçon que je te vay donner. Sache donc que le Souphre Philosophique n'est autre chose que le feu tres-pur de la Nature dispersé dans les Elemens, & renfermé par cette même nature dans nôtre sujet, & dans plusieurs autres, où il a déjà reçu quelque coction, par laquelle il est en partie congelé & fixé, toutefois sa fixité n'est encore qu'en puissance parce qu'il est envelopé de beaucoup de vapeurs volatiles qui sont cause qu'il s'envole aisément & s'évanoüit dans les airs; car lors que dans un sujet la partie volatile surmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, & cela est selon les regles, & la possibilité de la Nature. Cette Lumiere ne se trouve donc point actuellement fixe sur la Terre, sans être surmontée des qualitez contraires, hormis dans l'Or; ce qui fait que l'Or est le seul de tous les corps

où les Elemens sont dans une proportion égale, & par consequent fixe & constant au feu; mais lors que cette vertu fixe est surmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, & qu'elle se trouve jointe à des excréments vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoy qu'elle l'ait toujours en puissance. Nôtre souphre, lequel est requis pour l'œuvre, est la splendeur du Soleil, & de la Lune, de la nature des corps celestes, & revêtu d'un semblable corps; ainsi il faut que tu cherches soigneusement en quel sujet cette splendeur peut être & s'y peut conserver, & saches que là où est cette splendeur, là est la Pierre tant recherchée. Il est de la nature de la Lumiere de ne pouvoir paroître à nos yeux sans être revêtuë de quelque corps, & il faut que ce corps soit propre aussi à recevoir la Lumiere; là où est donc la Lumiere, là doit aussi être nécessairement le vehicule de cette Lumiere. Voià le moyen le plus facile pour ne point



errer; cherche donc avec la lumie-  
re de ton esprit, la Lumiere qui est  
enveloppée de Tenebres, & aprens  
de là que le sujet le plus vil de tous  
selon les ignorans, est le plus noble  
selon les Sages, puisqu'en luy seul  
la Lumiere repose, & que c'est par  
luy seul qu'elle est retenuë & con-  
servée. Il n'y a aucune nature au  
monde excepté l'ame raisonnable  
qui soit si pure que la Lumiere, ainsi  
le sujet qui contient la Lumiere  
doit être tres-pur, & le vase qui  
doit servir à tous les deux ne doit  
pas non plus manquer de pureté.  
Voilà comment dans un corps tres-  
abject est renfermée une chose tres-  
noble, & cela afin que toutes choses  
ne soient pas connues de tous.



## V I.

*Questa Materia sol tanto avvilita  
Cherchin gl' ingegni accorti,  
Che in lei quanto desian tanto s'adu-  
na.  
In lei chiudonfi uniti, e Sole, e Lu-  
na,  
Non volgari, non morti,  
In lei chiudesi il foco, onde han la  
vita;  
Ella dà l'acqua ignita,  
Ella la terra fissa, ella dà tutto  
Che infin bisogna a un intelletto istrut-  
to.*

## CHAPITRE VI.

**N**Otre Poëte continuë dans ce  
Chapitre d'enseigner à sa  
maniere ordinaire, ce que nous a-  
vons déjà dit du sujet de l'Art;  
mais afin de ne pas repeter la pa-  
linodie, nous dirons seulement icy  
que dans ce sujet sont renfermez le  
fel, le Souphre & le Mercure des  
Philosophes, lesquels doivent être



extraits l'un après l'autre par une sublimation Physique parfaite & accomplie ; car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche , & ensuite dissoudre l'eau ignée, ou le Souphre par le moyen de leur sel bien purifié , volatilisant le fixe, & conjoignant les deux ensemble dans une union parfaite. A l'égard de cette terre fixe dont nôtre Poëte dit qu'elle est contenue dans nôtre sujet , nous disons qu'en elle gist la perfection de la Pierre, le véritable lieu de la Nature, & le vaisseau où se reposent les Elemens ; c'est une terre fusible & ignée tres-chaude, & tres-pure, laquelle doit être dissoute & inhumée, pour être rendue plus penetrante, & plus propre à l'usage des Philosophes, & pour être enfin le second vaisseau de toute la perfection ; car comme il est dit au sujet du Mercure que le vaisseau des Philosophes est leur eau, aussi peut-on dire à l'égard de cette terre, que le vaisseau des Philosophes est leur terre. La Nature

comme une prudente mere t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce seul sujet tout ce que tu peux desirer, afin que tu en tire le noyau ; & que tu le prepare pour ton usage.

Cette terre par sa secheresse ignée, & innée attire à soy son propre humide, & le consume ; & à cause de cela elle est comparée au Dragon qui devore sa queue. Au reste elle n'attire & n'assimile à soy son humide que parce qu'il est de la même nature. Par où se decouvre la sottise de ceux qui essayent vainement d'unir & de congeler par le moyen de leurs eaux, des choses tout-à-fait opposées & aussi éloignées entr'elles, que le Ciel l'est de la Terre, dans lesquelles il ne se fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'est pas capable de congeler l'eau, à quelque degré que soit mise cette chaleur, bien loin de cela elle la dissout, & la rarefie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de nôtre terre Physique opere



bien plus naturellement , aussi en arrive-t'il une seure & parfaite congelation.

## VII.

*Mà voi senza offervar che un sol  
composto  
Al Filosofo basta ,  
Più ne prendete in man Chimici ig-  
nari.  
Ei cuoce in un sol vazo a i rai so-  
lari ,  
Vn vapor , che s'impasta ,  
Voi mille paste al foco havete espo-  
sto.  
Così mentre hà composto  
Dal nulla il tutto Iddio , voi final-  
mente  
Tornate il tutto al primitivo Niente.*

## CHAPITRE VII.

**N**Otre Auteur se mocque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimistes vulgaires, & sur tout de ceux qui travaillent sur diverses matieres à la fois , ce

qui repugne entièrement à la verité de la science ; car ces substances sont separées ou par la Nature ou par l'Art : si c'est par la Nature, quoy qu'ils fassent ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature a disjoint , & toujours la substance aqueuse surnagera ; ce qu'il y a même à considerer, c'est qu'ils ne connoîtront jamais le juste poids, parce qu'ils n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle par ses attractions pese les essences des choses ; & ainsi il arrivera que ces ignorans bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne considerant pas que l'estomac de l'animal attire seulement ce qui luy est necessaire, & rejette le reste par les excremens. Il leur est donc impossible de connoître ce veritable poids & par consequent leur erreur est sans remede, car prenant des choses contraires & déjà separées par la Nature, dans lesquelles il ne se peut faire d'attraction, jamais le poids ne se trouvera.



Que si ces substances sont séparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit & dissipé par la discontinuité des Elemens, & une partie demeurera toujours séparée de l'autre. Ainsi ceux là n'errent pas moins qui prenant deux matieres pretendent les travailler, les purifier & les conjoindre par leurs sophistiques operations, que ceux qui ne prenant qu'un seul sujet le divisent en plusieurs parties, & par une vaine dissolution croient les reunir derechef. Nôtre Art ne consiste point en pluralité, & quoy qu'il soit ordonné presque dans tous les Traitez des Philosophes de prendre tantôt une chose & tantôt une autre, à sçavoir une partie fixe & une partie volatile, ou bien de prendre de l'Or ou quelque autre corps, le purifier, le calciner & le sublimer, tout cela n'est que tromperie & qu'un pur mouvement d'envie pour abuser les hommes; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur pro-

pre experience, alors ils verront que je n'ay enseigné que la verité.

## VIII.

*Non molli gomme, od escrementi  
duri,  
Non sangue, ò sperma humano,  
Non vne acerbe, ò Quintessenze Er-  
bali,  
Non acque acute, ò corrosivi sali,  
Non vitriol Romano,  
Arridi Talchi, od Antimoni impu-  
ri:  
Non Solfi, non Mercuri,  
Non metalli del Volgo al fine ado-  
pra  
Vn' Artesice esperto à la grand'  
Opra.*

## CHAPITRE VIII.

Ceux qui travaillent sur les animaux, les vegetaux, & sur tout ce qui en dépend, se trompent fort lourdement, & quicon-



que peut s'imaginer de telles choses n'est pas digne de porter le nom de Philosophe ; car quelle convenance, je vous prie, y a t'il entre les animaux & les metaux soit materielle, soit formelle ; diront-ils pour s'excuser que les animaux, les vegetaux, & les mineraux ont un même principe de substance en general, étans tous sortis d'un seul & même cahos ; mais de tels ignorans ne connoissent gueres la Nature, & n'ont jamais aperçu sa Lumiere, aussi seroit-ce du temps perdu que de s'amuser à refuter une si vaine opinion, d'autant plus qu'on ne doit jamais disputer contre ceux qui nient les principes ; on se contente donc de leur dire qu'au lieu d'entreprendre tant de vaines operations sur des raisons aussi foibles, il leur seroit encore plus pardonnable d'anatomiser les Elemens de l'air ou de l'eau commune, dans lesquels ils pourroient trouver ces mêmes substances & moins souillées d'excremens. On peut dire la même

chose à ceux qui s'amusent à travailler sur les gommés & sur les raisines, qui ne sont proprement que des excremens de l'humide radical des vegetaux, que la Nature a rejetée comme une superfluité ; ce n'est pas qu'il n'y ait eu quelque legere alteration des Elemens, & qu'elles ne renferment quelque vertu spécifique capable d'action, mais que cela est bien éloigné de la Nature minerale, dans laquelle seule on doit chercher ce qu'il faut pour nôtre œuvre.

Ceux-là se precipitent encore dans une abîme d'erreurs qui travaillent sur les sels, & sur les eaux fortes & corrosives, car ces choses n'ont point en elles cet admirable Souphre Phisique, la Nature n'étant jamais que dans sa propre Nature, & de plus elles n'ont point cette splendeur metalique qu'il nous faut necessairement trouver. Ces fortes d'eaux ne sçauroient jamais nous être utiles, car ce sont des humiditez contre Nature qui la dissipent &



la détruisent par leurs impuretez, & leurs esprits puants ; & bien loin de nous servir de leur ministere pour nôtre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peste.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent sur le Vitriol, car il semble qu'ils ont touché droit au but ; le Vitriol contenant en soy les principes desquels se forme l'essence metallique : & ainsi ayant le principe il n'est pas mal-aisé d'arriver à la fin ; nous disons qu'ils se trompent comme les autres, parce que ce principe est trop éloigné, & qu'il nous faut prendre une matiere prochaine & spécifiée, dans laquelle la Nature ait pesé ses spermes, & y ait renfermé une semence prolifique. Or le Vitriol ne contenant point cette semence metallique, laquelle comme nous avons dit ne se trouve pas dans le sang encore cru, mais seulement dans un corps amené à un certain terme de perfection, c'est à bon droit qu'il est rejeté, & qu'il ne

peut être pris pour nôtre matiere, Il en est de même du Souphre & de l'argent vif vulgaires, en chacun desquels il manque quelque chose, sçavoir en celui-cy l'agent propre, & de l'autre la matiere deuë, ou le patient ; à cause dequoy ils sont rejettez de tous les Philosophes. Il faut dire encore la même chose des autres mineraux dans lesquels on ne sçauroit trouver cette splendeur & cette essence metallique dont nous avons parlé. Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il semble qu'il soit en état de nous donner ce que nous cherchons, car il a une si grande affinité avec les metaux qu'on peut dire que c'est proprement un metal cru ; cependant si nous examinons sa composition intrinseque, il est certain que nous trouverons qu'il a de tres-grandes superfluitez, & entr'autres une humidité grossiere & indefinie, qu'il est tres-difficile à l'Art de purifier, à cause que sa nature est trop déterminée au Saturne, étant



proprement un plomb ouvert, & cru transmué par l'operation de la Nature, ce qui a obligé les Philosophes de défendre qu'on s'y attachât, ny qu'on travaillât sur luy.

Ceux qui travaillent sur les metaux, errent encore beaucoup dans le choix de la matiere prochaine qu'il faut prendre, car étant unique, il n'est pas necessaire de s'amuser par trop de raffinement à faire des amalgames, ny aucune autre vaine mixtion; mais comme nous avons déjà traité de leur generation & des causes de leur imperfection, laquelle les empêche d'être propres pour nôtre œuvre, nous renverrons le Lecteur à ce qui en a été dit.

Pour la conclusion de ce Chapitre, nous avertissons icy le fils de la science, qu'il doit profiter des experiences d'autrui, & se mettre en tête que puisque tant de gens ont travaillé sur les mineraux, par une infinité d'operations differentes, sans pourtant fra-

per

per au but, il faut necessairement qu'ils ayent erré à l'égard des principes, & des fondemens de l'Art; comme le Comte Bernard le justifie par sa propre experience, nous aprenant qu'il a voyagé presque par tout le Monde sans jamais trouver que des Operateurs sophistiques, lesquels ne travailloient pas en matiere deuë, mais toujours sur de mauvaises matieres, toutes lesquelles il nomme, & condamne en même temps comme inutiles pour l'œuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre voye, & une autre matiere que les yeux du vulgaire ne discernent point; car si la matiere étoit une fois connue, il est certain qu'après beaucoup d'erreurs, on trouveroit enfin le secret de la bien travailler, mais on voit qu'ils ne la connoissent pas, à cela particulierement qu'ils se jettent d'erreur en erreur, sans s'en pouvoir jamais dépetrer, ny discerner la moindre verité; ils ont toujours dans les mains des

A a



metaux & des mineraux, & ne  
 ſçavent point lesquels ſont vifs,  
 lesquels ſont morts, lesquels ſont  
 ſains, lesquels ſont malades, &  
 de cette ignorance naît encore  
 une infinité d'autres erreurs,  
 juſques à ce qu'après s'être long-  
 temps flattez inutilement, per-  
 dant enfin tout eſpoir, ils ne  
 ſongent plus qu'à tromper les au-  
 tres.



## I X.

*Tanti miſti à che prò? l'alta ſcien-  
 za*

*Solo in una Radice*

*Tutto reſtringe il Magiſterio noſtro.*

*Queſta che già qual ſia, chiaro v'hò  
 moſtro*

*Forſe più, che non lice,*

*Due ſoſtanze contien, c'hanno una eſ-  
 ſenza.*

*Soſtanze, che in potenza*

*Sono Argento, e ſono Oro, e in atto  
 poi*

*Vengono, ſe i lor peſi uguagliam  
 noi.*

## CHAPITRE IX.

Comme nôtre Auteur parle  
 Cicy de l'égalité des poids,  
 nous nous croyons obligez non-  
 obſtant ce que nous en avons dé-  
 ja dit, d'en inſtruire de nouveau  
 le Lecteur ſtudieux.

C'eſt l'office de l'Art & non de  
 la Nature d'observer exactement

A a ij



le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déjà ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septième, la même doctrine nous apprend d'accommoder nos poids aux poids de la Nature, & d'y travailler comme elle fait, par voye de purification & d'attraction; c'est à dire que quand nous avons bien purifié nos substances, & que de la Nature terrestre nous les avons élevées à la dignité celeste, dans le même moment, & par la force de l'attraction nous pesons nos Elements dans une si juste proportion, qu'ils demeurent comme balancez sans qu'une partie puisse surpasser l'autre; car lors qu'un Element égale l'autre en vertu, en sorte par exemple que le fixe ne soit point surmonté par le volatil, ny le volatil par le fixe, alors de cette harmonie naît un juste poids, & un mélange parfait. Cette égalité de poids se voit manifestement dans l'Or vulgaire, & c'est ce qui fait que les vertus des Elements demeu-

rent tranquilles en luy, sans qu'aucun domine sur l'autre, mais au contraire leur force étant unie par ce moyen, il est capable de résister à toutes les qualitez contraires des Elements survenans du dehors. Dans nôtre œuvre tout de même, lors qu'un pareil mélange est achevé, nous pouvons dire que nous avons le véritable Or vif des Philosophes, parce que la vie est bien plus abondamment en luy que dans l'Or vulgaire, & qu'il est tout rempli d'esprits, en sorte qu'on le peut regarder aussitôt comme un vray Mercure, que comme un Souphre. Mais cela doit suffire au sujet des poids.





## X.

*Si, che in atto si fanno Argento, &  
 Oro,  
 Anzi uguagliate in peso  
 La volante si fissa in Solfo auro-  
 to.  
 O Solfo luminoso, Oro animato  
 In te del Sole acceso  
 L'operosa virtù ristretta adoro.  
 Solfo tutta tesoro,  
 Fondamento de l'Arte, in cui Natu-  
 ra  
 Decoce l'Or, che in Eleisir matura.*

## CHAPITRE X.

**L**Es Philosophes ont écrit plu-  
 sieurs choses touchant la ver-  
 tu de leur Souphre, ou Pierre ca-  
 chée; & comme en cette occasion  
 ils n'ont point déguisé la verité,  
 mais l'ont au contraire éclaircie le  
 plus qu'ils ont pû, le Lecteur pour-  
 ra s'instruire suffisamment dans  
 leurs Livres, où il trouvera que

ce n'est autre chose que l'humide  
 radical de la Nature, revêtu & en-  
 richi des qualitez du chaud inné,  
 lequel a le pouvoir d'operer des  
 choses admirables, & même in-  
 croyables : démontrant puissam-  
 ment ses vertus dans les trois re-  
 gnes. Nous avons déjà fait voir ce  
 qu'il peut operer sur les animaux;  
 à l'égard des vegetaux il est sans dou-  
 te qu'il peut en éteindre si fort la  
 vertu, qu'un arbre portera du fruit  
 trois ou quatre fois l'année, & bien  
 loin que ses forces en soient dimi-  
 nuées, elles en seront augmentées;  
 car c'est un Soleil terrestre qui é-  
 pand sans cesse ses fertiles rayons  
 du centre à la circonference, forti-  
 fiant si puissamment la Nature qu'-  
 elle multiplie au centuple. On voit  
 que les Jardiniers ont bien sçu trou-  
 ver le secret d'avoir des Roses tous  
 les mois, & de multiplier assez leur  
 vertu, pour la faire aller au delà du  
 terme ordinaire; pourquoi donc par  
 une confortation encore plus gran-  
 de, ne fera on pas croître & multi-  
 plier les autres vegetaux. Et pour ce



qui est des mineraux, ne doit-on pas croire qu'il fera encore sur eux de bien plus grands effets, puis qu'ils ont beaucoup plus de convenance avec sa nature fixe; & que ces effets là seront mille fois plus admirables que ne disent les Auteurs, dont la pluspart ne l'ont pas bien sçu, & les autres l'ont exprés envelopé sous le silence. Quoiqu'il en soit nous soutenons que par le moyen de ce grand secret, il sera possible à un habile Artiste d'étendre si loin la force & la vertu des choses que ce qu'il operera paroîtra miraculeux & surnaturel, sur tout s'il sçait bien se prevaloir de la connoissance qu'il aura des vertus sympathiques.

A l'égard de ce qu'on dit que par nôtre Pierre, le verre est rendu malleable, la chose est fort incertaine, quoyque par raison elle soit possible, puisque la malleabilité ou l'extention provient d'une certaine oleaginité fixe & radicale qui conglutine les choses, & les unit par leurs plus petites parties, en quoy nôtre pierre abonde extrêmement,  
le verre

verre étant donc une tres-pure portion de terre & d'eau privée de son humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne seroit pas surprenant qu'en luy redonnant un nouvel humide radical, ses parties se conglutinaissent, & fissent ensemble un certain être homogene. Enfin une infinité de miracles se peuvent faire par cette voye là, lesquels ne seront pourtant que l'effet de la simple magie naturelle, mais que les ignorans croiront être des productions du demon, ne faisant pas reflexion que c'est un sacrilege & une impieté d'attribuer à ce malin esprit ce qui est dû à la seule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'épilogue nous avertissons seulement le Lecteur, que s'il lit ces choses dans l'esprit d'une sage curiosité, & avec le desir de s'instruire, nous voulons bien consacrer avec joye cet Ecrit à son loisir, afin qu'il en puisse retirer le fruit qu'il souhaite, à proportion de l'étendue & de la capacité de son esprit, ce  
B b



que nous prions Dieu de luy accorder. Mais il doit ſçavoir auſſi que tout don parfait vient du pere des Lumieres, & qu'il eſt écrit que la ſapience n'entrera jamais dans une ame ſoüillée, & qu'on aura beau avoir l'eſprit ſubtil, ou une profonde érudition, ſi le Tres-haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en ſincerité de cœur, & ne leur accorde gratuitement ce grand don. Quiconque donc s'approchera ſans cette veritable diſpoſition, s'en retournera ſans aucun fruit. Nous proteſtons au reſte que ſi nous avons avancé quelque choſe contre la Foy Catholique & Chrétienne, directement ou indirectement; nous voulons que cela ſoit tenu pour non écrit: reconnoiſſant que le principal point du Philoſophe eſt de marcher ſelon la regle de JESUS-CHRIST le Redempteur, & de craindre ſur toutes choſes Dieu nôtre Souverain Juge.

F I N.



# SOMMAIRE

## DE LA DOCTRINE

contenuë dans ce Traité.

---

### PREMIEREMENT,

*Dans l'avis au Lecteur.*

L'Auteur fait l'Histoire de ſes labours Chimiques, & dit qu'il ne commença à ſentir la vérité, que quand il ſ'aperçut qu'il ne falloit pas prendre les Ecrits des Philoſophes au pied de la lettre, & ſuivant le ſon des mots.

Il conſeille qu'on ne s'amuſe point à faire tant d'operations, mais qu'on ſ'arreſte à la poſſibi-

Bb ij



lité de la Nature qui est simple.

Il défend d'avoir tant de vaisseaux, & tant de fourneaux, puis que la Nature n'a qu'une seule matiere, qu'un seul vase, un seul feu, & un seul fourneau.

Il blâme la prétendue extraction des teintures.

### *Dans l'Avantpropos.*

L'Auteur fait l'Apologie de la Pierre Philosophale, & définit qu'elle n'est autre chose que l'humide radical des Elemens parfaitement purifié, & amené à une Souveraine fixité; ce qui fait qu'elle opere de si grandes choses pour la santé, la vie residant uniquement dans l'humide radical.

Il fait voir l'excellence de la Medecine universelle, & l'avantage qu'elle a par dessus les remedes particuliers, blâmant ceux qui s'attachent aux ruisseaux de cette fontaine, au lieu de la prendre dans sa source.

Il dit que le secret pour faire cette admirable Medecine consiste à sçavoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de Nature renfermé au centre de l'humide radical.

Il blâme tous les remedes qu'on prepare sans en ôter les excréments, & dit qu'il ne faut songer qu'à avoir le noyau ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

Il rend raison pourquoy la Medecine universelle guerit toutes sortes de maux, & fait voir que ce n'est pas à raison de ses différentes qualitez qu'elle produit des effets differens, mais entant seulement qu'elle fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remedes l'irritent par un mouvement trop violent.

Il prouve ensuite la verité de l'Art à l'égard de la teinture, & fonde son raisonnement, premierement sur ce que la poudre Philosophique étant faite de la même matiere



re dont sont formez les metaux , à sçavoir l'Argent vif, elle a la faculté de se mêler avec eux dans la fusion; une nature embrassant aisément une autre nature qui luy est semblable. Secondement sur ce que les metaux imparfaits n'étant tels que parce que leur Argent vif est crû, la poudre Phisique qui est un Argent vif meur & cuit, & proprement un pur feu, leur peut aisément communiquer la maturité, & les transmuier en sa nature, après avoir fait attraction de leur humide cru, c'est à dire de leur Argent vif, qui est la seule substance qui se transmuë, le reste n'étant que des scories, & des excremens qui sont rejettez dans la projection.

Il traite d'imposture ce qu'on dit de certains clouds de fer, qui après avoir été trempez dans une liqueur sont convertis en Or, & soutient que cela est impossible.

## CHANT PREMIER.

### *Au Chapitre premier.*

**I**L décrit l'ouvrage de la Creation d'une façon magnifique, & fait voir que le Verbe Divin étoit comme le point indivisible, & le centre duquel toutes les lignes ont été tirées.

Il dit qu'on doit juger de ce qui se fit dans le point de la Creation, par ce qui arrive tous les les jours dans les generations particulieres, lesquelles se font toutes sur ce premier modelle.

Il fait voir que la matiere du cahos ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances créées qui se termine par un terme étranger, & qui soit un veritable sujet pour recevoir les formes. Il justifie encore cela par les generations particulieres des

B biiij



mixtes, dont les semences commencent toujours par se resoudre dans une certaine humeur qui est comme leur cahos particulier; duquel ensuite se tire comme par irradiation toute la forme de la plante, & il allegue l'autorité de l'Ecriture qui ne fait mention que d'eau pour sujet materiel, sur lequel l'esprit de Dieu étoit porté, & de la Lumiere pour forme universelle.

*Au Chapitre II.*

De la nature du cahos, il passe à la maniere dont le Monde a été tiré de cette masse confuse, & fait voir que Dieu commença par l'extraction de la Lumiere qui dans un instant chassa les Tenebres de dessus la face de l'abîme, & pour servir de forme universelle à la matiere.

Il pretend que dans la generation de tous les mixtes, il se fait une espece d'irradiation, & une separation de la Lumiere d'avec

les Tenebres, en quoy la Nature est perpetuellement comme le singe du Createur.

Il dit que par l'action de cette Lumiere se fit l'étendue, ou autrement le Firmament separateur des eaux d'avec les eaux.

Que la troupe des Anges fut faite de cette premiere & tres-pure Lumiere.

Que le Ciel fut ensuite orné de corps lumineux, & que Dieu plaça sur tout son Tabernacle dans le Soleil.

Que les choses superieures étant trop éloignées des inferieures, il crea la Lune pour servir comme de milieu entre le haut & le bas, & après avoir reçu les influences celestes, les communiquer à la terre. Il la fit aussi dominer sur la nuit, comme il avoit fait dominer le Soleil sur le jour.

Qu'il rassembla ensuite les eaux, & fit apparoir le sec.

Il parle de la distinction des Cieux, & dit qu'il n'y en a proprement qu'un, à sçavoir le Firma-



ment separateur des eaux d'avec les eaux. Que cependant on en admet trois, le premier qui est depuis le dessus des nuës où les eaux rarefiées s'arrestent, & retombent en bas, jusqu'aux Etoiles fixes, & que dans cette espace sont les Planettes & les Etoiles errantes; le second qui est le lieu même des Etoiles fixes; & le troisiéme qui est le lieu des eaux surcelestes.

Il rend raison pourquoy la rarefaction des eaux se termine au premier Ciel, & pourquoy elles ne montent pas au delà, puisque la nature des choses rarefiées est de s'élever toujours en haut; & il pretende que cela ne vient d'autre chose que de ce que Dieu dans ses loix éternelles a assigné à chaque chose sa propre Sphere.

Il se mocque de l'Astrologie judiciaire.

Il dit que les eaux superieures ont servi de matiere aux corps celestes, comme les eaux inferieures servent de matieres aux corps d'icy bas.

Il rend raison pourquoy chaque corps celeste tourne invariablement comme autour d'un axe sans decliner, & pretend que cela ne vient que du premier mouvement qui luy a été imprimé; tout de même qu'une pesante masse mise en bransle, & attachée à un simple fil tourneroit toujours également, pourvû que le mouvement fût toujours égal.

Il decide que les eaux superieures ne mouillent point, & pretend que cela vient de leur extreme rarefaction, & par occasion il dit qu'un sçavant Chimiste tirera plus de profit de la science de la rarefaction que de toute autre science.

Il agite la question, si le Firmament ou l'étenduë est composé de quelque matiere, ou si ce n'est qu'un espace vuide; & il decide contre le vuide, determinant que le Firmament est proprement l'air, dont la Nature est beaucoup plus convenable à la Lumiere de l'eau.



Il dit que pour donner lieu aux generations, Dieu après avoir séparé les eaux du sec ou de la terre, trouva à propos de créer une Lumiere particuliere destinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, & tempera ce feu par l'humidité de l'eau, & la froideur de la terre, afin de reprimer son action, & que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son Auteur.

Il dit que ce feu central agit continuellement sur la matiere humide qui luy est voisine dont il fait élever une vapeur, qui est le Mercure de la Nature, & la premiere matiere des trois regnes.

Il enseigne que par la reaction de ce feu central sur la vapeur Mercurielle se fait le Souphre.

Il enseigne aussi que de l'action de ce feu sur l'humidité aqueuse se fait le sel appelé Marin, lorsque l'humidité aérienne qui y est renfermée vient à s'exhaler.

### *Au Chapitre III.*

Il dit que les seuls Disciples d'Hermès sont capables de comprendre les grandes choses qu'il vient d'enseigner, & de bien connoître les fondemens de la Nature, parce qu'ils sont comme les singes du Createur dans leur œuvre Physique; que comme luy, ils font leur cahos, comme luy ils separent la Lumiere des Tenebres, ils font comme luy leur Firmament separateur des eaux d'avec les eaux, ils font leur Soleil & leur Lune, & accomplissent enfin parfaitement tout l'ouvrage de la Creation.

Il dit que tout cela se fait d'un seul corpuscule où il n'y a que fèces, & qu'abomination, duquel on tire une certaine humidité tenebreuse & mercurielle qui comprend en soy tout ce qui est nécessaire au Philosophe, & il adapte à cela le fameux passage, qui dit que *le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*



*Au Chapitre IV.*

Il blâme ceux qui nonobstant les défenses expressees des Philosophes de se servir du Mercure vulgaire, s'obstinent à travailler dessus: par cela même qu'ils le défendent, il rend raison de leur erreur; & nous avertit qu'il faut travailler sur un corps créé par la Nature, dans lequel elle a elle-même joint ensemble le Souphre & le Mercure, lesquels l'Artiste doit separer, étant separez les purifier, & les rejoindre derechef, il appelle ce corps là *Illiastr hylé* ou *cahos*.

*Au Chapitre V.*

Il considere le Mercure à divers égards; eu égard à sa nature, il dit qu'il est double, fixe & volatil, eu égard à son mouvement qu'il est double aussi, car il a un mouvement de descension & un d'ascension: par le premier c'est

l'influence des Planettes par laquelle il reveille le feu de la Nature assoupi, & c'est son veritable office avant sa congelation; par le second il s'éleve en haut pour se purifier, & comme c'est après sa congelation, il est considéré alors comme l'humide radical.

Il passe à la consideration de l'humidité qui se trouve en tout sujet, & dit qu'elle est triple; la premiere est l'élémentaire qui n'est proprement que le vase des autres Elemens; la seconde est la radicale qui est proprement l'huile ou le baume dans lequel reside toute la vertu du sujet: & la troisiéme est l'alimentaire, qui est le veritable dissolvant de la Nature excitant le feu interne assoupi, & par son humidité causant la corruption & la noirceur: c'est elle aussi qui entretient & alimente le sujet.

Il considere de nouveau le Mercure des Philosophes à quatre égards, au premier il l'appelle le



Mercure des corps , & dit que  
 c'est proprement la semence ca-  
 chée ; au second il l'appelle le  
 Mercure de nature , & dit que  
 c'est le bain & le vase des Philo-  
 phes , ou autrement l'humide ra-  
 dical dont il vient de parler ; au  
 troisième il dit que c'est propre-  
 ment le Mercure des Philosophes  
 parce qu'il ne se trouve que dans  
 leurs boutiques & dans leurs mi-  
 nieres , que c'est la Sphere de Sa-  
 turne , leur Diane , & le vray sel  
 des metaux après l'acquisition du-  
 quel , commence seulement le ve-  
 ritable œuvre Philosophique ; au  
 quatrième que c'est le Mercure  
 commun , non celuy du vulgaire ,  
 mais celuy qui est proprement le  
 veritable air des Philosophes , la  
 veritable moyenne substance de  
 l'eau , & le vray feu secret & ca-  
 ché , dit commun , à cause qu'il est  
 commun à toutes les minieres , qu'en  
 luy consiste la substance des metaux ,  
 & que c'est de luy qu'il tirent leur  
 quantité.

*An*

*Au Chapitre VI.*

Il traite du sceau d'Hermès , non  
 de celuy qu'on entend ordinaire-  
 ment , mais du Philosophique , il  
 dit qu'il y a de l'industrie à le faire ,  
 parce qu'il faut mettre l'œuvre au  
 vaisseau , & sceller en même tems ,  
 & il avertit à cette occasion que c'est  
 par le froid qu'on retient l'hôte à  
 la maison.

Il traite aussi de la naissance de  
 l'enfant , & des precautions qu'on  
 doit apporter pour le prendre dans  
 son temps , & pour ne luy pas lais-  
 ser son arrierefais , ny aucu-  
 ne des impuretez qu'il apporte au  
 Monde.

A l'égard du temps de la nais-  
 sance , il avouë que les Philoso-  
 phes en parlent diversement , &  
 pour luy il se contente de dire  
 que la Nature se plaît au nom-  
 bre septenaire , sur tout dans  
 les choses qui ont du rapport avec  
 la Lune.

Il passe ensuite à la nutrition ;

C c



qu'il appelle autrement *occulte multiplication*, & enseigne qu'elle se fait par voye d'attraction, parce que la Nature du feu est d'attirer sans cesse à soy son propre humide; il avertit que d'abord on doit donner à l'enfant des alimens legers, & qu'on luy en doit donner de plus forts à mesure que l'enfant devient plus robuste.

### *An Chapitre VII,*

Il declare encore qu'il n'y a qu'une seule operation, & que toutes celles dont parlent les Philosophes se reduisent à la seule sublimation, qui n'est autre chose selon *Geber* que l'élevation de la chose seche par le moyen du feu, avec adherence à son propre vase; que pour la bien faire il faut necessairement connoître trois choses, le feu, la chose seche, & le vase, après quoy il n'y a qu'à faire en sorte que la chose seche adhere au vase, car autrement elle

ne vaudroit rien; mais afin que cela se puisse faire, il faut qu'elle soit de même nature que le vase, & que le vase soit tres-pur & de la nature du feu; sur quoy il dit qu'il n'y a que l'Or & le verre qui y puissent être propres; mais comme l'Or est trop cher, qu'il faut s'en tenir au verre, ou à quelque chose qui soit de la nature du verre, qui soit aussi tres-pur, & extrait des cendres avec grande industrie, avertissant qu'il ne faut pas icy entendre le verre commun, mais le Philosophique, & que comme il y a beaucoup à suer pour connoître le vase, il n'y a pas moins de peine à bien construire le feu.

Il avertit qu'on se donne bien de garde de prendre sur ce sujet les Philosophes au pied de la lettre, & selon le son des mots, & blâme en passant leur extrême envie qui les a fait écrire si captieusement, disant que ce seroit bien assez d'avoir caché, ou la matiere, ou le vase, ou le feu.



Il reprend ensuite ceux qui travaillent sur l'Or & l'Argent du vulgaire, & qui prétendent les dissoudre par un dissolvant; Comme aussi ceux qui travaillent sur diverses sortes de matieres, & ceux encore qui s'attachent à la rosée & à un certain sel vierge; accusant l'envie des Philosophes d'avoir malicieusement fait tomber ces gens là dans toutes ces différentes erreurs par leurs discours captieux.

Il dit que tout le secret consiste à sçavoir tirer d'un corps dissout, par le moyen d'un esprit cru, un esprit digeste, lequel il faut derechef rejoindre à l'huile vital, Ou autrement qu'il faut sçavoir par le moyen d'un menstreuë vegetable uni au mineral, dissoudre un troisième menstreuë essentiel, avec lesquels menstreuës il faut laver la terre, & l'ayant lavée l'exalter en quintessence celeste,

## CHANT II.

### *Au premier Chapitre.*

**I**L reprend ceux qui travaillent avec l'Or, sur ce fondement que dans l'Or sont les semences de l'Or; & fait voir que c'est un sujet d'une trop forte liaison, lequel à cause de cela ne peut être alteré & corrompu que très-difficilement, & il conseille qu'au lieu de s'attacher au fruit, on prenne la racine de l'arbre.

Il condamne ceux qui ayant pris l'Or pour la semence, prennent le Mercure vulgaire pour le dissolvant, ou pour la terre dans laquelle il doit être semé, & la raison qu'il en rend, c'est que ny l'un ny l'autre n'ont en eux d'argent externe; l'Or pour en avoir été dépouillé par la decoction, & le Mercure pour n'en avoir jamais eu, & il avertit qu'au lieu



de cela , on doit prendre un certain corps auquel cet agent se trouve joint par les poinds de la Nature , & avec lequel nous pouvons achever ce que la Nature a commencé , & a laissé imparfait à cause de quelque accident.

### *An Chapitre I I.*

Il traite amplement de la generation des metaux, & cela se reduit à faire voir que de la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulphureuse, dans des lieux caverneux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice, se forme premierement un Vitriol de nature, qui doit être considéré comme un sel renfermant en soy les esprits mercuriels & sulphureux ; que de ce Vitriol de nature par la commotion des Elemens s'éleve une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhère la

graisse du Souphre, elle s'unit avec elle, & de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répandue dans ces lieux caverneux agissant par le moyen du Souphre qu'elle contient en elle, il s'en forme des metaux parfaits si le lieu & la vapeur sont purs ; & imparfaits si au contraire le lieu & la vapeur sont impurs ; & ils sont dits imparfaits ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entiere perfection par la decoc-tion.

A l'égard du Mercure, il rend raison pourquoy il n'a pas avec luy d'agent externe, & fait voir que cela provient de ce que lors de l'élevation de la double vapeur, la commotion est si grande & si subite qu'elle fait évaporer l'esprit ou agent, à peu près comme il arrive lors de la fusion des metaux, en sorte que la seule partie materielle reste privée de son mâle ou agent sulphureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transf-



muée en Or par la Nature.

Il condamne le Vitriol comme une matiere trop éloignée.

Il condamne aussi la pensée de ceux qui travaillent sur les metaux imparfaits au sortir des mines, & avant qu'ils ayent été fondus, sur ce fondement qu'ils perdent leur agent par la fusion; parce que ce sont des corps contaminez par la vapeur & par le lieu de leur generation, & conclud toujours qu'il faut prendre un corps tout préparé par la Nature.

### *An Chapitre III.*

Il traite de l'Or vif des Philosophes, & fait voir que ce n'est autre chose que le pur feu du Mercure, ou cette vertu ignée renfermée dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité & la nature du Souphre, d'où il est dit le Souphre des Philosophes, ne laissant pas aussi d'être appelé Mercure, à cause que toute la substance est mercurielle.

II

Il dit que cet Or vif agit continuellement sur son humide, lequel il devore & consume après l'avoir attiré, & pour exprimer cette attraction du feu interne, il donne la comparaison de la foudre qui n'est d'abord qu'une exhalaison seche, & terrestre unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humidité qui luy est inherente qu'elle attire à soy, & la transmuë en sa nature, après quoy elle se precipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par une nature fixe, semblable à la sienne.

Il attribué les divers effets de de la foudre aux diverses specifications qu'elle a acquise dans sa generation, & pretend que ces diverses specifications procedent des divers esprits specifiques qui se trouvent dans les choses, que c'en est la seule cause, & se moque de ce qu'on appelle communement les causes occultes.

Il dit que cet Or vif ou Souphre

D d



des Philosophes est en tout corps, mais que sa véritable maison est le Mercure, & que là où est plus abondamment le Mercure, là se trouve le Souphre, qu'il faut pourtant prendre garde aux lieux où il a exercé quelque domination quoy qu'emprisonné.

*Au Chapitre I V.*

Il traite du Mercure des Philosophes, & dit qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent amener de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable de le faire d'elle-même, parce qu'après une première sublimation, elle s'arreste, & que de la matière ainsi disposée s'engendrent les métaux.

Il dit que les Philosophes n'ont parlé de ce Mercure que sous des enigmes, & particulièrement sous celle d'amalgame d'Or & d'Argent vif, donnant le nom d'Or au Souphre, & celui d'Argent vif au Mercure. Qu'il faut une tres-

grande industrie pour faire cet amalgame Philosophique, lequel ne se peut faire qu'après la sublimation du Mercure & sa deuxième préparation; car c'est alors seulement qu'on l'unit à l'Or vif, c'est à dire qu'on introduit en luy le Souphre pour ne faire ensemble qu'une seule substance; que pour cela il faut bien connoître le principal agent de cet œuvre, le vase propre, & les autres choses nécessaires à la sublimation, après quoy par l'addition de ce Souphre l'ouvrage est abrégé, & la teinture augmentée; car il faut que le Soleil & la Lune soient conjoints dans un même corps.

Il dit encore que ce Mercure est quelquefois appelé le chaos des Philosophes parce qu'il contient tout ce qui est nécessaire à l'Art, quelquefois aussi leur corps, le sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé; & parce que les trois principes se trouvent en luy également balancez, on luy donne encore le nom de Vitriol, & à cet

D d ij



égard c'est le mariage du Soleil & de la Lune, le Roy dans son bain, la prison de Joseph, & la Sphere du Soleil.

*Au Chapitre V.*

Il enseigne que le Souphre qui est caché dans le centre de l'humide radical, & couvert d'une dure écorce ne peut être tiré de ses prisons qu'avec beaucoup d'industrie; & par la voye de la putrefaction, & que le grain Phisique ne peut être multiplié si on ne le sème dans la terre bien fumée & bien purgée de ses Souphres impurs, qu'alors il y pourrit, le pur se separe de l'impur dans une veritable solution, & il se fait une nouvelle generation beaucoup plus noble. Mais il avertit que tout le secret consiste à bien connoître cette terre là; que ce n'est pas celle sur laquelle nous marchons, mais une terre vierge, qui ne se tire pourtant pas de la terre commune, mais qui vole souvent sur

nos têtes, & que le Soleil terrestre n'a pas encore actuellement illuminée; il dit que cette terre étant infectée de vapeurs mortelles, il faut avoir soin de la purifier avec beaucoup d'industrie, & l'aiguiser par son menstruë cru, afin de la rendre plus dissolvante.

Au reste il avertit encore que ce n'est pas cette terre des Sages où les vertus des Cieux sont en vigueur, & où le Soleil & la Lune sont comme ensevelis, laquelle ne s'acquiert que par une veritable, Phisique, & complete calcination, mais que c'est celle qui desire le mâle ou la semence Soilaire. à qui on donne aussi le nom de Mercure, & pour le mieux comprendre, il renvoye le Lecteur au Chapitre cinquième.

*Au Chapitre VI.*

Il explique la nature de la chaleur qui est nécessaire à l'œuvre, & dit qu'il faut qu'elle soit telle



qu'on s'aperçoive plutôt du froid que du chaud, c'est à dire que ce soit une chaleur insensible & de la nature des Esprits. Il declare que c'est proprement le feu de Nature, lequel il faut éguiser & rendre plus actif, afin qu'il soit plus convenable au composé, & assure que la construction de ce feu est tres-difficile à imaginer, & qu'en elle consiste le principal secret des Philosophes, à cause des points & milieux qu'il faut connoître.

### *Au Chapitre VII.*

Il traite de la semence, & enseigne que c'est proprement le chaud inné renfermé dans l'humide radical, qu'il définit autrement un point invisible orné d'un esprit spécifique, caché au profond de l'humide radical, lequel il transformé en sa nature après l'avoir attiré à soy; à quoy contribué l'acide qualité du menstreuë dans l'animal.

A l'égard du vegetable, il dit que le grain étant jetté en terre il se corrompt, & que cette corruption est causé par le menstreuë acritieux de la terre, lequel sert d'agent externe pour exciter le feu interne, & donner lieu aux attractions du point seminal.

A l'égard des minéraux il dit que comme ils sont tous homogènes, on peut dire d'eux que ce n'est autre chose que l'humide radical lequel est appelé par *Geber* la moyenne substance d'Argent vif, qui est proprement le vray sperme des métaux, lequel renferme en soy la semence.

Il dit qu'il faut bien connoître cette semence, & le moyen de l'extraire pour une nouvelle generation & multiplication, mais qu'auparavant il faut que le sperme se pourrisse, se separe, & se purifie par un menstreuë convenable, & dans une matrice qui la soit aussi, après quoy la semence est multipliée, & c'est alors la veritable Pierre des Phi-



lofophes, & le vray Souphre de  
fageffe.

*Au Chapitre VIII.*

Il affure encore que fans la pu-  
trefaction on ne fçauroit delivrer  
le Souphre de fes prisons; & que  
fi le grain n'est mis en terre pour  
y être corrompu, il reste inutile;  
il enseigne que le menstreuë des  
mineraux est leur propre terre,  
laquelle il faut bien purger, par-  
ce qu'elle est pleine de va-  
peurs fœtides, & de Souphres  
impurs, apres quoy on y jette la  
semence.

## CHANT III.

*Au Chapitre premier.*

**I**L reprend ceux qui s'amuse à  
anatomiser toutes sortes de  
mixtes, & qui en pretendent se-  
parer les Elemens par solutions,

calcinations, cohobations, & su-  
blimations.

Il condamne aussi les eaux cor-  
rosives, & dit que les eaux dis-  
solvantes des Philosophes sont bien  
d'une autre nature, qu'elles sont  
du genre des esprits, & ne mouil-  
lent que ce qui est de leur pro-  
pre nature. Et par occasion il en-  
seigne qu'il ne se fait point de ve-  
ritable dissolution, à moins que  
le dissolvant & la chose dissoute  
ne demeurent ensemble sous une  
même forme & matiere, &  
que la chose dissoute ne puisse  
derechef recongeler son dissol-  
vant; c'est pourquoy la con-  
noissance de l'eau des Philosophes  
est aussi difficile que celle de leur  
Souphre.

Il traite ensuite des solutions  
de l'œuvre Phisique, & dit qu'il  
y en a trois, que la premiere est  
celle du corps cru & metallique,  
par laquelle il est réduit dans ses  
principes de Souphre & Argent  
vif, la seconde celle du corps  
Phisique, & la troisième celle de



la terre minerale, Que la premiere a besoin de nôtre feu occulte artificiel, pour reduire nôtre corps metallique en Mercure & puis en Souphre, ce qui se fait en tirant d'abord de nôtre sujet le Mercure ou la vapeur des Elemens, & après l'avoir purifiée s'en servir à delivrer le Souphre de ses prisons, par la voye de la corruption dont le signe est la noirceur. Que la seconde est quand le corps Physique se resout avec les deux substances susdites, & acquiert la Nature celeste, après quoy les Elemens ainsi subtiliez preparent les fondemens d'une nouvelle generation, & c'est alors le vray chaos Philosophique, & la vraye premiere matiere selon *Bernard Trevisan*, qui n'est proprement ditte telle qu'après la jonction du mâle & de la femelle, & non auparavant; & à l'égard de la troisième, que c'est l'humectation de la terre minerale par laquelle l'enfant augmente & multiplie ses forces, & qu'elle a

un entier rapport à la multiplication.

### *Au Chapitre I I.*

Il ne dit qu'un mot du feu Philosophique, il enseigne seulement que c'est le même dont la Nature se sert, & que dans sa construction consiste le plus grand secret des Philosophes.

### *Au Chapitre I I I.*

Il décrit amplement la nature de ce feu, & dit que c'est luy qui dissout toutes choses dans le Monde, parce qu'il est le principe de toute dissolution & corruption; qu'il s'appelle Mercure, parce qu'il est de nature aérienne, & une vapeur tres-subtile, participant toutefois du Souphre d'où il a tiré quelque soüilleure; il assure que qui connoit le sujet de l'Art sçait bien que c'est là principalement que le feu est caché, mais qu'il ne se donne qu'aux



Sages qui le sçavent construire & purifier, qu'il est tres sec, qu'il est dans un continuel mouvement & ne demande qu'à corrompre, & à tirer les choses de puissance en acte; & que c'est luy enfin qui rencontrant dans les mines des lieux solides, circule en forme de vapeur sur sa matiere, & la dissout; il dit qu'on peut le reconnoître à cela qu'il se renferme dans les excremens sulphureux, & se revest d'un habillement salin; il ajoute que ce feu à cause de son extrême siccité veut être humecté pour mieux s'insinuer dans le sperme féminin, qu'il faut le pescher avec un rez subtil, & par un certain moyen propre à cela, mais que pour y réussir il faut bien connoître les simpathies des choses, & être versé dans la magie naturelle.

### *Au Chapitre I V.*

Il dit que tout le secret de l'Art consiste à secourir la Nature dans

l'administration du feu non seulement externe mais interne; l'externe pour agir, & l'interne pour abreger l'œuvre par l'addition d'un Souphre plus digeste.

Il passe de là à l'explication des feux Philosophiques, qui sont le naturel, l'innaturel, & le contre-nature, & dit que le naturel est le feu masculin ou le principal agent, que l'innaturel est le feu féminin, ou le dissolvant de nature, nourrissant, & prenant la forme de fumée blanche, lequel s'évanoïit aisément quand il est sous cette forme si on n'y prend bien garde, & qu'il est presque incomprehensible, quoyque par la sublimation Philosophique il devienne corporel & resplendissant; à l'égard du feu contre nature il dit que c'est celui qui corrompt le composé, & qui a le pouvoir de délier ce que la Nature avoit fortement lié.



*Au Chapitre V.*

Il traite de l'unité de la matiere, & soutient qu'elle est unique non seulement à la considerer par abstraction, mais entant que c'est le sujet que l'Artiste doit prendre à la main.

Il défend la pluralité des matieres, parce que l'Art n'est pas capable de connoître la proportion ny les poids des choses.

Il dit que ce sujet se trouve par tout, mais qu'il le faut chercher pourtant dans la nature metallique où il se trouve plus facilement qu'ailleurs.

Il dit qu'il y a plusieurs matieres de cette sorte, mais qu'une doit être preferée aux autres, à sçavoir la plus mure, la plus propre & la plus facile, mais qu'il faut prendre garde sur tout que l'essence metallique y soit, non seulement en puissance, mais aussi en acte, & qu'il y ait une splendeur metallique.

Il dit qu'à la verité tout est renfermé dans ce sujet, mais qu'il faut pourtant secourir la Nature, afin que l'ouvrage soit mieux & plutôt fait, & cela par un double moyen qu'il faut bien connoître.

Il dit que ce sujet est vil, & n'a d'abord aucune elegance en soy, que si quelques-uns disent qu'il est vendable, ils ont égard à l'espece, mais qu'au fonds il ne se vend point, parce qu'il n'est utile que pour nôtre œuvre; & il assure qu'il tombe souvent entre les mains de plusieurs personnes qui le rejettent par pure ignorance, comme il est arrivé à luy-même.

*Au Chapitre VI.*

Il enseigne que dans nôtre matiere le Sel, le Souphre, & le Mercure se trouvent renfermez, & dit qu'il faut sçavoir les extraire l'un après l'autre, & que cela se fait par la seule Phisique, &



complette sublimation ; qu'on tire d'abord le Mercure en forme de fumée blanche, & ensuite l'eauignée ou le Souphre, qu'il faut dissoudre avec le sel purifié, volatilifant d'abord le fixe, & puis fixant le volatil en terre pretieuse laquelle est le veritable vase des Philosophes, & de toute perfection.

*Au Chapitre V I I.*

Il défend non seulement la pluralité des matieres, mais encore la division d'une même matiere en deux parts pour les reünir ensuite, & pretend que c'est troubler les poids de la Nature, lesquels il n'est pas au pouvoir de l'Art de rétablir.

*Au Chapitre V I I I.*

Il reprend ceux qui travaillent sur les gommes, raifines, sels, eaux fortes, vitriols, Souphre, & Argent vif vulgaires, sur l'Antimoine & sur les metaux même ; ordonnant tou-

jours de prendre une matiere prochaine & spécifiée dans laquelle la Nature ait pesé ses spermes, & y ait renfermé une semence prolifique.

*Au Chapitre I X.*

Il traite des poids, & enseigne qu'ils ne se font que par la voye d'attraction dans l'œuvre, & que c'est proprement la parfaite égalité des Elemens, en sorte que l'un ne domine point sur l'autre.

*Au Chapitre X.*

Il ne parle que des vertus miraculeuses de la Pierre, & fait voir en passant qu'on peut par son moyen rendre le verre malleable.

F I N.

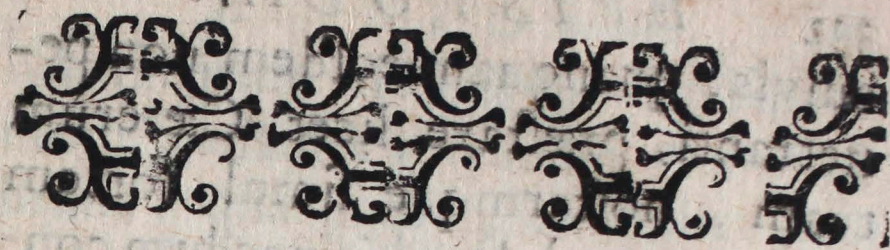


# EPISTOLA

## CONGRATULATORIA

HERMET. FOEDER. GERM.

*Adscripta promulgatori hujusce  
Libelli meritissimo, sub  
nomine PANURGI.*



INGENIOSISSIMO VIRO

D. PANURGO

HERMETICI FOEDERATI

ἢ ἐργάζεσθαι.

**G**Audemus vehementer, tantem aliquando repertum esse in doctissima cæteroquin Gallia vestra, Virum, qui nobiscum subtilissima veteris Hermeticæ Mysteriæ, an deliria, intellectu fuerit assecutus. Ita enim de te, ingeniosissime PANURGE, suspicamur eo ex capite, quòd tibi nostros ænigmaticos lusus arrisisse videamus. An tamen reapse teneas ipsissimam veteris Materiæ cognitionem, necdum pro comperto habemus, quòd nihil attuleris è proprio sensu, sed nostros tantùm collaudâris, quod

E e ij



cuivis, quanquam eosdem non penetranti, præstare licet. Cæterum tuam, nostramque simul sortem dolemus, quòd nobis necdum contigerit interpellari à vero, & actuali Artis Adepto, ab eoque certiores reddi, non esse mera subtilis ingenii inventa, & phantasmata, quæ de illius Materiæ Hermeticæ effectibus Authores perhibuere: qui fortassis eadem quâ nos inducti ratione, è meris conjecturis, & intellectuali discursu, tam speciosis Mundum pollicitis implevere. Cur enim nullibi in Gazophylaciis Regum, vel aliorum Curiosorum, reperitur quidquam de vitro maleabili, quod tamen Hermetici Lapide suo Sophico confici posse palàm jactitant? Cur non inveniuntur ulli senes longævi, qui medicamento illo universali, quod Arborem vitæ dicunt, ætatem ultra centesimum annum perduxerint?

Non est itaque, Clarissime Vir, cur tibi, nobisque gratuleris de Materiæ illius cognitione, cui nul-

lus vivorum Adeptorum testimonium perhibet, etiamsi nos quâminis, quâ prece, cum illis, at fortasse nullibi terrarum extantibus, egerimus. Unde nobis adhuc stat animo fixa sententia, ut interpositò modico tempore, omnia illa putata Artis Arcana Typis publicemus; ne tot ingeniosi viri habeant amplius ansam seipso, aliosque decipiendi, fucatis illis, licet ingeniosis speculationibus.

Eamobrem rogamus te ingeniosissime Panurge, ut hanc nostram mentem, Epistolis Baccinatoriis, & hacipsâ expressam, viris in Philosophia Hermetica profundè doctis (non illis vulgaribus Alchemistis, sed iis, qui malunt esse, quàm haberi Artifices) si qui tamen Athenas vestras Gallicas incolunt ejusmodi Cosmopolitæ, notam reddere ne graveris.

Hunc in finem Symbolum nostræ in Hermeticis scientiæ hîc appingimus iis expressum verbis, & lineis, quas credimus esse ad mentem primi inventoris Trismegisti.





Hoc verò tuæ humanitatis officio plurimum tibi nos reddes obstrictos, & ad referendas mutuas vices, ubicunque tulerit occasio promptissimos.

Quia verò nobis necdum extra omne dubium est, an eadem tibi, quæ nobis, ac veteribus Hermeticis sit operis Materia, si tibi libuerit, poteris nobis eximere omne ea de re dubium, si nobis Materiae Hermeticae proprium nomen, Gallico Idiomate à vulgo usitatum, Kabbalisticè per numeros expresse-

ris; qui licet in alienas manus veniant, inutiles erunt, à nobis autem facile agnoscentur. In hunc finem transmittimus tibi sequens alphabetum Kabbalisticum, non illud vulgò usitatum, sed à nobis ad illius imitationem aliter concinnatum, cujus usum sequens exemplum edocebit.

A. E. I. O. V. Y. B. C. D.  
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

F. G. H. K. L. M. N. P.  
10. 20. 30. 40. 50. 60. 70. 80.

Q. R. S. T. X. Z.  
90. 100. 200. 300. 400. 500.

Sit igitur exempli gratiâ nominanda Kabbalistiche per numeros Materia Antimonii.

A. - 1.	S. - 200.	A. - 1.
N. - 70.	T. - 300.	N. - 70.
T. - 300.	I. - 3.	T. - 300.
I. - 3.		I. - 3.



M. - 60.	B. - 7.	M. - 60.
O. - 4.	L. - 3.	O. - 4.
N. - 70.	V. - 5.	L. - 3.
I. - 3.	M. - 60.	N. - 70.
V. - 5.		E. - 2.
M. - 60.		

§76.

§78.

§13.

Hæc in Idiomate Gallico, simulque Latino duplicis appellationis supputata, dabit numeros sequentes §76. §78. §13. similes numeros è supputatione nominum Materiæ Hermeticæ in Lingua Latina & Gallica à te præstolabimur, sive jam unum, sive plura Synonyma habuerit.

Ad extremum adprecamur tibi animitus omnem prosperitatem expetitam, ad annos quàm plurimos, à primo vitæ fonte DEO concedendos. Vive, & Vale, ac vicissim Fave.

*Tuis Doctissime VIR,*

*Integerrimis Amicis*

*HH. cis FF. tis*

*Cosmopoli. Febr. anni 1684<sup>ti</sup>.*



11 m20/1518 37

bls 084  
1181

11 no



